85-2232/

Couverture: Parc historique national Woodside. (Parcs Canada.)

Woodside
et la famille victorienne de John King

Murray W. Nicolson

Études en archéologie
architecture et histoire

Direction des lieux et des parcs
historiques nationaux
Parcs Canada
Environnement Canada
1984

©Ministre des Approvisionnements et Services Canada 1984.

En vente au Canada par l' entremise de nos agents libraires agréés et autres librairies, ou par la poste au Centre d' édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9.

This issue is available in English as **Woodside and the Victorian Family of John King** (catalogue no. R61-2/9-22E) in Canada through authorized bookstore agents and other bookstores, or by mail from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Quebec, Canada K1A 0S9.

Prix Canada: 6,95 $
Prix à l' étranger: 8,35 $
Prix sujet à changement sans préavis.

Nº de catalogue: R61-2/9-22F
ISBN: 0-660-91361-5
ISSN: 0821-1035

Publié avec l' autorisation
du ministre de l' Environnement,
Ottawa, 1984.

Traduction: Secrétariat d'État
Révision et conception: Jacques Landriault
Conception de la couverture: Paula Irving

Les opinions exprimées dans le présent ouvrage sont celles de l' auteur et ne sont pas nécessairement partagées par Environnement Canada.

Parcs Canada publie les résultats de ses recherches en archéologie, architecture et histoire. Pour obtenir une liste de ces titres, prière de s'adresser au chef des publications de recherches, Parcs Canada, 1600 Liverpool Court, Ottawa, Ontario K1A 1G2.

TABLE DES MATIÈRES

4 Remerciements
5 Introduction
6 Woodside: la maison du bonheur
13 Berlin à l'époque de John King
21 La carrière de John King: à la recherche du succès
30 La famille victorienne de John King
49 Woodside: la maison et le domaine
61 Toronto: les années grises
73 L'ascension de Mackenzie King
86 Woodside renaît: Mackenzie King et la fondation Woodside
106 Conclusion
107 Personnes interviewées
108 Notes
123 Bibliographie

Présenté pour publication en 1982 par Murray W. Nicolson, université Wilfred Laurier, Waterloo, Ontario.

REMERCIEMENTS

Nous tenons à exprimer notre gratitude aux nombreuses personnes et aux établissements qui ont apporté leur concours aux recherches et à la préparation de cet ouvrage. Nous avons reçu une aide précieuse au sein même de notre famille. Notre fils, James W. Nicolson, candidat au doctorat en histoire, nous a fourni les renseignements nécessaires sur les réseaux ferroviaire et routier de Berlin. Sa femme, Peggie Fehrenback Nicolson, bibliothécaire et descendante de l'une des plus anciennes familles de Berlin, a réuni divers ouvrages d'époque et nous a guidé dans le choix des personnes susceptibles d'apporter un témoignage historique oral. Notre fille, Heather, qui possède une maîtrise en histoire, a retrouvé plusieurs articles de l'époque et s'est occupée de la réduction des illustrations photographiques. Son mari, Robin I. Morrisson, diplômé des sciences de la terre et étudiant en architecture, nous a fourni nombre de détails sur l'architecture ainsi que des analyses de l'environnement. Notre plus jeune fille, Kirsten, nous a aidé à retrouver l'ancien chemin charretier qui a permis de résoudre l'énigme du chemin des enfants et de la promenade des amoureux de Woodside, tous deux oubliés depuis fort longtemps. Mais nous tenons surtout à remercier notre femme, Dorothy, pour ses conseils concernant le choix des thèmes, la conception et l'interprétation de cet ouvrage, sans lesquels il n'aurait pu être achevé.

De plus, nous voudrions remercier de leur collaboration les employés des archives que nous avons consultées: les divers services des Archives publiques du Canada; les Archives de la province de l'Ontario; la bibliothèque publique de Toronto; les archives de la ville de Toronto; la Great Library de Osgoode Hall, à Toronto; la bibliothèque de la Osgoode Hall Law School à l'université York; les archives du collège Knox, à l'université de Toronto; les archives de l'école St. Jerome, à Kitchener; les archives de la Congrégation de la Résurrection à Waterloo; la bibliothèque publique de Kitchener; le Kitchener Registry Office; les archives de Kitchener-Waterloo; l'église St. Andrew à Kitchener; Doon Pioneer Village; le collège de Kitchener-Waterloo; les archives de l'université de Waterloo.

Nous avons aussi reçu de l'aide, des conseils et des renseignements précieux d'un grand nombre de personnes. Nous tenons surtout à remercier les deux membres encore en vie de la fondation Woodside, Harold Wagner et W.C. Barrie, de même que les pères J. Wahl, C. Siegfried, J. Finn et M. Cundarie ainsi que le frère C. Bringleson, de la Congrégation de la Résurrection, qui ont fait la recherche sur les rapports entre la famille King et le collège St. Jerome. Nous tenons aussi à exprimer notre reconnaissance au professeur G. Stelter, de l'université de Guelph, et au professeur K. McLaughlin du collège St. Jerome pour les renseignements qu'ils nous ont fournis sur Berlin. Parmi les nombreux participants à ce projet, nous devons inclure certains habitants de la région de Kitchener: E. Burkholder et James R. Guy du cabinet d'avocats Mackay, Kirwan, Guy; A. Berrini; Ionathan Fear; Mlle Grace Schmidt; Mlle Dorothy Shoemaker; Mlle Florence Mueller; Mme E. Finney; Mme Olivia Schmuck; J.I. Skerrit; Mme M. Schofield Hiemrich; Mme Louis Breithaupt; M. F. Breithaupt et Mme E. Currie. Nous remercions aussi M. W. Shoemaker de Paisley, en Ontario, et Fraser Milne du cabinet d'architectes Smith et Milne à Newmarket, en Ontario.

Nous voudrions également exprimer notre gratitude à John Witham, chef historien de Parcs Canada à Cornwall, pour l'aide qu'il nous a apportée dans les recherches que nous avons effectuées aux archives de Cornwall et de Woodside, à Kitchener. Nous désirons aussi remercier Susan Buggey de la Division des recherches historiques à Ottawa ainsi que Jane Humphries, chef de service à Woodside.

Merci enfin à Carol Thompson qui a dactylographié le manuscrit ainsi que tout le courrier et les rapports concernant ce projet.

INTRODUCTION

John King, père de William Lyon Mackenzie King, naquit dans la pauvreté à Toronto, en 1843. John King fut élevé par sa mère, qui devint veuve avant la naissance de son fils, et par son oncle, Dougall McDougall. Il commença ses études à Toronto. Par la suite, la famille habita diverses villes de l'Ontario, où McDougall travaillait dans l'industrie de la presse. Ils finirent par s'installer à Berlin en 1857, où John King fit ses études secondaires. John King obtint un baccalauréat et une maîtrise de l'université de Toronto et entreprit une carrière juridique. Après une vie professionnelle fort variée durant laquelle il exerça divers métiers, de l'armée au journalisme, il revint à Berlin en 1869 et y fonda un cabinet d'avocats. En 1872, il épousa Isabel Mackenzie avec qui, en 1886, après avoir occupé plusieurs demeures à Berlin, il s'installa à Woodside, maison qui appartenait à la famille Colquhoun.

Woodside était un domaine situé à la périphérie de Berlin, sur une propriété bien boisée couvrant presque 15 acres, où s'élevait une demeure en brique d'allure pittoresque. Durant son séjour à Woodside, John King entreprit une carrière littéraire, obtint le titre de conseiller de la reine et commença à travailler pour l'association de la presse. Woodside était le cadre idéal aux yeux d'une famille victorienne comme celle des King et, plus tard, les jours passés en ces lieux furent encore embellis par le souvenir, surtout chez les enfants, Bella, Willie, Jennie et Max.

En 1893, John King, à qui tout semblait promettre un brillant avenir, décida de s'installer à Toronto avec sa famille. Les années qui suivirent furent tragiques, faites de désillusions, de difficultés financières, de maladies et de décès. Pour les King, le souvenir du bonheur connu à Woodside devint un rempart contre les ravages du temps et la triste réalité. Malgré l'image que la famille conservait de Woodside, auréolée de la perfection du rêve, le domaine tomba dans un tel état de délabrement que les habitants de Kitchener le considéraient comme abandonné.

Le domaine, fort négligé, resta aux mains de la famille Colquhoun jusqu'à sa vente en 1923. Il changea de propriétaire plusieurs fois et abrita d'innombrables locataires jusqu'à ce que l'on décide de démolir la maison et de morceler la propriété. Toutefois, un groupe d'hommes dévoués se rendirent compte de l'importance que le premier ministre William Lyon Mackenzie King attachait à Woodside. C'était en effet le lieu où le caractère de King avait été formé par son père. Grâce aux efforts de ces hommes, la fondation Woodside fut constituée, ce qui permit de restaurer la maison en l'état où elle se trouvait à l'époque de la jeunesse du premier ministre. Par la suite, le domaine fut légué au gouvernement fédéral, et, sous l'égide de Parcs Canada, Woodside se remit à vivre.

WOODSIDE: LA MAISON DU BONHEUR

Pendant les 40 années qui suivirent 1850, Woodside fut le nom d'un domaine campagnard situé à la périphérie de Berlin, en Ontario. Au centre d'un terrain bien boisé couvrant quelque 15 acres se dressaient une magnifique maison et ses dépendances. En 1900, toutefois, le nom de Woodside ne signifiait déjà plus rien à Berlin. Cinquante ans plus tard, il fut décidé que les restes croulants de la maison seraient démolis, que les arbres seraient abattus et que le domaine serait morcelé pour faire place à des lotissements. Mais une série d'événements permit à Woodside de renaître malgré son état de désolation.

Il existait une famille pour qui Woodside était bien plus qu'une maison et c'est ce qui sauva le domaine de l'oubli. Cette famille était celle de l'avocat John King, et elle comptait parmi ses membres le futur premier ministre du Canada, William Lyon Mackenzie King. Pour cette famille aux revenus moyens, les années passées à Woodside évoquaient une époque de bonheur où il faisait bon vivre ensemble, où quitter Woodside, c'était se séparer de tous ceux qu'on aimait. Quand les King s'installèrent à Toronto dans l'espoir d'un avenir plus brillant et qu'ils durent au contraire faire face à des déceptions, le souvenir de Woodside devint d'autant plus douloureux. C'est Mackenzie King qui vouait à Woodside l'attachement le plus profond, car le domaine était le seul vrai foyer qu'il eût jamais connu: rétrospectivement, Woodside devint la maison du bonheur. Woodside demeura le lieu secret où l'on pouvait retrouver sa famille par la pensée, au gré de sa fantaisie. Les souvenirs de Woodside étaient le ciment qui servait à souder les membres de la famille souvent accablée de soucis.

L'un des biographes de Mackenzie King, R. MacGregor Dawson, a souligné à quel point la vie sociale des enfants de John King avait été influencée par la situation campagnarde de Woodside. D'après lui, les enfants avaient été isolés pendant leur jeunesse et de ce fait "avaient dû compter les uns sur les autres pour avoir de la compagnie"[1]. L'isolement explique sans doute en partie l'unité de la famille, mais l'on ne doit pas tomber dans l'exagération. Invités et amis étaient les bienvenus à Woodside, ce qui permettait aux enfants d'avoir des relations sociales. De plus, pendant les années où la famille King résida à Berlin, trois des quatre enfants fréquentaient l'école, ce qui leur donnait l'occasion de rencontrer des jeunes de leur âge. On peut peut-être tirer une conclusion plus pertinente de la paraphrase d'une citation de Mackenzie King tirée de l'ouvrage de Owen McGillicuddy.

> En grandissant ensemble, nous étions toujours proches les uns des autres et l'affection que nous donnions à nos parents était le juste retour d'une affection que l'on nous prodiguait sans compter.[2]

Le contexte de cette déclaration semble indiquer que l'amour, beaucoup plus que l'isolement, est à l'origine de ces liens familiaux qui allaient se prolonger au delà des années passées à Berlin. Les relations familiales nouées à Woodside en firent le lieu privilégié du souvenir.

Dans son ouvrage, Bruce Hutchison fait de Woodside le lieu qui présida à l'éclosion des facultés exceptionnelles de Mackenzie King. Selon l'analyse de Hutchison l'éducation familiale de King l'influença tout au long de sa vie. Les principes traditionnalistes, inculqués à King pendant ses années de formation pour en faire un gentleman victorien, entraient en conflit avec son idéalisme naturel[3]. Hutchison ne prétend pas que le premier ministre ait été formé à l'image de son père, simple projection de la volonté parternelle. Mais père et fils tissèrent des liens qui furent un facteur important et constant de la vie des deux hommes.

Les liens qui unissaient John King à son fils, que l'on appelait Willie, n'étaient pas uniques, car les relations entre mère et enfants, frères et soeurs ou même parents et amis étaient solides. Durant leur adolescence, les enfants n'aimaient pas être séparés les uns des autres ou éloignés de Woodside. Quand Bella, la fille aînée, étudiait à Toronto dans une école privée, elle se plaignait dans ses lettres de sa solitude et disait combien elle aurait voulu être à Woodside pour participer aux joies familiales. Et Willie n'aimait pas que

La famille John King à "Woodside", Berlin, Ontario, vers 1888. (Archives publiques Canada, C-7333.)

sa soeur fût au loin. Il ressentit une impression de vide quand sa tante Libbie repartit après une visite; il aurait aimé que tous les êtres qui lui étaient chers restent à Woodside[4].

Bella revint à Woodside et c'est Willie qui partit pour l'université de Toronto. Les liens familiaux étaient encore très forts, et les lettres échangées devinrent le moyen de rester unis. Le style enfantin qui caractérise les premiers écrits, comme la note présentée par Willie à son père pour des corvées faites à Woodside ou le contrat d'association passé entre Willie et son frère[5], fit alors place à une correspondance qui témoigne de relations familiales plus mûres. Bien que Willie appréciât les visites de sa famille à Toronto, il préférait les retrouvailles à la maison. Plus tard, il se souvint d'un rêve qu'il avait eu étant enfant, celui d'être seul maître à Woodside. Idée romantique, peut-être, mais il est possible qu'il ait confié ce rêve à Bella. En prévision d'une brève visite à Woodside peu de temps avant que la famille ne s'installe à Toronto, Bella écrivit à Willie:

> Tu vas revenir dans notre vieille maison et tous tes rêves, loin de s'éteindre deviendront peut-être réalité (je ne peux avoir ni le rêve, ni le reste — toi, tu peux).[6]

Les visites de Willie coïncidaient avec les vacances scolaires. Quand la préparation d'un examen le força à manquer les fêtes de l'Action de grâces à la maison, Bella lui écrivit au nom de la famille.

> Nous aurions tellement aimé te voir! Mais peut-être vaut-il mieux que tu ne viennes pas, cela fera de ton retour à Noël une fête encore plus belle, et, crois-moi, tu ne peux pas imaginer comme nous avons hâte.[7]

Les lettres écrites durant cette période témoignent de l'intensité exceptionnelle de la vie de la famille King à Woodside. Voici une phrase qui résume bien ce sentiment: "Nous devrions tous être reconnaissants, car nous menons une vie très heureuse et tout nous sourit"[8].

John King décida d'installer son cabinet d'avocat à Toronto pour améliorer sa situation financière et répondre ainsi aux besoins de ses enfants qui grandissaient. Malgré le déménagement, les contacts avec Berlin restèrent un facteur important de la vie de la famille et la mort de Dougall McDougall, oncle de John King, ne brisa pas les relations avec le village[9]. La famille était mise au courant des événements locaux par des amis, et ces nouvelles étaient transmises à Willie, alors étudiant aux États-Unis[10]. Les affaires juridiques de John King l'appelaient à se rendre parfois à Berlin et les membres de la famille ne manquaient pas de s'intéresser à tous les détails[11].

Pendant le séjour de Willie aux États-Unis, il recevait de Toronto des lettres de sa famille décrivant une vie en commun qui n'avait pas changé depuis Woodside car tout le monde continuait à se réunir joyeusement dans le salon pour lire ou écrire des lettres[12]. Mais c'était Woodside qui occupait l'esprit de Willie; il parlait d'aller rendre visite au professeur Norton, qui possédait "une vieille maison semblable à Woodside" et de montrer à son tuteur des photos de Woodside, ce qui lui faisait grand plaisir[13]. Pour lui, Woodside était l'image du confort et de la sécurité qui lui apportait consolation et courage quand il était malheureux. Abattu à la suite d'une aventure sentimentale qui avait déplu à ses parents, il écrivit, à son retour aux États-Unis:

> Quand nous avons traversé Berlin, j'ai regardé par la fenêtre et j'ai vu "Woodside", notre ancienne maison. De loin, c'était tellement beau! Les arbres, la barrière, les collines, rien n'a changé. Je me suis arrêté à la gare, et j'ai vu les mêmes hommes qui menaient les chevaux et les charrettes, etc... Et je n'ai pas pu m'empêcher de penser: "mon Dieu, que sommes-nous donc". J'ai rencontré Mary Howie, avec laquelle j'allais à l'école secondaire, je lui ai demandé des nouvelles de Mamie Young, une de ses amies et elle m'a répondu qu'elle s'était mariée. J'ai longuement observé la vieille école. Que de changements depuis cette époque.[14]

Nostalgique, Willie semblait essayer d'oublier sa détresse en cultivant les moments heureux du passé. Mentalement, il essayait d'insérer la jeune fille qu'il aimait dans son environnement préféré, et écrivait:

> J'ai fait un rêve paisible; j'ai rêvé que j'étais à Berlin avec les Fennel, où (A) [la jeune fille aimée] se trouvait, et j'essayais de l'imaginer, mais je ne pouvais la voir qu'en compagnie des autres.[15]

Toutefois, avec le temps, Willie se consola et ses lettres perdirent leur tonalité triste. Avec émotion, il parlait de la maison de Toronto comme d'une maison-bibliothèque, car la bibliothèque avait été ramenée de Woodside et elle restait le centre du foyer[16].

Le déménagement de Berlin à Toronto ne répondit pas aux espoirs de John King. La situation financière de la famille devint plus difficile à maîtriser et, de ce fait, les membres de la famille éprouvèrent encore plus de nostalgie en pensant à Woodside. Vers la fin du XIX^{e} siècle, Isabel, M^{me} John King, qui attendait toujours avec impatience le retour de Bella et de Willie pour Noël, écrivait avec une pointe de regret: "si seulement nous avions les baies rouges et les pervenches de Woodside pour décorer la table"[17]. Noël à Woodside avait toujours été un joyeux événement, comme le rappelait Isabel:

> À l'approche d'un autre anniversaire, je me souviens de tous les anniversaires et des Noëls si joyeux que nous passions dans notre ancienne maison. Te souviens-tu de ce Noël à Woodside, quand tu accourus hors d'haleine et presque en larmes pour me dire que tu avais entendu le traîneau du père Noël arrivant par-dessus les collines; et, quand les cadeaux furent descendus de l'arbre, et que, bien sûr, tu pensais que c'était le père Noël, tu saluais, tu dansais,

> tu faisais tout ce qu'on te disait de faire, tu marchais au pas dans la maison en tapant sur ton tambour jusqu'à ce que nous soyons tous assourdis?[18]

Les King avaient toujours fait preuve d'une grande générosité, souvent au-dessus de leurs moyens, afin de faire des fêtes de Noël à Woodside un événement magique, chéri par les enfants. Et bien que l'argent fût rare et que les enfants aient presque atteint l'âge adulte, on ne regardait pas à la dépense pendant les fêtes de Noël. Les membres de la famille étaient avertis:

> Pour les fêtes de Noël, Père et moi annulons tous les emprunts que vous avez pu nous faire. Cela nous fait grand plaisir, surtout lorsque nous voyons la joie qui règne dans la maison lorsque nous sommes tous réunis.[19]

Les traditions établies à Woodside étaient respectées, même si leur coût excédait les possibilités financières de la famille.

Les réunions de famille étaient d'une grande importance pour les King, mais Woodside restait au coeur des pensées de chacun. Alors qu'il s'apprêtait avec plaisir à passer des vacances à Toronto chez ses parents, Willie écrivait:

> Ce sera formidable d'être ensemble pendant quelque temps. Nous devons préparer un bel été, beaucoup de lecture, de marche, des discussions (ces dernières n'ont pas besoin d'être préparées). Je compte bien faire tout cela, je m'en réjouis à l'avance. De plus, je commence à penser qu'il serait bon que je connaisse mes frères et soeurs, qui ont grandi, et toute la famille, car il est vrai que nous sommes séparés depuis un bon moment. Si seulement, nous pouvions louer Woodside, pour un mois environ, et retrouver la maison comme elle était il y a dix ans, quel plaisir ce serait.[20]

Les souvenirs de Woodside étaient ravivés par les contacts suivis avec Berlin, mais des scènes ou images agréables faisaient aussi surgir le passé, comme le disait Jennie, la benjamine:

> M. McMurrick vient de revenir d'un tour de bateau et il a rapporté une brassée de lis d'eau de toute beauté. Vous savez que la vue de ces fleurs me donne un étrange sentiment de mal du pays. Je suis contente de pouvoir me souvenir de Woodside comme étant la maison de notre enfance.[21]

En 1902, William Lyon Mackenzie King avait suffisamment réussi pour envisager l'achat d'un domaine à Kingsmere, près d'Ottawa. La propriété était déjà vaste et finirait par couvrir presque 500 acres. La joie qu'il éprouva de cette acquisition fut partagée par ses parents et ses frères et soeurs, qui passèrent dans la propriété d'agréables vacances[22]. À Kingsmere, Willie pouvait jouer au fermier, se promener avec son troupeau de moutons et ses chiens, comme il l'avait fait dans sa jeunesse à Woodside. Comme il tirait une grande satisfaction de ces activités champêtres, il encouragea Harry Lay, le mari de Jennie, à se lancer dans l'horticulture à Barrie après qu'il se fut retiré des affaires bancaires[23]. Pour commémorer un agréable séjour en Grande-Bretagne avec son père, Mackenzie King parsema son domaine de ruines et de pierre provenant d'abbayes écossaises, d'édifices anglais et de banques canadiennes. De plus, afin de préserver une image vivante du passé, il fit transplanter sur sa propriété des arbres de Woodside[24]. Dans son étude sur Mackenzie King, Emil Ludwig note que

> King avait installé sur son domaine champêtre près d'Ottawa des objets lui rappelant sa jeunesse. C'était deux réverbères verts, semblables à ceux qu'il avait vus quand il était enfant et qu'il enviait l'allumeur de réverbères qui passait dans les rues, le soir, avec son échelle. Quel romantisme que d'avoir installé dans le jardin qu'il aimait les deux vieilles lampes provenant de son hameau natal.[25]

Bruce Hutchison a noté que King, à Kingsmere, avait essayé de reproduire l'atmosphère de Woodside dans sa vie adulte. Mais Hutchison a conclu que sans la présence de sa mère ou d'une épouse pour la remplacer "la vieille maison ne pouvait renaître"[26].

Isabel King contribua à la création du rêve qu'était Woodside mais elle ne fut pas la seule.

En effet, John King possédait une personnalité marquante, et les garçons suivaient son exemple. Même à un âge avancé, Isabel se rappelait comment les garçons avaient imité leur père dans le rôle du père Noël à Woodside[27].

La mort de Bella, puis celle des parents, marqua la fin de la maison familiale de Toronto. À la suite de cette grande perte personnelle, Willie écrivit à Max en ces termes: "mon association avec notre foyer et ses traditions s'est terminée à la mort de Bell, de père et de mère"[28]. Toutefois, cette fin inaugurait aussi une nouvelle époque, car Willie, dans sa solitude, se plongea une fois de plus dans ses souvenirs des années passées à Woodside. Même après la mort de Max, en 1925, lors d'une visite à Kitchener, Mackenzie King rappelait la signification que Woodside avait pour lui et ce qu'il y avait acquis étant enfant.

> Il ne se passe pas un jour sans que je remercie la providence de m'avoir donné comme cadre de vie les arbres et les vignes de "Woodside", la route qui traversait le village et le vieux cheval blanc, ainsi que l'amitié d'hommes et de femmes, de garçons et de filles venant de toutes sortes de milieux sans distinction de classe, de foi ou de race.[29]

À la suite de la mort des parents, le partage des biens provoqua un amer conflit entre Willie et Jennie, car tous deux chérissaient chaque objet qui leur rappelait Woodside. Max réussit cependant malgré sa maladie à les réconcilier en évoquant les joies et l'amitié qui avaient marqué leur jeunesse. Plus tard, Jennie écrivit à Willie: "St. Andrew représente en tant qu'église ce que Woodside représentait en tant que foyer; et bien que j'essaye de tempérer mes sentiments, pour moi, ces deux endroits sont des lieux saints"[30].

Willie et Jennie, derniers membres de la famille, restèrent proches l'un de l'autre. Leur correspondance forme une bonne partie des écrits et des biographies de Mackenzie King. Parlant de son oeuvre, *The Message of the Carillon*, King conseilla à sa soeur de lire ses discours, car "certains passages contiennent des touches personnelles qui te rappelleront Woodside et Grange Road"[31] (Grand Road était la maison appartenant à la femme de Goldwin Smith louée par les parents King à Toronto). Après avoir lu la biographie rédigée par Rogers en 1935, Jennie exprima le désir de recréer ce que ses parents avaient accompli à Woodside.

> Je suis heureuse qu'il y ait des illustrations montrant Woodside, car cette vieille maison était bien jolie et je crois qu'elle a contribué à nous donner l'amour des belles choses. Une maison comme Woodside ne peut avoir qu'une bonne influence, et c'est le souvenir de cette demeure qui me pousse à faire de la mienne un endroit que les enfants apprécieront et n'oublieront pas quand ils auront grandi et seront partis. Ils ont eu ici une vie très heureuse et j'espère que quand le moment viendra pour eux d'avoir leur propre maison, ils se souviendront de Boulderfel comme nous nous souvenons de Woodside.[32]

En 1944, Woodside tombait en ruines, malgré l'image brillante que Willie et Jennie en conservaient. Un groupe de libéraux de North Waterloo se trouvaient dans l'embarras, incapables de décider s'ils devraient restaurer la maison ou la démolir pour y installer un monument commémorant les longues années que Mackenzie King avait passées au service du pays. Quand on l'interrogea au sujet de la propriété, King répondit:

> En visitant la vieille propriété, j'ai eu le coeur presque brisé de la voir si négligée et dans un tel état d'abandon... Il est exact de dire que toute ma jeunesse, l'époque qui m'a laissé la plus forte impression et qui me rappelle le plus ma famille, s'est passée à Woodside.[33]

Au cours de la seconde semaine de septembre 1947, il se produisit un événement qui allait être décisif pour la conservation de Woodside, la maison du bonheur. King avait été invité à Kitchener par l'association des libéraux de North Waterloo. Les membres de cette association avaient l'intention de former une fondation qui aurait pour but de préserver Woodside de façon à souligner, d'une manière qui restait à déterminer, les nombreuses années où Mackenzie King avait servi l'État en qualité de premier ministre. Dans ce groupe, deux hommes, les députés Louis Breithaupt et

Harold Wagner, devinrent très importants pour la future fondation. Ils ne savaient que très peu de choses au sujet de Woodside mais, avant la fin de cette journée, ils furent entraînés par King dans le passé et commencèrent à partager son rêve. King ne se rendait sûrement pas compte de l'importance qu'allait revêtir pour lui cette visite et H.R. Hardy écrivit plus tard les souvenirs de King à cette époque:

> Plus je connais la vie (déclara-t-il), plus je suis reconnaissant d'avoir reçu un bon enseignement religieux et une bonne éducation familiale. Je sais que les souvenirs vont me submerger en visitant Woodside, je sais que j'éprouverai à nouveau des sentiments qui, vieux de plus de 50 ans, sont au plus profond de moi-même.[34]

En remontant le chemin qui menait à Woodside, Mackenzie King, Canadien de renom, âgé et malade, voulait abolir les frontières du temps et le miracle se produisit. Pendant toute une journée il revécut son passé, et son plus cher désir était que la propriété fût préservée en souvenir de ses parents. King était resté pendant longtemps loin de Kitchener, car il y avait perdu une élection, et ses visites étaient pour le moins irrégulières mais il fut submergé de nostalgie et forcé d'admettre: "j'ai été surpris de me sentir bien plus chez moi à Kitchener et dans le comté de Waterloo qu'à Toronto ou à Ottawa, où j'ai passé les 47 dernières années"[35].

Dans son journal, King exprima ses pensées les plus intimes au sujet de cette visite, à cause "du lien qui existe, disait-il, entre Woodside et mes premières années d'école, et de l'influence de Breithaupt, qui a organisé cette visite et la conservation de Woodside"[36]. En se promenant sur la propriété et dans la maison, il retrouvait sa jeunesse.

> J'ai dit à Louis [Breithaupt] que je me souvenais très clairement, et que cette pensée m'était venue alors que j'étais allongé sous les pins du verger, que je me demandais si je pourrais revenir, un jour, après des années au service du pays et faire du lieu de mon enfance, "Woodside", ma demeure.[37]

En contemplant les fantômes de son enfance, il baignait dans l'amour qui l'avait lié à sa famille. Conscient que sa propre vie touchait à sa fin, il éprouvait un sentiment de continuité et de contentement en voyant possible la réalisation prochaine de sa dernière volonté.

> Ainsi se réaliserait, par les desseins mystérieux de Dieu, le rêve de mon enfance, dans lequel je revenais, après des années de service, et me retrouvais maître de cette propriété qui était, dans ma jeunesse, la maison de mon père.[38]

Il avait beaucoup voyagé, avait été acclamé comme homme d'État et il attribuait ce succès à l'influence de l'environnement dans lequel il avait grandi.

> L'influence du foyer, de l'école, de l'Église et d'une vie communautaire simple et sans distinction de classe forme une base solide et est une excellente préparation à la vie publique.[39]

Bien que King n'ait eu besoin que de sa mémoire pour revivre les années passées à Woodside, la présence d'une petite fille qui y habitait lors de sa visite rendit ses souvenirs encore plus vifs. Marilyn Kilbesco, la fille des locataires, le salua, mit une fleur à sa boutonnière et prit sa main. Ce geste simple le remplit d'amour pour la fillette et lui rappela ses soeurs[40]. Plus tard, il nota:

> J'ai eu un peu de mal à calmer mes pensées avant de m'endormir. Elles portaient avant tout sur Woodside et sur la petite fille qui se trouvait là et qui m'a aidé à faire ressurgir la réalité et la beauté de mon enfance.[41]

Peu après cette journée pleine d'émotions, King partit en vacances. Pour se tenir compagnie, il emporta des photos de lui et de la petite fille, qu'il avait songé à adopter, ainsi que de ses deux chiens qui lui rappelaient un chien bien aimé enterré à Woodside[42].

King et sa soeur Jennie prirent part au projet de reconstruction de Woodside et ils envoyèrent des meubles, de la vaisselle, des livres et des objets qui avaient fait partie de la maison. King ne vécut pas assez longtemps pour admirer le nouveau Woodside. Mais sa

soeur, Jennie, quand elle visita la propriété en 1952, se retrouva plongée à l'époque de sa jeunesse. Elle fut ravie de découvrir, de pièce en pièce, la reproduction de la maison de son enfance[43]. Elle aussi avait eu une famille et elle avait aspiré à rendre la vie à la maison de sa famille aussi plaisante que celle de sa jeunesse. Mais Woodside était "le seul vrai foyer que Willie eût jamais connu"[44].

John King, qui avait fait de Woodside une réalité, laissa peu d'écrits à ce sujet. C'était lui, plus que tout autre membre de la famille, qui lui avait donné son sens. En fait, il personnifiait Woodside. Avec la mort de Willie et de Jennie, tout témoignage vivant de la demeure disparut. Mais ils avaient aidé à recréer la maison du bonheur. Louis Breithaupt et Harold Wagner, deux hommes inspirés, étaient là pour faire revivre Woodside tel qu'il était à la fin du XIX^{e} siècle.

BERLIN À L'ÉPOQUE DE JOHN KING

John King fut lié au village de Berlin pendant 26 ans. Durant cette période, il assista à la transformation de ce hameau rural en un centre industriel moderne. Bien qu'on lui ait offert un poste à Toronto après ses études, John King préféra revenir à Berlin pour exercer sa profession d'avocat. Berlin était un village à l'avenir prometteur et c'était l'endroit idéal pour John King qui y retrouvait dans la population de langue anglaise et de langue allemande les deux éléments de son héritage culturel.

L'un des facteurs qui influa sur la décision de John King de revenir à Berlin fut sans doute le fait que son oncle, Dougall McDougall, était un résidant fort respecté du lieu. McDougall habitait Berlin avec la mère de John King et l'une de ses soeurs restée célibataire, et, au cours des ans, il s'était fait des amis influents parmi la population anglophone de la région. Certains de ses amis étaient bien établis dans la profession juridique ou le journalisme, d'autres exerçaient une profession libérale ou faisaient partie du conseil municipal, ce qui leur permettait de fournir une clientèle au jeune avocat plein d'ambition. À l'époque du premier essor immobilier de Berlin et de sa région, qui donna lieu à des opérations fort lucratives, les membres de ce groupe d'amis participaient à la spéculation foncière ou étaient proches de ceux qui y participaient. Mais ce groupe formait une minorité dans le village et son influence déclina quand la nouvelle génération de langue allemande commença à s'instruire et à abandonner les métiers manuels au profit des professions libérales.

John King dut se rendre compte que la majorité de la population, constituée d'immigrants allemands courageux, avait commencé à diriger la vie économique de la région. Dans sa jeunesse, il avait été à l'école avec un grand nombre des futurs leaders de la communauté allemande et, à l'âge adulte il approfondit ses relations avec eux. Il était donc prêt à vivre et à travailler au sein de deux groupes ethniques. Dans un village en expansion et avec des amis dans les deux groupes, il pensait sans aucun doute mener une vie prospère dans une société cultivée et y élever sa famille dans un milieu agréable, dynamique et familier.

Les familles anglophones les plus en vue qui formaient l'élite culturelle de Berlin étaient d'origine anglaise et écossaise. On y retrouvait les Grange, les Jackson, les Davidson, les Jaffray, les Bowlby, les Colquhoun et les McDougall. Ces deux dernières familles furent celles qui eurent la plus profonde influence sur le séjour de John King dans la région.

Le shérif George Grange, de Guelph, était l'un des hommes les plus importants. Bien qu'il ne fût pas résidant de Berlin, Grange avait acheté de vastes terrains dans le village dans l'espoir de s'enrichir. Il fit même arpenter ces terrains en prévision d'une vente massive des lots[1]. La transaction comprenait l'acquisition d'immenses terrains appartenant à Abraham C. Weber et à Samuel Moxely, provenant des premières concessions aux Allemands. Ces terrains, situés le long de la future ligne de chemin de fer de Berlin, auraient pu faire la fortune de Grange, mais il subit des revers financiers et fut obligé de vendre une grande partie de ses terrains pour une somme dérisoire. Grange ne connut pas la réussite financière de Benjamin Eby et de Joseph Schneider, fermiers qui vendirent leur terre en parcelles, ou encore celle des enfants de Frederick Gaukel qui vendirent les terrains et propriétés de leur père, situés dans le village, pour un bon prix. Mais ce fut lui qui vendit de grands terrains à ses amis, W.H. Bowlby, James Colqhoun et Dougall McDougall, qui étaient tous liés au tribunal de Berlin d'une manière ou d'une autre[2].

George Davidson qui, avec son frère William, était l'un des premiers résidants de Berlin, était un des bons amis de Grange. Il avait été receveur des postes de Berlin et, en 1853, il devint shérif, poste qu'il occupa jusqu'en 1881. Il possédait des terrains à la périphérie de Berlin, au nord de la propriété de Grange -- qui allait devenir plus tard le domaine de Woodside -- et à proximité de la propriété de McDougall qui était contiguë à Woodside. De ce fait, Davidson, Grange, McDougall, Colquhoun et, plus tard, John King, avaient tous des propriétés dans le même secteur géographique. De plus, George

Davidson possédait à Berlin un immeuble appelé le "California", et il s'enrichit par l'achat et la vente de diverses propriétés. William Davidson avait été commerçant et greffier du comté avant de devenir receveur des postes, emploi qu'il prit quand son frère fut nommé shérif. Ces deux hommes, comme les McDougall et les King, étaient paroissiens de l'église presbytérienne St. Andrew, où se trouve un monument à la mémoire de la famille Davidson. William était membre du conseil des écoles secondaires avec ses amis Colquhoun et McDougall, et quand il abandonna ses fonctions de receveur des postes, ce fut un autre de ses amis, William Jaffray, qui prit sa place[3].

William Jaffray s'était initié au monde de la presse auprès de son père, Peter, fondateur du *Galt Reporter*. Il s'installa à Berlin où il fonda en 1856 le *Berlin Chronicle* avec Gasper Hett. Jaffray prit en main la direction du journal et le fit paraître jusqu'à sa vente en 1860. Deux ans plus tard, Jaffray remplaça William Davidson comme receveur des postes et conserva cette charge jusqu'en 1896. Comme les Bowlby et les Colquhoun, Jaffray fréquentait l'église anglicane St John the Evangelist où il dirigeait la chorale. Il fut directeur de la bibliothèque publique pendant plusieurs années. Il partageait avec ses amis John et Isabel King l'amour de la musique et de la littérature, et ils eurent l'occasion de travailler ensemble au festival de musique allemande, Das Friedensfest. Jaffray était très influent à Berlin car il participait à la vie politique locale en tant que maire et conseiller municipal[4].

Henry F.J. Jackson partageait les convictions religieuses de Jaffray. Jackson était l'entrepreneur de la ligne de chemin de fer du Grand Tronc à l'époque où le shérif Grange avait acheté et fait arpenter les terrains situés le long de la ligne de chemin de fer qui devait mener à Berlin. À la fin de son mandat, Jackson se retira à Berlin pour se lancer dans les affaires et commença à s'intéresser à la vie politique municipale. Il se présenta aux élections comme maire, mais il fut battu et se rabattit sur le poste de directeur du conseil scolaire[5].

Le docteur D.S. Bowlby et son frère Ward, avocat, étaient bien établis dans Berlin. Le docteur Bowlby, beau-frère de Henry Jackson, était le médecin de famille des King, et c'est lui qui mit Willie au monde. Bowlby, qui se passionnait pour la politique, fut membre du conseil des écoles secondaires et travailla activement pour le bien de sa paroisse. Son fils aîné, le docteur G.H. Bowlby, fut médecin au collège St. Jerome pendant que Willie King y enseignait. Quant au benjamin, D. Shannon, il s'était lié d'amitié avec Willie King car tous deux avaient étudié le droit à l'université de Toronto avec le jeune Albert Breithaupt. Shannon revint à Berlin en tant qu'avocat de la couronne du comté, poste précédemment occupé par son oncle Ward. Ward H. Bowlby, qui était associé principal dans un cabinet d'avocats au même titre que Frederick Colquhoun et E.P. Clement, fut pendant plusieurs années l'une des personnalités importantes de la ville. En plus d'assumer les fonctions d'avocat de la couronne et celles de greffier de la paix, il avait été à plusieurs reprises conseiller du village et du comté, président du conseil municipal et administrateur du conseil des écoles élémentaires publiques et du conseil des écoles secondaires. Sa femme, née Lissie Hespeler, travaillait bénévolement à l'hôpital[6].

La famille de James Colquhoun, avec lequel McDougall et John King étaient très liés, s'était installée à Berlin vers 1852. Colquhoun était l'ami d'Allen MacNab, de Hamilton, et il semble qu'il commença à s'intéresser à Berlin alors qu'il spéculait sur des terrains situés à Ayr. Il acheta un terrain appartenant au shérif Grange et y fit construire Woodside. Peu après s'être installé à Berlin, Colquhoun fut nommé greffier au tribunal du comté et il occupa ce poste jusqu'à sa mort. Il cumulait également les fonctions de greffier de la couronne. Comme les autres membres de l'élite, il prenait grand intérêt aux problèmes d'éducation et fut nommé à plusieurs reprises administrateur ou président du conseil des écoles élémentaires publiques et du conseil des écoles secondaires. John King noua des relations amicales et alla à l'école avec les deux fils Colquhoun, Frederick et Edward. C'est Frederick Colquhoun qui loua Woodside à McDougall et plus tard à John King[7].

Dougall McDougall, qui était journaliste, était arrivé à Berlin dans les années 1850. Henry Eby avait vendu le journal *Deutsches Canadier* à son frère, Peter Eby; celui-ci avait fondé le *Berlin Telegraph* en 1853 et dirigeait

les deux journaux. En 1857, Dougall McDougall racheta les deux journaux mais décida d'interrompre la publication du *Deutsches Canadier* car la compétition était trop grande. En plus de son travail dans l'industrie de la presse, McDougall travailla au bureau de l'enregistrement du comté de 1864 à 1891 et occupa le poste d'administrateur pour les conseils scolaires municipaux. Même si McDougall avait acheté les terrains qui appartenaient à Grange à côté du domaine de Woodside, dont son ami Colquhoun était propriétaire, il continua à vivre à Berlin et loua la propriété. À la mort de Colquhoun, son fils Frederick loua Woodside à McDougall pendant un an avant que celui-ci ne s'installe dans sa propre maison, bâtie sur le terrain contigu. John King déménagea alors à Woodside, devenant ainsi le voisin de l'oncle Dougall qui l'avait élevé[8].

Le cercle fermé de l'élite locale que John King fréquentait était un groupe fort hétérogène constitué de gens d'origine anglaise ou écossaise, de religion anglicane ou presbytérienne, de tendance politique conservatrice ou réformiste. Malgré sa diversité, le groupe n'en agissait pas moins comme une entité à l'échelle locale. Tous avaient en commun une éducation poussée; certains d'entre eux s'étaient enrichis et avaient obtenu des postes importants dès les premières années d'existence de Berlin. Certes, ils entretenaient de bonnes relations avec la population allemande et s'intéressaient sincèrement au progrès social et éducatif de la population dans son ensemble, mais ils étaient coupés de cette population allemande majoritaire par leur statut professionnel, leur éducation supérieure et leur classe sociale. La population allemande s'était élevée financièrement mais il fallut plusieurs dizaines d'années pour qu'elle produise une élite cultivée capable de surpasser le clan des gens de robe. Les demeures princières de la haute société anglophone creusaient encore le fossé qui la séparait de la population allemande. Ces domaines reflétaient l'opulence de leurs occupants, et, parmi elles, on peut citer "Bowhill", qui appartenait à W.H. Bowlby, "Geneva Lodge", résidence de H.F.J. Jackson, "Forest Hill", qui abritait la famille de G. Davidson, "Woodside" et bien d'autres. Cependant, la majorité allemande, qui formait 70 pour cent de la population berlinoise, ne tarda pas à rejoindre ce niveau de prospérité, comme l'explique Sandy Baird dans son étude sur la région.

> La région fut colonisée par des Hollandais de Pennsylvanie mais ce sont des artisans allemands qui la développèrent. Leur formule était fort simple: du travail, du travail et encore du travail. Ils alliaient curieusement la prudence et l'audace. Leur passion pour la stabilité et l'épargne était tempérée par leur talent pour les entreprises nouvelles et par leur capacité à engager leur argent si durement gagné dans des projets novateurs.[9]

Parmi les compagnons de classe de John King se trouvaient les fils de chefs de file allemands de l'industrie et du commerce. C'étaient les Breithaupt, les Staebler, les Schneider et les Shoemaker. Ces amitiés déjà anciennes se perpétuèrent à la génération suivante, surtout pour Willie, qui, dans les dix premières années du XX^{e} siècle, put compter sur leur appui politique au temps des élections. L'amitié la plus solide était sans doute celle qui unissait Willie aux nombreux membres des diverses branches de la famille Breithaupt. Henry avait des intérêts dans le réseau de chemin de fer Berlin-Waterloo et dans la compagnie de gaz de Berlin. Albert vécut avec Willie et Shannon Bowlby pendant leurs études à l'université de Toronto et, plus tard, Willie fut garçon d'honneur au mariage d'Albert. Louis se lança dans la politique; il occupa le poste de conseiller municipal de 1919 à 1922, devint député pendant que Mackenzie King était premier ministre du Canada et fut nommé lieutenant-gouverneur de l'Ontario en 1952. C'est lui qui fut l'âme de la restauration de Woodside en l'état où le domaine se trouvait à l'époque où John King vivait à Berlin[10].

À Berlin, l'allemand avait été une langue de communication enseignée à l'école, mais les familles allemandes éminentes avaient tendance à s'acculturer et à se marier selon des règles établies. Parmi les amis des King, les Shoemaker étaient parents avec les Eby et les Shantz, et intimes avec les Breithaupt et les Staebler. Les religions étaient des plus diverses: méthodistes, scientistes chrétiens, luthériens évangélistes, mennonites ou catholiques. La famille Shoemaker est un bon exemple de ce phénomène d'intégration.

À l'origine, ses membres parlaient l'allemand et étaient mennonites; mais après avoir quitté Conestoga pour venir s'installer à Berlin, ils devinrent méthodistes, affichèrent des opinions libérales et cessèrent entièrement de parler leur langue maternelle pour le bien de leurs enfants qui, pensaient-ils, réussiraient plus facilement dans la vie en s'assimilant à la majorité anglo-saxonne[11].

Dans la politique locale, des rancoeurs tenaces déchiraient parfois la petite ville, car les postes administratifs municipaux étaient plus souvent confiés à des membres du groupe anglo-saxon. Mais, généralement, c'est l'harmonie qui régnait. Quand le président des États-Unis, Abraham Lincoln, fut assassiné, Berlin envoya un message de condoléances au Congrès américain où l'on pouvait voir, auprès des signatures de Bowlby, Jaffray, McDougall et Jackson, celles de Schulte, Kaessmann et Huber[12]. La nouvelle élite allemande obtint des postes politiques et fraya son chemin dans les professions libérales. La ville prenant de l'essor, des membres de l'ancienne et de la nouvelle élite s'unirent pour fonder des entreprises[13]. Quand ils furent bien établis, les membres de la communauté allemande rivalisèrent avec les Anglo-Saxons et se firent construire de magnifiques demeures. Louis Breithaupt était propriétaire de "Waldeck", Charles Bohmer avait une résidence de style italien, Emil Vogelsang habitait une demeure de style georgien et J.M. Staebler vivait à "Bueno Vista"[14].

En 1897, les 9000 habitants de Berlin pouvaient affirmer avec fierté: "notre ville est cosmopolite; les Allemands économes et les Anglo-Saxons entreprenants unissent leurs efforts pour le bien de notre communauté"[15]. Mais le développement avait été difficile. En 1807-1808, des familles allemandes de Pennsylvanie avaient obtenu des concessions dans une région d'abord appelée "Sandhills", puis "Mount Pleasant". Ces mennonites parmi lesquels se trouvaient les Schneider, les Shantz, les Eby et les Weber, avaient travaillé d'arrache-pied pour déboiser les alentours du marais qui, plus tard, constituerait le centre de Berlin. Petit à petit, d'autres familles allemandes vinrent d'Europe et des États-Unis pour s'installer dans la région et, en 1833, le hameau prit le nom de Berlin[16]. À cause du problème de la langue, les Allemands devaient compter sur leurs voisins anglo-saxons pour les guider dans les affaires publiques. Peu de gens votaient dans ce groupe, mais ceux qui étaient politiquement actifs soutenaient les candidats réformistes opposés au contrôle du Family Compact. Pendant la rébellion de 1837, William Lyon Mackenzie put apprécier la valeur de ce soutien car, selon le témoignage de Allen Huber:

> Une forte récompense fut offerte pour sa capture, mort ou vif; le docteur Scott, de Berlin, et J.U. Tyson, de Bridgeport, voulurent appréhender Mackenzie. Mon grand-père, Jacob S. Shoemaker, meunier à Bridgeport et partisan des réformistes, envoya des éclaireurs pour avertir Mackenzie. On lui fit traverser la rivière Grand et on le guida jusqu'à l'auberge Bush près de Doon. De là, il put gagner Buffalo en toute sécurité. Jacob Shoemaker se rendit souvent à Buffalo à cheval pour consulter son leader...[17]

Si l'on considère ces faits, il semble bien naturel que John King et sa femme Isabel, fille de William Lyon Mackenzie, se soient sentis à l'aise dans la communauté allemande.

En 1852, Berlin devint le chef-lieu du comté et, en 1853, ce village de moins de 1000 habitants se constitua en municipalité. C'est durant cette période que l'élite anglaise obtint et occupa les postes de l'administration municipale, bien que certains de ses membres fussent de nouveaux venus dans la région. En 1870, toutefois, quand Berlin devint une véritable ville, on y trouvait assez d'Allemands prêts à assumer des postes de responsabilité et à préparer l'expansion prochaine de ce centre urbain[18].

L'industrialisation de Berlin commença dès 1823 avec la fabrication de meubles. Une industrie du cuir s'y développa et l'on vit apparaître des manufactures qui fabriquaient des gants, des chaussures, des boutons et des chemises, une usine de caoutchouc et un abattoir. Cette infrastructure industrielle attira bientôt à Berlin des banques et des compagnies d'assurance. Tous les éléments étaient réunis pour faire de Berlin une métropole régionale répondant aux besoins d'un arrière-pays agricole très productif[19].

La construction à Berlin en 1854 d'un bureau d'enregistrement témoignait de l'importance des transactions foncières. Mais

il fut difficile d'acquérir un centre pour l'administration des affaires municipales. Le premier conseil du village se réunit en 1854 au palais de justice et dut continuer ainsi pendant quelques temps. Au moyen de règles strictes, le conseil put en 1858 commencer à utiliser l'ancienne Free Church comme hôtel de ville. L'étage abritait les chambres du conseil et le rez-de-chaussée servait de caserne de pompiers. Après 1860, on reprit l'habitude de tenir une foire mensuelle où l'on vendait du bétail, des moutons et du beurre; vu le succès de ces foires, le conseil fut prié d'acheter un terrain pouvant servir de marché et de site d'exposition. Malgré la vive controverse que cette décision suscita à l'époque, on construisit un grand édifice d'un étage comprenant un sous-sol profond pour y abriter le marché et l'hôtel de ville. Ce centre, qui faisait la fierté des Berlinois, fut construit par Jacob Y. Shantz en 1869 et put être inauguré quand le village passa au rang des municipalités. C'était le centre des activités et, pour de nombreuses raisons, John King et d'autres habitants du village étaient appelés à s'y rendre[20]. Dès le début du XX^{e} siècle, l'administration primitive se divisa en plusieurs services et Berlin put compter sur un comité des eaux, un comité des parcs, un comité de l'hygiène publique, un comité des bibliothèques et un comité du commerce[21].

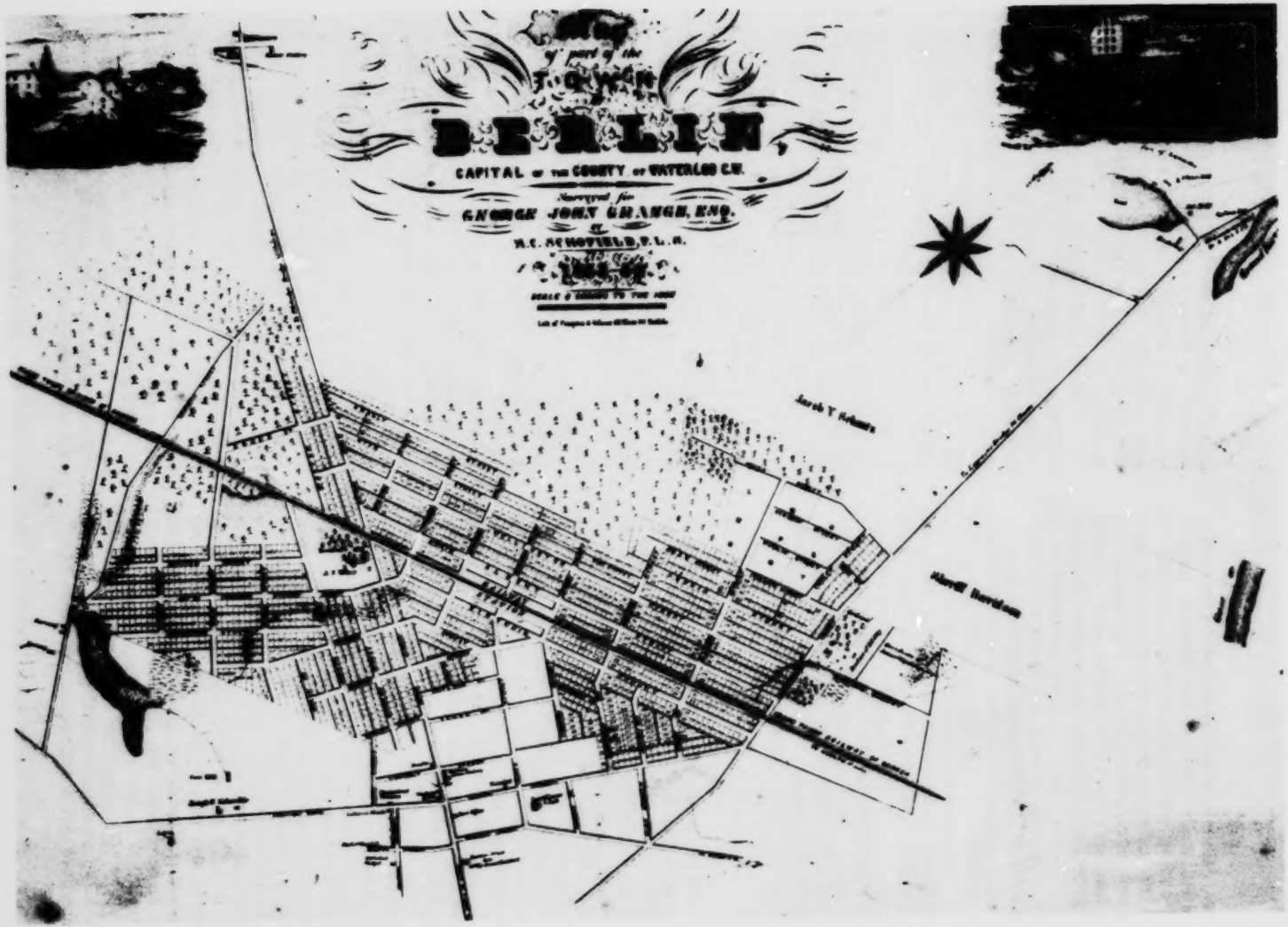
Des moyens de communication intérieure et extérieure s'avéraient indispensables au développement de ce centre industriel. Au début, le transport se faisait à pied ou à cheval. Pour ses déplacements d'affaires, John King avait un cheval, une carriole et un traîneau. En 1886, toutefois, les citoyens progressistes de la ville donnèrent leur accord pour la construction d'une ligne de Tramway. La ligne de chemin de fer à vapeur qui reliait Berlin à Waterloo et desservait une ligne secondaire menant jusqu'à la gare du Grand Tronc fut électrifiée en 1896, après le départ des King[22]. King, qui avait un bureau à Galt ainsi qu'à Berlin et devait souvent se rendre à Toronto pour ses affaires juridiques, utilisait les services de la ligne du Grand Tronc et du télégraphe. Woodside, situé en dehors de la ville, ne bénéficiait pas du réseau téléphonique de Berlin mais les enfants King adoraient se servir du téléphone dans le bureau de leur père[23]. Le village était bien relié à son arrière-pays rural grâce aux relations familiales étroites qu'entretenaient entre eux les résidants allemands; de plus, le marché des fermiers, le samedi matin, était l'endroit idéal pour échanger les potins, les nouvelles, et s'occuper aussi bien des affaires que des distractions[24].

Berlin avait toujours été extrêmement propre, sans doute sous l'influence de la population allemande, courageuse et ordonnée. Les médecins, dentistes et infirmières étaient suffisamment nombreux pour répondre aux besoins de la population. Bien que le village fût doté d'un comité de l'hygiène publique, l'hôpital ne fut construit qu'en 1893, l'année où John King quitta Berlin[25].

Pendant cette période, les activités sociales à Berlin dépendaient des diverses Églises. Dans de nombreux cas, la foi religieuse, dictée par l'origine, déterminait les activités sociales et culturelles. Bien que la religion ne fît pas obstacle aux rapports sociaux entre les villageois, ceux-ci avaient tendance à occuper leur temps libre dans le cadre des activités organisées par leur paroisse. John King et sa famille participaient activement à la vie de l'église presbytérienne St. Andrew, mais ils fréquentaient des gens d'autres sectes et assistaient souvent à l'office dans l'une des nombreuses autres églises de Berlin[26].

L'éducation était une priorité dans la vie des habitants progressistes de Berlin et des écoles furent construites pour répondre aux besoins de chacun. John King allait au collège de Berlin avec Edward et Fred Colquhoun, Aaron Eby, David Shoemaker et le futur docteur Shantz; le collège de Berlin était situé dans le même édifice que l'école élémentaire centrale, construite en 1856. L'école élémentaire centrale fut baptisée par la suite école Suddaby, en l'honneur du premier principal de l'école modèle d'instituteurs de Berlin. Le collège changea de local et s'appela d'abord l'école secondaire de Berlin, puis, bien plus tard, le collège de Kitchener-Waterloo. Les enfants de la famille King étudièrent dans ces deux établissements[27].

La Congrégation de la Résurrection décida d'ouvrir un établissement d'enseignement supérieur pour donner une instruction plus avancée aux générations futures. Le père E. Funcken, supérieur de cet ordre, fit appel à la générosité des Berlinois pour couvrir une partie des frais de construction et d'aménagement du



Carte d'une partie de la ville de Berlin en 1853-1854. (Archives publiques Canada, Collection nationale de cartes et plans, C-4257)

collège St. Jerome, établissement postsecondaire qui fut ouvert en 1866. Pour obtenir l'appui des habitants, le père Funcken insista sur les avantages que représentait la présence d'un tel établissement dans la ville, sans compter les possibilités d'enseignement supérieur ainsi offertes. L'on fit valoir, entre autres avantages, l'augmentation de la population, l'augmentation des échanges commerciaux, les revenus provenant du logement des étudiants et l'essor de l'industrie locale favorisé par les cours de chimie qui seraient dispensés aux jeunes gens de la région[28]. Le père Funcken avait fait la connaissance de John King par un ami commun, James W. Connor, avec lequel John King avait étudié à l'université de Toronto. Les rapports entre les King et le collège St. Jerome se perpétuèrent grâce à l'amitié qui unissait Willie au père T. Spetz. Entre 1908 et 1910, pendant qu'il était ministre du Travail et qu'il résidait à Berlin, Willie enseigna au collège St. Jerome où il donna des conférences en économie politique; c'est en ce lieu qu'il remit une médaille à Sylvester McGoey pour son discours sur "le futur de la France"[29].

Berlin était situé assez loin de la capitale provinciale, Toronto, ce qui lui permettait de conserver une culture typiquement allemande. En face du bureau de John King se trouvait un hôtel dont l'histoire reflétait l'évolution d'une des branches de cette culture. Le terrain, qui appartenait à Joseph Schneider, avait été loué en 1820 à Phineas Varnum, qui y construisit une petite auberge et une échoppe de maréchal-ferrant. En 1835, le terrain fut acheté par Frederick Gaukel, qui y fit construire un hôtel, appelé le "Gaukel's Wirsthaus", qui devint le centre des activités culturelles du hameau. James Potter racheta l'hôtel en 1853 et le rebaptisa "Great Western". Puis l'hôtel devint le Commercial Hotel et fut exploité par son propriétaire, John Roat. En 1886, C.H. Walper le reprit et l'exploita sous le même nom jusqu'en 1892, date où l'hôtel brûla. Un an plus tard, il fut réouvert sous le nom de "Walper House" et fut racheté par la famille Zuber au début du XX^{e} siècle. Willie King revint un jour à Walper House, qui était connue à l'échelle internationale pour sa cuisine allemande, suisse et autrichienne, et, de la fenêtre, il désigna l'endroit où se trouvait autrefois le cabinet de son père et où il avait passé une bonne partie de son temps quand il était enfant[30].

Les habitants de Berlin, s'inscrivant en cela dans la vraie tradition germanique, aimaient profondément la musique et le théâtre, deux arts parrainés par les immigrants catholiques et luthériens. Au début des années 1860, le village pouvait se glorifier de posséder deux orchestres rivaux, les orchestres Glebe et Kaiser. Mais peu après, les deux orchestres s'unirent pour former la Société musicale de Berlin, dirigée par William Kaiser. Composée d'habitants amateurs de musique, la société musicale forma trois orchestres: le premier comprenait 22 musiciens, le second était un orchestre pour quadrille de six musiciens et le dernier comptait neuf musiciens. Une partie de la société fut plus tard rattachée au 29^{e} régiment d'infanterie du comté de Waterloo. D'autre part, Berlin avait deux sociétés lyriques, la société Concordia, formée de 110 membres et la société Saengerbund, composée de 154 membres; ces sociétés lyriques participaient à des compétitions aux États-Unis. Theodore Herman Zoellner, musicien aux talents variés, arriva à Berlin en 1880 et joua un rôle important dans le développement musical du village. Il prit la direction de plusieurs sociétés musicales, organisa des cours de chant et de musique, occupa le poste de maître de chant dans les écoles publiques de Berlin et forma la Société philharmonique de Berlin. La Société philharmonique, qui comptait 80 membres, organisait des concerts présentant les oeuvres de Haydn, Mendelssohn et Rossini. De nombreuses chorales paroissiales organisaient elles aussi des concerts et formaient des chanteurs pour les diverses sociétés. Le Friedensfest de 1871 et le Saengerfest de 1875, deux festivals de musique chantée et instrumentale, attirèrent des membres des associations allemandes et des sociétés Orphée venant de Toronto, de Hamilton, de Preston, de Montréal, de Rochester, de Chicago et de Detroit[31]. John King et son ami William Jaffray avaient une prédilection pour ces manifestations culturelles et y assistaient avec leur famille. Afin de comprendre encore mieux la culture allemande, King engagea une préceptrice allemande pour ses enfants.

Le théâtre était en vogue à Berlin et les immigrants allemands, conscients du caractère exceptionnel de leur patrimoine, formèrent des sociétés Turner. Ces sociétés étaient des

clubs qui encourageaient la pratique du sport en donnant des cours de gymnastique ainsi que des cours de musique, de récitation et d'art dramatique. Elles avaient pour but d'organiser des représentations théâtrales mettant en scène des comédies et tragédies écrites par des auteurs allemands célèbres. Les membres lisaient Schiller et certains essayèrent d'écrire des pièces, dans lesquelles ils faisaient jouer leurs enfants. On créa ensuite des théâtres pour enfants et des groupes comme le Little Theatre. Le père Eugene Funcken, lui-même auteur dramatique, dirigeait le Knaben-Theatre (théâtre de garçons)[32]. John King portait un intérêt tout particulier à cet aspect de la culture berlinoise. Il assista à de nombreuses représentations et, à une occasion, il écrivit un message de bienvenue pour les acteurs. Il inscrivit aussi ses filles aux cours de gymnastique, discipline qu'elles enseignèrent plus tard à l'église St. Andrew de Toronto aux jeunes filles de milieu modeste.

Le Mechanics Institute fut fondé en 1854 pour encourager de bonnes habitudes de lecture. Le club était financé par les inscriptions des membres ainsi que par des dons privés et on échangeait les livres seulement le samedi soir. En dix ans, la bibliothèque accumula 1000 ouvrages en anglais et en allemand, mais, peu après, l'immeuble et tous ses trésors furent la proie des flammes. Quand le nouvel hôtel de ville fut construit, on réserva le premier étage au Mechanics Institute, dont la collection comptait 600 volumes. L'administration de la bibliothèque resta la même jusqu'en 1884, où elle devint une bibliothèque publique aux termes de la *Free Libraries Act*. La bibliothèque avait le soutien des amis de John King tels que William Jaffray et J.M. Staebler. C'était un lieu que John King et ses amis fréquentaient avec plaisir car ils aimaient beaucoup lire[33].

Les sports faisaient partie intégrante de la vie à Berlin et, dans la plupart des cas, ils étaient organisés par des clubs ou des associations. L'élite jouait au cricket sur un terrain prêté par Henry Jackson; on y jouait aussi à l'école secondaire. Mais le football était le sport favori, et la ville était fière de son équipe locale, les Rangers. Des matchs étaient organisés entre l'équipe du collège St. Jerome et celle de l'école secondaire de Berlin dont Willie King fut membre pendant un certain temps[34]. John, Willie et Max adoraient ces deux sports et ils organisaient parfois à Woodside des matchs impromptus avec trois ou quatre amis.

Le village voulait préserver des espaces verts comme lieux de loisirs pour les petits et les grands. L'endroit le plus souvent utilisé s'appelait "Woodside" et était situé à l'angle de la rue Queen et du chemin Highland, à environ un mille de Woodside, la demeure de John King. En été, les garçons y jouaient au jeu de lacrosse, au baseball et au football, et en hiver les enfants King venaient y patiner en plein air avec leurs amis[35].

John King croyait en l'avenir de Berlin et il se sentait à l'aise dans les deux milieux formant l'héritage culturel du village. Il gagna le respect des deux communautés ethniques et put vivre à Woodside en propriétaire terrien. Berlin était la ville natale de ses enfants et ceux-ci étaient émerveillés de son développement. Quand Willie, après bien des années, revint à Kitchener, il dut reconnaître que les choses avaient changé: les rails du tramway sur la rue Queen et l'ancien hôtel de ville avaient disparu; les rues avaient été élargies. Mais Woodside, l'église St. Andrew, l'école Suddaby et la Walper House, en face du bureau de son père, étaient toujours là[36]. John King quitta Berlin en 1893 et il ne retrouva jamais plus le bonheur qu'il avait connu dans cette ville.

LA CARRIÈRE DE JOHN KING: À LA RECHERCHE DU SUCCÈS

Il semble que sur le plan professionnel, la vie à Woodside fut pour John King le point culminant de ses espérances. Rétrospectivement, sur les 26 ans qu'il passa à Berlin, ces sept années furent les années de sa carrière où il connut le plus de succès, de satisfaction et de bonheur. Il est intéressant de jeter ici un coup d'oeil en arrière sur la jeunesse de John King comme introduction à cette période, pour y voir les difficultés recontrées et l'acharnement qui le mena à la réussite. À Woodside, King réussit à combler tous ses désirs et obtint le respect de tous par ses recherches et ses écrits juridiques. L'installation à Toronto qui suivit, dans l'espoir d'un avenir plus brillant encore, s'avéra fort décevante.

John King naquit le 15 septembre 1843, rue Richmond, à Toronto[1]. Son père était mort avant sa naissance; sa mère, devenue veuve, était sans le sous et l'avenir de John semblait compromis. John King aîné, était né en 1814 à Tyrie, dans le comté de l'Aberdeenshire, en Écosse, et avait fait ses études à l'Académie militaire royale de Woolwich avant de joindre les rangs d'un bataillon d'artillerie appelé le "Royal Horse Artillery". Selon les archives familiales, il fut envoyé au Canada, et prit la charge d'une batterie d'artillerie en 1834. Pendant la rébellion du Haut-Canada, il occupait le poste de brigadier à Kingston et il prit part à la bataille des Moulins à vent, durant laquelle il bombarda les troupes de William Lyon Mackenzie, futur beau-père de son futur fils. Entre 1839 et 1842, il fut cantonné à Prescott et il participa à la construction des fortifications du fort Wellington. Ce fut au cours de cette période qu'il épousa Christina McDougall et de leur union naquit une fille, Rebecca. Du fort Wellington, il fut d'abord envoyé à Montréal puis à Grosse Isle, où il devait servir au poste sanitaire. Rebecca mourut à Grosse Isle et John King contracta une maladie contagieuse. Emmené à Québec, John King aîné y mourut le 10 mai 1842, à l'âge de 29 ans; il laissait une veuve qui attendait un enfant[2].

Les archives familiales révèlent qu'Alexander McDougall quitta Glasgow pour le Canada en 1830 et qu'il s'installa d'abord avec sa famille à Châteauguay, au Québec, avant de s'établir à Toronto. Quand John King demanda la main de Christina, il essuya un refus de son père et de Dougall, frère de la jeune fille, qui s'opposaient à ce qu'elle épouse un soldat. Malgré cette opposition, les jeunes gens se fiancèrent en secret. Alexander finit par se laisser fléchir et accepta la demande de King, en admettant "qu'il compensait par l'éducation son manque d'élégance vestimentaire"[3]. Malheureusement, Alexander McDougall mourut en 1841, l'année où Christina épousa John King. À la mort de son mari, Christina King toucha les 10.14.0 £ de sa solde et se retrouva seule et désemparée. Elle songea tout d'abord à gagner l'Angleterre pour attendre la naissance de son enfant dans la famille de son défunt mari. Il semble toutefois qu'elle décida de passer quelque temps à Brockville avant d'aller à Toronto pour être près des siens jusqu'à son accouchement. Mais le conflit familial au sujet de son union avec John King n'était pas éteint car Dougall était encore fâché. Christina n'avait que son fils, John, et le souvenir d'un mari mort en pleine jeunesse. Son mari avait été un bon presbytérien, assidu à l'église et membre du conseil presbytéral. Ennemi de l'alcool, son passe-temps favori avait été la lecture et il avait accumulé une collection d'ouvrages considérable. En fait, il avait même écrit un livre sur la balistique et la tactique militaire, qui fut perdu avec ses effets personnels à sa mort, mais qu'un autre officier publia plus tard[4]. Les souvenirs de Christina King furent les seuls liens qui unirent le jeune John à son père.

Si l'on en croit les souvenirs de la famille King, Christina King tint une pension de famille à Toronto, dont l'un des pensionnaires fut Louis Hippolyte Lafontaine qui, plus tard, avec Robert Baldwin, aida à instaurer un gouvernement responsable au Canada. Pendant que l'Assemblée législative siégeait à Toronto, Lafontaine habitait avec la petite famille King et il prit un tel intérêt pour le jeune John qu'il demanda à Christina d'adopter l'enfant. Lafontaine n'avait pas d'enfants et aurait voulu laisser son nom et sa fortune à John mais la jeune veuve refusa cette offre généreuse car elle ne pouvait supporter l'idée d'être séparée de son fils[5].

Pendant ces années de formation, le caractère du jeune John fut façonné par l'influence de son entourage. De son contact avec Lafontaine il garda le souvenir d'un Canadien français gentil, catholique et réformiste qui connaissait William Lyon Mackenzie. L'enseignement prodigué par sa mère renforçait en lui les vertus pratiquées par son défunt père. Le jeune garçon devint un presbytérien dévot, non buveur et amoureux des belles-lettres. En politique, il fut attiré par les idées libérales sans avoir, toutefois, les penchants anti-français et anti-catholiques si communs dans cette partie du Canada. Plus tard, dans son rôle de père, il inculquerait à ses enfants les mêmes opinions et les mêmes valeurs.

La relation que John King entretint avec son oncle, Dougall McDougall, influença fortement sa vie. L'ancien conflit entre le frère et la soeur s'était résorbé, et Christina, qui éprouvait de plus en plus de difficultés à élever seule son enfant, vint s'installer chez son frère pour y vivre avec celui-ci et en compagnie d'une autre soeur, Flora, restée célibataire. Cet arrangement fut des plus durables puisque Christina vécut avec son frère jusqu'à la mort de celui-ci en 1894; elle alla ensuite vivre avec son fils, John, et sa bru, Isabel.

McDougall était un homme aux talents variés, qui avait appris le français à Châteauguay. Il commença à s'intéresser à la politique réformiste en faisant circuler des pétitions et en rassemblant une délégation pour le projet de loi *Rebellion Losses Bill*. C'est dans ce contexte que McDougall rencontra Baldwin et Lafontaine; ce dernier fut peut-être l'instigateur de la réconciliation entre Dougall et sa soeur. Dans ce cercle politique, Dougall était l'ami et le confident de George Brown et de John Sandfield Macdonald, deux hommes qui firent progresser sa carrière.

En tant que journaliste, McDougall publia d'abord un journal familial, le *Canadian Family Herald*, mais il finit par s'en débarrasser. Pendant quelque temps, il écrivit sur la politique réformiste pour George Brown, dans le *Globe*, le *Hamilton Journal and Express* et le *Hamilton Banner*. Il s'installa ensuite à Belleville, où il fut propriétaire associé et rédacteur en chef du *Hastings Chronicle*, avant de se rendre à Chatham en 1854 pour prendre la direction du journal *Kent Adviser*. Quand Dougall s'établit à Berlin en 1857, après avoir acheté le *Berlin Telegraph* et le *Deutsches Canadier*, il apprit l'allemand. Son intérêt pour la création d'une association de journalistes permit la fondation, en 1859, de l'association de la presse canadienne. Il fut nommé par John Sandfield Macdonald registraire du comté en 1864 et, en 1875, il fut choisi par le gouvernement d'Alexander Mackenzie pour représenter le Canada à l'exposition internationale de Philadelphie[6].

McDougall travaillait dans l'industrie de la presse, ce qui impliquait de fréquents déplacements de ville en ville qui auraient pu entraver les études de John King. Pendant un laps de temps assez court, King alla à l'école à Toronto, à Belleville, à Chatham et à Berlin; mais ces changements ne perturbèrent visiblement pas ce jeune homme intelligent. L'aisance financière de Dougall permit à John de poursuivre ses études mais le mode de vie du journaliste contribua encore plus à l'éducation du jeune homme. Les contacts avec des milieux différents favorisaient les conversations intellectuelles stimulantes; les qualités du journaliste étaient admirées et imitées; quant à son intérêt pour la politique réformiste, il suscita chez l'enfant un attachement pour la vie publique. Tous ces éléments influencèrent profondément John King.

Il est sans doute naturel que les amitiés nouées par John King au collège de Berlin aient été de nature durable car c'était le premier endroit où le jeune homme pouvait établir ses racines et se sentir chez lui. Il dut retourner à Toronto pour poursuivre ses études mais Berlin resta vraiment son port d'attache. Alors qu'il était encore étudiant, il aida son oncle au *Berlin Telegraph* en rédigeant des articles. Grâce à Dougall, il put rester proche de ses amis de l'élite anglaise, des deux fils Colquhoun en particulier. Il continua aussi à rendre visite à ses nombreux camarades de classe allemands, les Staebler, les Breithaupt, les Shoemaker et les Fehrenbach. En général, il était apprécié par les gens du village et parvint même à gagner la confiance de certains dans les régions rurales. Grâce à cette popularité, il put se lancer très tôt dans les affaires, en commençant par un commerce de poneys[7].

John King entra à l'université de Toronto en septembre 1859 comme étudiant à la faculté des Arts. Il obtint en juin 1864 un

baccalauréat ès arts, et, un an plus tard, une maîtrise dans le même domaine. Pendant la majeure partie de ses études, il donna des leçons particulières, ce qui ne l'empêcha pas d'être remarqué comme étudiant pour ses qualités littéraires et rhétoriques. En récompense de ses efforts, il reçut le premier prix de dissertation anglaise et d'art oratoire de l'université, ainsi que le prix offert pour la meilleure thèse présentée par un candidat à la maîtrise. Il fut élu président de la société littéraire et scientifique de l'université deux fois de suite et, plus tard, il devint secrétaire de l'association universitaire. Son intérêt pour le journalisme avait été encouragé par Dougall McDougall et John King fut l'un des premiers à vouloir créer un journal ou une revue universitaire. Son nom apparut comme président du comité dans le premier prospectus publié mais le projet ne put être réalisé à l'époque à cause d'un manque de soutien. Le journal finit, cependant, par paraître sous le titre de "Varsity" et John King y contribua souvent durant les premières années de sa publication[8].

John King, marchant en cela sur les pas de son père soldat, devint membre du régiment de fusiliers de l'université (nº 9 Q.O.R.) depuis la fondation du régiment au printemps de 1861 jusqu'à ce qu'il obtienne son diplôme. En 1866, durant l'incident des "Fenians", il se porta volontaire et servit au front avec ses anciens compagnons d'arme du régiment. En avril 1865, il fut admis comme étudiant en droit à Osgoode Hall et, en même temps, il fut placé comme élève dans le cabinet de James Maclennan, conseiller de la couronne, où il fit l'apprentissage de sa profession. John King fut reçu comme avocat et avoué et, au printemps 1869, il entra au barreau. Il ouvrit un cabinet où, durant quelques mois, il pratiqua sa profession. En même temps, il fut nommé secrétaire juridique adjoint de l'Assemblée législative et secrétaire particulier de l'honorable John Stevenson, président de la Chambre. Alors que King occupait ces fonctions, le premier ministre et procureur général John Sandfield Macdonald lui offrit le poste de secrétaire juridique qui venait d'être libéré par le départ en retraite de M. Miles O'Reilly, conseiller de la couronne. Mais John King refusa cette nomination et choisit d'exercer sa profession en cabinet, carrière qui débuta à Berlin en décembre 1869[9].

Vers la fin de ses études de droit, John King rencontra sa future épouse, Isabel Grace Mackenzie, fille de feu William Lyon Mackenzie. À sa mort, William Lyon Mackenzie avait laissé sa femme et ses quatre filles dans la pauvreté. Les quatre filles étaient Isabel, Janet, qui allait devenir plus tard Mme Charles Lindsay, Helen et Elizabeth (la tante Libbie que les enfants King adoraient)[10].

La famille Mackenzie vivait à Toronto à côté du couvent des soeurs de Loretto, où Isabel était externe. Il semble qu'Isabel ait été espiègle, car une anecdote raconte qu'elle s'habillait en religieuse et, de la fenêtre du couvent, faisait signe à sa mère qui était assise à la fenêtre de leur maison toute voisine. Mme Mackenzie pensait que ces agissements étranges étaient le fait d'une religieuse ayant perdu la raison. Mais quand elle s'aperçut que c'était Isabel, elle la retira du couvent de peur qu'il ne lui vînt à l'esprit de prendre le voile[11]. Il devait y avoir du vrai dans cette histoire car, en 1895, quand Mackenzie King rencontra l'archevêque Walsh lors d'une distribution de prix à l'Institut de La Salle, il raconta l'histoire suivante:

> L'archevêque Walsh parla. Ensuite, on me le présenta et nous eûmes une agréable conversation. Il me dit qu'il était content de me rencontrer, et il parla de Mère, qu'il avait connue toute petite. Il avait même offert, alors qu'elle était au couvent, d'être son parrain si elle se faisait baptiser[12].

Quoi qu'il en soit, Isabel avait trouvé son séjour au couvent agréable et fructueux et elle resta en relation amicale avec les soeurs jusqu'à sa mort. En plus des matières purement scolaires, les soeurs enseignaient la couture, la musique et les bonnes manières, notions jugées essentielles à l'éducation des jeunes filles de bonne famille. Mme Mackenzie et ses filles ouvrirent leur propre école, fondée sur ce qu'Isabel avait appris au couvent. L'une des écolières de cet établissement se rappelait d'Isabel comme

> ... d'une jeune fille enjouée, avide des plaisirs de la vie. Elle avait les yeux bleus et les cheveux blonds, des cheveux qu'elle n'arrivait pas à faire pousser en abondance plus bas que ses épaules, et c'est pourquoi

> elle se les faisait friser pour leur donner du gonflant. Elle était mince et pas très grande, mais très jolie, et c'était la chouchoute de la famille.[13]

On la décrivait aussi comme adorant les vêtements, les bijoux et les chaussures, passion qu'elle conserva toute sa vie[14].

John King épousa Isabel Mackenzie le 12 décembre 1872 à Toronto. Le révérend J.F. Dickie, qui fut pasteur de l'église presbytérienne St. Andrew à Berlin de février 1872 jusqu'à la fin de cette décennie, présida la cérémonie. En 1900, lors d'un voyage à l'étranger, Mackenzie King rencontra le révérend Dickie à Berlin, en Allemagne, où ce dernier avait été envoyé pour servir l'église américaine et britannique. Le révérend Dickie raconta que John King avait été décrit comme "le grand Écossais qui fait la cour à Bell Mackenzie". Il ajouta que John, en route vers l'église pour se marier, "avait chanté et sifflé la mélodie de Muskoka, 'le vent du nord souffle'". Après la cérémonie, M. Dickie avait demandé à M^me^ Mackenzie si elle comptait rendre visite à sa fille dans sa paroisse de Berlin et elle avait répondu "oui, il faudra que j'y aille pour voir comment ma petite fille se débrouille". Malheureusement, M^me^ Mackenzie mourut avant d'avoir pu faire ce voyage[15].

La première demeure du jeune avocat et de sa femme était sise au 43 de la rue Benton, à Berlin. C'est là que "Bella" ou "Bell", de son vrai nom Isabel Christina Grace King, et "Willie", William Lyon Mackenzie King, virent le jour. La maison était un cottage de plain-pied, simple mais charmant, de style colonial, à la mode de l'ancien temps. Une longue véranda occupait tout l'avant de la maison, avec au centre la porte d'entrée et une fenêtre de chaque côté. Le terrain était grand et John pouvait tirer à la cible depuis la véranda. En 1922, Willie eut l'occasion de visiter la maison de la rue Benton, qui a depuis été démolie. En 1876, la famille King, qui s'agrandissait, s'installa rue King, où "Jennie" dite "Jen", de son vrai nom Janet Lindsay King vint au monde. Deux ans plus tard, ils installèrent leurs pénates rue Margaret, où le benjamin, "Max", Dougall McDougall King, naquit. La famille resta rue Margaret jusqu'en 1886 date à laquelle elle déménagea à Woodside, tout près de l'oncle de John King, Dougall, de la tante Flora et de sa mère, Christina[16].

John King n'eu pas besoin de s'adapter à Berlin car ses intérêts et ses qualités lui permirent de s'intégrer immédiatement à la vie culturelle berlinoise. C'était un homme de principe, qui ne buvait pas mais aimait fumer; il avait dans la vie de hautes aspirations et vivait selon ces dernières[17]. Dans cette communauté aux opinions libérales, il était lui-même fervent libéral, canadien dévoué, anglophile, mais assez flexible pour respecter les valeurs et la culture de ses amis et voisins allemands. Il admirait chez les autres l'ingéniosité et l'ardeur au travail et il dit une fois, en parlant d'un hôtel de Portland, dans l'État du Maine, "il a été construit et aménagé en 90 jours pour recevoir les visiteurs – c'est un exploit dû à l'énergie et à la hardiesse amériaines"[18]. Il était aimé de ses amis berlinois pour son ouverture d'esprit et son amour de la vérité, deux qualités qui ne seraient pas appréciées à leur juste valeur à Toronto.

Comme son père, John King était très attaché au presbytérianisme. Toutefois, ses convictions personnelles n'allaient pas jusqu'au sectarisme car il était en très bons termes avec les membres d'autres religions importantes et assistait souvent, lors d'occasions spéciales, au service dans d'autres églises. Sa participation aux controverses religieuses se limitait à sa propre Église où il menait des discussions ou écrivait des lettres au sujet de la prédestination absolue ou du libre arbitre de l'homme[19]. En tant que gentilhomme chrétien, il fut l'un des premiers interprètes de l'évangile social; il était un lecteur assidu de Charles Dickens, dont les oeuvres démontraient les mêmes préoccupations sociales. Pendant qu'il était rédacteur en chef du *Berlin Telegraph*, il fit imprimer une brochure avec des versets de l'évangile pour que les vendeurs de journaux les distribuent le lendemain de Noël (Boxing Day), jour des étrennes, et obtiennent un cadeau des abonnés[20]. Il conserva cette compassion pour les moins fortunés que lui et il transmit ce sentiment à Willie qui, plus tard, à Toronto, organiserait à son tour un club de crieurs de journaux. Grâce à son assiduité et aux services qu'il rendait à l'Église, John King fut nommé "ancien", c'est-à-dire membre du conseil presbytéral. Souvent, avec Dougall McDougall, il se rendait hors de la ville à ses propres frais pour assister

à des réunions religieuses ou à des assemblées consistoires. Entre 1857 et son départ de Berlin, John King se lia personnellement d'amitié avec tous les pasteurs de l'église St. Andrew[21].

John King était sociable et il attachait la plus grande importance au respect de ses amis. Comme nous l'avons dit précédemment, il s'était fait des amis parmi les membres de la communauté allemande quand il fréquentait l'école de Berlin; à l'âge adulte, il transforma ces amitiés en des liens solides. Il engagea une préceptrice allemande pour que sa famille puisse apprendre cette langue[22]. Cependant, quand Mackenzie King revint à Berlin pour briguer le siège de député de la circonscription de Waterloo North, des rumeurs, selon lesquelles la famille King aurait été anti-allemande, circulèrent. Ces rumeurs furent sans doute lancées par des détracteurs et on ne peut en aucun cas les relier au fait que, plus tard, pendant la Première Guerre mondiale, John King appuya, devant le conseil de l'université de Toronto, une motion visant à surveiller attentivement les professeurs étrangers[23]. John King n'avait jamais considéré ses amis canadiens allemands comme des étrangers.

John King était bien installé parmi l'élite anglophone de Berlin, et ses relations, sa profession, ses goûts et sa personnalité lui permirent d'élargir le cercle de ses amis issus de tous les milieux. On comptait parmi ceux-ci le docteur Passmore, les Downey, les Cameron, les Chalmer, les Hall, les William, les Lay, les Stuart, les Colson, les Traver, les Pearce, les Fennel, les Bowman et les Oliver[24]. King resta en relation avec le révérend Dickie quand ce dernier quitta Berlin pour une paroisse de Detroit. Il noua également une amitié solide avec le révérend A.B. Winchester, qui avait été missionnaire en Chine avant d'être envoyé à Berlin. Winchester étudia l'allemand à Woodside avec les enfants Kings. En 1891, Winchester fut nommé pasteur d'une colonie chinoise en Colombie-Britannique. C'est grâce à cette amitié durable que John et Willie King s'intéressèrent aux problèmes de la population orientale du Canada[25].

King était passionné par l'art et, dans les années 1870, il prédit que Homer Watson, de Doon, deviendrait l'un des grands peintres du Canada. Une amitié se noua entre les deux hommes car King aimait la peinture et pouvait en discuter avec animation. Très jeune, Willie fut exposé à ces conversations, visita la maison de l'artiste et fut enchanté par son oeuvre[26].

John King se fit des relations à Toronto par l'entremise du beau-frère d'Isabel King, Charles Lindsay. Parmi eux se trouvaient le juge Falconbridge et sa femme, le shérif Jarvés et l'historien William Kingford[27]. De plus, John King participait activement à l'association de la presse canadienne, fondée par son oncle Dougall. Dans ce milieu, King devint très ami dès 1876 avec Goldwin Smith, de Toronto. La 37e réunion de l'association de la presse canadienne fut tenue en l'honneur de John King et dans l'assistance on pouvait noter la présence, entre autres, de Sir Mackenzie Bowell, de l'honorable George Ross et de Nicholas Flood Davin[28].

James Connor, que John King avait rencontré au début de ses études universitaires, vint s'installer à Berlin en 1871 comme principal de l'école secondaire. Connor, humaniste classique, se lia d'amitié avec le père Louis Funcken du collège St. Jerome; les deux hommes conversaient en latin, attitude intellectuelle qui devait enchanter King. L'esprit de camaraderie qui se développa entre l'école secondaire de Berlin et le collège St. Jerome amena de nouvelles amitiés pour les King: celle du père Eugene Funcken, du père Theodore Spetz (premier berlinois à être consacré prêtre) et du père John Fehrenbach. Après que les King eurent quitté Berlin, le père Spetz vint toujours attendre Willie à la gare quand ce dernier revenait en visite[29].

Quand John King mourut, un membre de la famille Colquhoun écrivit à sa veuve: "La mort de M. King m'a replongé dans les souvenirs de Berlin. Je vous vois tous, entrant à l'église, Jennie portant sa robe écossaise"[30]. Les relations entre les Colquhoun, les McDougall et les King avaient été intimes; on avait organisé des soirées ensemble et les fêtes traditionnelles avaient été célébrées conjointement à "Spring Valley". Parmi les écrits de John King se trouve un document touchant, écrit de sa main, à la mémoire de son proche ami et mentor, James Colquhoun. Bien que le nom de l'auteur ne soit pas inscrit, ce mémorial fut gravé dans la pierre et placé à l'école secondaire de Berlin.

À la mémoire de James Colquhoun
Né dans le comté de Dumbartonshire, en Écosse, le 19 mars 1804, mort à Berlin, en Ontario, le 11 septembre 1877. Ancien étudiant de l'université d'Édimbourg, avocat-conseil du Middle Temple et, pendant 18 ans, administrateur de l'École. C'était un humaniste aux goûts élevés, un amoureux de la littérature et des études classiques qui encourageait les jeunes étudiants; c'était un ami bienveillant chez qui la sagesse de l'expérience se mêlait à un humour plaisant. C'était un ami dévoué et le gardien fidèle de la cause de l'éducation avancée dans notre communauté. Cette plaque commémorative a été placée par les professeurs et les anciens étudiants de l'école secondaire de Berlin désireux d'exprimer leur gratitude et de rappeler ses vertus publiques et sa grandeur privée.

SI JE PUIS
Berlin, septembre 1878[31]

La politique avait fait partie intégrante de la vie de John King et, naturellement, Willie entra lui aussi dans ce monde. Il se rendit sûrement compte, grâce à ses relations avec les Colquhoun, que le conservatisme était la doctrine politique la mieux acceptée, mais il s'attacha aux idées libérales de son père. John King avait été président de l'association réformiste de North Waterloo et il emmena Willie à bon nombre de réunions. En fait, en 1947, Mackenzie King raconta:

> ...ma mère m'a dit que pendant que mon père était à une réunion à Lynwood, on lui envoya un message pour lui annoncer qu'on était allé chercher le docteur à cause de l'état de ma mère et qu'il devait se dépêcher de rentrer. Au bout d'un moment, l'état de ma mère fut tel qu'il fallut aller chercher le médecin, et on alla quérir le docteur Bowlby. Je vins au monde un mois en avance, un enfant du huitième mois.[32]

On avait demandé plusieurs fois à John King de se présenter aux élections législatives de sa circonscription, mais il refusa toujours en invoquant ses obligations financières à l'égard de ses enfants et de leur éducation. Il est toutefois certain que ce sont ses activités politiques, de même que ses articles dans les journaux et ses écrits juridiques, qui lui valurent d'être nommé conseiller de la couronne en 1890[33].

Pendant la durée de son séjour à Berlin, les finances et les revenus de John King lui permirent de donner un train de vie bourgeois à sa famille. Son principal problème financier venait du fait que ses rentrées étaient irrégulières, ce qui l'obligeait parfois à faire des paiements qui dépassaient ses revenus et rendait difficile l'établissement d'un budget.

Les revenus de King provenaient de différentes sources. Il avait depuis longtemps le commerce de poneys, qu'il exploitait à l'hôtel Schweitzer à Conestoga, qui lui avait permis d'acheter un cheval pour Woodside, "Old Bill", et un poney pour Willie, "King Billy"[34]. Il était aussi correspondant du *Toronto Mail*, à qui il livrait des reportages de ses voyages au Canada et aux États-Unis[35]. En tant qu'avoué de l'association de la presse canadienne, il représentait 14 journaux et recevait des honoraires annuels de 640 $[36]. Il avait un cabinet d'avocats à Berlin et il en garda un autre à Galt pendant environ trois ans. Pendant quelque temps, il s'associa à Galt avec E.J. Beaumont pour fonder la firme King et Beaumont mais cette association fut dissoute en janvier 1885. À Berlin, il fut l'avoué de la Consolidated Bank, puis de celle qui prit sa place, la Banque canadienne de commerce. Il occupa aussi les postes d'avocat du comté et de conseiller de la couronne, ce qui l'obligea souvent à plaider des affaires criminelles dans les différentes cours d'assises de la province[37]. Certains de ses amis qui avaient quitté Berlin lui donnaient aussi du travail, comme le révérend Dickie, qui parlait couramment l'allemand et recommanda King à un certain M. Beck ainsi qu'à William Sneider, qui lui confièrent des affaires[38].

Toutes ces activités gardaient John King très occupé. Sa correspondance prouve qu'il devait voyager souvent, que ce soit pour plaider aux assises ou pour s'occuper des affaires de son propre cabinet à Galt, Stratford, Chatham, Brussels ou Toronto[39]. Son livre, "In Chancery", connut un succès modeste mais qui alla en augmentant. Les paiements, bien qu'irréguliers, lui permirent de redresser sa situation financière. Parmi les dépenses, on comptait les gages des domestiques, ceux de la gouvernante, ainsi que la scolarité de Bella dans une école privée de

Toronto et celle de Willie à l'université de Toronto. Malgré tout cela, la famille pouvait se permettre de prendre des vacances, de faire des voyages et de jouir de la vie à Woodside[40].

John King resta lié à l'université de Toronto même après l'obtention de son diplôme. En mai 1880, il fut élu membre du conseil de l'université par ses amis diplômés et fut ensuite souvent réélu, une fois même par acclamation du corps des diplômés[41]. Sa fonction était d'assister à des réunions et d'écrire des lettres concernant les nominations au Conseil. En sa qualité de président d'un comité local, il réunit des fonds pour la bibliothèque universitaire en organisant des festivals à l'école secondaire de Berlin. Longtemps après le départ de John King, on continua à Berlin d'amasser de l'argent en son nom pour la bibliothèque universitaire[42].

La famille King aimait les divertissements, les fêtes et les loisirs. John King appréciait le cricket, le football, le curling, la pêche et la chasse, mais c'était avant tout un intellectuel. Il passait la plus grande partie de ses loisirs à lire, à discuter, à écrire des poèmes, des articles de journaux ou universitaires, ainsi que des ouvrages. Sa bibliothèque et son dossier de coupures de journaux montrent la diversité de ses centres d'intérêt. Ces coupures portent sur des sujets aussi variés que le cricket, le football, la religion, l'éducation, l'association de la presse canadienne ou encore William Lyon Mackenzie, Goldwin Smith, George Ross et Edward Blake. On y trouve aussi des articles relatifs aux affaires de l'Empire, au droit constitutionnel, à l'histoire politique et militaire, à la prohibition et à la diffamation. Il collectionnait les caricatures politiques, ainsi que les rapports et articles anciens sur ses affaires juridiques, et les recueils de poésie. Les volumes de sa bibliothèque reflétaient sa passion pour les relations industrielles, les droits de la personne, les problèmes de la classe ouvrière et, à la place d'honneur, les oeuvres de Charles Dickens[43]. Cet amour de la littérature fut transmis à ses enfants.

Il est évident que Mackenzie King doit sa grandeur à un père brillant. Le 26 octobre 1866, lors de son discours inaugural en tant que président de la société littéraire et scientifique du University College, John King parla du pouvoir du discours, de l'intelligence et de l'éloquence dans l'avènement d'un changement social au Canada.

> ...ce pouvoir peut corriger les maux les plus flagrants, dévoiler et supprimer les injustices les plus grandes. Il peut augmenter les forces du progrès social partout, et remettre à l'honneur la défense de la cause de l'humanité, que celle-ci soit dans l'erreur, opprimée ou déchue ....[44]

Il pensait que les Canadiens devaient porter la torche du changement social à l'extérieur de leurs propres frontières. Ceux qui réussiraient seraient ceux qui, par leurs messages et leurs actions,

> ...iraient parmi leurs semblables s'acquitter de missions de bienveillance et de bonne volonté, en amis de la paix, du bien-être et de la solidarité humaine, qui partiraient à la recherche de ceux qui souffrent de la solitude, de l'oppression, ou qui sont désespérés, et les mèneraient à la vertu et à la civilisation en les consolant de leur sombre misère et en faisant acte de charité.[45]

Le talent littéraire de John King fut d'abord reconnu à la suite de la parution d'un essai, "Our English Shakespeare", qui lui valut un prix à l'université. Ensuite, il continua à écrire des poèmes et des articles, qui furent publiés dans diverses revues universitaires et journaux de la province. Les articles traitaient principalement de politique réformiste, des affaires de l'université de Toronto, de la main-d'oeuvre, d'affaires juridiques ainsi que de la vie de Lafontaine et de William Lyon Mackenzie. Ces articles furent publiés dans *The Canadian Law Times*, le *National Review*, *l'American Asiatic Association*, le *Queen's Quarterly*, le *British Whig*, le *Toronto Daily Star*, *The World* et de nombreuses autres publications. Les articles attribués à John King ne sont peut-être qu'une fraction de ce qu'il rédigeait car il ne prenait pas note de tous les articles qu'il écrivait et utilisait parfois un pseudonyme (se reporter à la bibliographie).

Le talent de John King s'exprima surtout dans ses travaux juridiques, dont beaucoup comptent entre 800 et 936 pages[46]. Ces projets spécifiques furent conçus dans la bibliothèque de Woodside, et c'est notamment le cas de l'ouvrage gigantesque intitulé *C.Y.C. Annotations To Cyclopaedia of Law and Pro-*

cedure. Dans l'introduction à cet ouvrage, on peut lire:

> Les quelque 34 000 citations canadiennes de ce volume, qui couvrent entièrement le droit jurisprudentiel établi suivant les causes de tous les tribunaux canadiens durant les 28 dernières années, ont été préparées sous la direction générale de John King, M.A., c.r., auteur de "The Law of Defamation in Canada", et rédacteur en chef de "Newspapers" CYE 692.[47]

Les événements firent que la gloire de John King fut quelque peu éclipsée par la grandeur de son fils, Willie. Mais tout au long de sa carrière, et particulièrement au moment de sa mort, John King fut souvent cité pour ses travaux, dans la presse, dans les revues juridiques, dans les bibliographies et les biographies. Ses écrits juridiques furent utilisés comme manuels à la faculté de droit et on peut encore les consulter dans des bibliothèques comme la Great Library, Osgoode Hall, Osgoode Law Library à l'université York[48]. La loi sur la diffamation était d'une grande importance pour lui car c'était le pivot de sa doctrine concernant le nivellement de la société et l'égalité de tous devant la loi. C'est à cause de cette passion qu'il prit la défense, à Berlin, d'une prostituée, car King, même à l'époque victorienne, croyait qu'une personne était innocente jusqu'à ce qu'elle ait été jugée coupable. King rédigea des amendements et fit des suggestions pour le projet de loi sur la diffamation, axés surtout sur la diffamation dans la presse mais cet effort ne fut jamais reconnu. La contribution de John King fut peut-être ignorée sciemment, car le projet de loi fut présenté par le gouvernement conservateur de l'Ontario, sous les auspices de James J. Foy, député provincial[49].

Dès leur plus jeune âge, les enfants King firent preuve, comme leur père, d'un certain talent pour l'écriture. Cette disposition naturelle pour l'expression écrite était partagée et encouragée, ce qui renforça les liens familiaux, en particulier entre le père et les fils. Les techniques de recherche étaient une partie essentielle de l'éducation chez les King. Les garçons observaient la précision des méthodes de travail de leur père, qui retournait sans relâche à Osgoode Hall pour recueillir des données. Pendant que Willie étudiait à l'université de Toronto, son père vint plusieurs fois habiter dans la même pension de famille; il faisait des recherches et donnait les conseils dont le jeune Willie avait besoin[50]. Ils discutaient, critiquaient et corrigeaient leurs travaux respectifs afin d'arriver au meilleur résultat possible et, de ce fait, John King mit beaucoup du sien dans l'étude de Mackenzie King sur "Industry and Humanity"[51]. Max, qui avait embrassé la profession médicale, écrivait aussi dans son domaine. Dans une lettre, Willie put dire à son frère: "Père et moi avons passé l'après-midi à lire et à réviser ton ouvrage"[52].

Les garçons de la famille King respectaient les opinions de leur père et ils acceptaient ses conseils, ce qui ne les empêchait pas d'exprimer leurs propres opinions, car l'individualisme était une qualité encouragée en littérature. L'honnêteté et la franchise amélioraient les relations[53]. Selon ces principes, Willie écrivit à son père après lui avoir demandé de feuilleter l'un de ses manuscrits:

> Je ne sais comment te remercier de ta gentille lettre et du temps que tu as consacré à la révision du manuscrit du petit mémoire de Harper. J'ai été ravi et rassuré d'apprendre que tu avais approuvé ce qui avait été fait. Ta connaissance et ton appréciation de la langue anglaise sont tellement profondes que ton opinion à ce sujet est la plus précieuse pour moi. J'ai adopté tous les changements que tu proposais, à une ou deux exceptions près.
>
> Il est évident que tu ne connais pas les Écritures aussi bien que tu le devrais, ou tu aurais compris l'allusion aux "nuages qui reviennent après la pluie". Tu ferais bien de relire immédiatement le dernier chapitre de l'Écclésiaste.
>
> J'avais fait quelques-uns des changements que tu avais suggérés dans le premier chapitre "Au lecteur" avant de recevoir ta révision. Je pense qu'avec l'aide supplémentaire que tu m'as donnée, il commence vraiment à prendre tournure.[54]

Cet esprit de coopération dans le domaine littéraire devait continuer chez les King. Lorsque Willie King dirigea le *Labour Gazette*, John King rédigea souvent certains articles ou révisa ceux de Willie[55]. Les deux fils furent loués pour leurs réalisations, Max en tant que

médecin et combattant acharné de la tuberculose, et Willie en tant que l'un des premiers idéalistes canadiens[56]. Leur grandeur germa dans la bibliothèque de Woodside, sous l'égide d'un père brillant et dévoué. Max, Willie et John remarquèrent le talent latent de Bella qui avait écrit un excellent article sur les ouvrières; malheureusement, ce talent ne put se développer à cause de sa mort prématurée[57]. John fit un immense plaisir à ses fils en leur dédiant un de ses livres, et les garçons se sentirent très honorés.

> N'as-tu pas été ravi par le livre de père? Cette petite dédicace est une chose que nous pourrons chérir toute notre vie. Nous pouvons être profondément reconnaissants d'avoir pu partager un tel Alma Mater et de recevoir une reconnaissance semblable.[58]

Woodside avait donné aux King une vie agréable. La carrière de John King avait été dirigée par la recherche du succès et d'une existence satisfaisante. Il fut reconnu comme auteur et juriste. Depuis sa bibliothèque, il avait élevé deux fils dans l'amour de la littérature, de l'éducation et de la conscience sociale, ce qui reflétait sa vision du monde. Mais ce qui nous importe avant tout, c'est que Woodside fut le milieu où se forma l'esprit de l'un des futurs premiers ministres du Canada.

LA FAMILLE VICTORIENNE DE JOHN KING

Pendant les années qu'ils passèrent à Woodside, les King menèrent la vie typique d'une famille de la classe moyenne à l'époque victorienne. La famille King formait un noyau social simple dont la cohésion tenait à la loyauté de ses membres. Le plaisir authentique que chacun retirait des activités en commun créait un climat de compréhension et de bonne humeur. Les qualités individuelles étaient louées et les défauts étaient tolérés. C'est ensemble que l'on résolvait les problèmes sans jamais les laisser transpirer devant les étrangers et, de ce fait, les disputes n'éclataient jamais en public. John et Isabel King s'aimaient profondément et cet amour fut transmis aux enfants. Les parents partageaient équitablement leur temps pour s'occuper des enfants, sans jamais saper l'autorité l'un de l'autre; les enfants étaient surveillés attentivement, on leur montrait le bon exemple et ils étaient punis au besoin. Les relations qui se nouèrent à Woodside furent si étroites que la famille idéalisa les souvenirs de cette époque.

Avant d'étudier le rôle de chacun des membres de la famille, à Woodside, il nous faut dissiper une opinion courante qui nous semble erronée. Plusieurs biographes de William Lyon Mackenzie King ont exagéré l'importance de la place occupée par Isabel King dans la famille. Bruce Hutchison, notamment, la décrivit comme la figure dominante.

> Le jeune garçon aimait sa mère aveuglément. King se confiait entièrement à elle seule. Toute sa vie, il fut sous la douce emprise de cette femme. Isabel King était jalouse de la renommée de son père, elle vibrait d'ambition pour sa famille et était restée fragile à la suite des privations de son enfance mais c'était une femme d'une douceur remarquable, angélique, mystique, et pourtant enjouée. Elle était aussi la compagne enthousiaste des jeux de ses enfants. Parmi toutes les personnes qui cotoyèrent Willie, elle fut sans doute la seule à le comprendre.[1]

Ce genre de remarque élimine l'influence que John King exerça sur la formation intellectuelle de ses enfants, en particulier sur celle du futur premier ministre du Canada. Or, à cet égard, John King fut le personnage central de la famille.

Isabel King occupa sans aucun doute une grande place en sa qualité d'épouse et de mère. Elle remplissait à merveille son rôle d'hôtesse qui était tout à l'avantage de l'avocat plein d'ambition qu'était son mari. Les coupures de journaux qu'elle conservait reflètent ses principaux centres d'intérêt: la religion, la poésie et la condition des femmes dans la société victorienne. Mais sa collection la plus vaste concerne les soins du ménage, les méthodes de lavage, les savons et la femme au foyer[2]. Isabel King ne participait pas volontiers aux activités ménagères mais les informations qu'elle recueillait lui permettaient de diriger ses domestiques et de leur faire accomplir le travail comme elle l'entendait. Un article écrit après la mort d'Isabel King décrit parfaitement ce qu'elle considérait comme essentiel dans le rôle d'une femme.

> Mme King pensait que la femme devait rayonner dans son foyer et donner à sa famille le goût d'une existence raffinée. Elle était féminine avant tout et, pour elle, l'émancipation des femmes ne consistait pas à ressembler aux hommes mais plutôt à accroître le pouvoir des femmes. Elle s'habillait avec recherche et élégance. Ses dentelles et ses camées étaient une joie pour les connaisseurs et elle les portait avec un charme inné.[3]

En tant que mère, elle était douce et pleine d'attention, un exemple que Jennie espérait avoir suivi dans son propre foyer.

> Si je réussis à donner à mes enfants la protection, les conversations intimes et la foi en la bonté naturelle de l'homme que j'ai reçues de ma mère, je n'aurai pas vécu en vain.[4]

Il est évident que Willie et sa mère furent profondément attachés l'un à l'autre. Mais ce phénomène apparut après le séjour à Woodside, car il se développa avec la détérioration pro-

gressive de la santé et de la fortune de John King à Toronto; cet attachement s'intensifia après la mort de John King, quand Isabel passa les dernières années de sa vie à Kingsmere avec son fils. Les historiens ont généralement cherché dans le passé l'origine des liens exceptionnels qui se tissèrent entre Willie adulte et sa mère pour reléguer à l'arrière-plan l'influence du père et cette vision déformée des choses a été perpétuée par Mackenzie King lui-même. Ce ne fut qu'à la fin de sa vie que Mackenzie King reconnut l'importance du rôle de son père dans la vie des membres de la famille.

Toute la correspondance nous prouve que c'était John King qui écrivait le plus souvent à ses enfants à Woodside, pour donner des nouvelles ou pour prodiguer des conseils chaque fois que lui et sa femme s'absentaient. Quand les parents étaient à la maison, c'est encore John King qui établissait le règlement concernant les études, la lecture, les chaperons et les visites à l'extérieur. Quand Willie étudiait à l'université, il attendait avec impatience et appréciait à leur juste valeur les conseils et les louanges de son père. Il recevait avec joie ce genre de missive:

> Tu as bien travaillé cette année, qui est l'une des années importantes de ta vie; tu as accompli ce dont nous avons longuement parlé et tu as entamé une brillante carrière universitaire.[5]

Pendant la durée de ses études universitaires aux États-Unis, Willie adressait ses lettres hebdomadaires à son père. Le nom de sa mère était inclu dans l'adresse, mais ce n'était qu'une formalité d'usage car sa correspondance était de nature intellectuelle. Dans ces lettres on trouvait parfois des remarques telles que "Ceci intéressera peut-être les enfants, parmi lesquels je compte Mère, et les aidera à comprendre les courants sociaux et économiques"[6]. Cette déférence exclusive que Willie portait à son père fut une source de conflits entre mère et fils, et ces disputes durèrent pendant presque dix ans, jusqu'à ce qu'Isabel commence à lire sérieusement de bons ouvrages littéraires et politiques, ce qui lui permit de correspondre avec Willie comme il l'entendait. Avant cela, les rares lettres qu'elle eût écrites étaient superficielles et contenaient des remarques mesquines comme "j'ai remarqué un léger changement dans ta formule de politesse, Chers Père et Mère. Mère vient en principe en premier, mais j'accepte volontiers ta formule"[7]. Willie tenait à partager ses connaissances et à obtenir l'opinion du plus intellectuel de ses parents mais il n'avait jamais eu l'intention de diminuer l'importance de sa mère ou d'insinuer qu'il préférait l'un à l'autre; il répondit en écrivant "...les dames d'abord ... Mère avant Père ... deux parents chéris plus que tout"[8].

En 1938, Mackenzie King commença à se rendre compte que la tendance de ses biographes et analystes politiques à insister sur son attachement envers sa mère éclipsait le mérite de son père en tant que parent. Sa mère n'avait certainement pas fait d'études très poussées mais son bagage était acceptable pour une dame de l'époque victorienne. Dans un article, Lady Aberdeen insinua que John King avait dû abandonner ses études pour que son fils, Mackenzie King, puisse poursuivre les siennes. Mackenzie King ne supporta pas cette insinuation. En privé, il confia son tourment à Jennie.

> Une partie de cette citation est inexacte; c'est celle qui parle des sacrifices qui m'ont permis de recevoir une éducation complète. Père et Mère n'eurent pas à faire de sacrifices. Je n'ai jamais fait une déclaration de la sorte, car, bien entendu, c'est faux. Je doute que mon éducation ait égalé celle de Père. Par contre, j'ai dit que si Père et Mère n'avaient pas accepté de renoncer à certaines des choses qu'ils auraient aimé faire, si Père, par exemple, avait décidé d'accepter une nomination au Parlement, je ne serais sûrement pas membre du Parlement aujourd'hui.[9]

La mémorable visite à Woodside qui avait été organisée par Breithaupt et Wagner raviva chez Mackenzie King des souvenirs qui s'étaient estompés avec le temps. Parmi ceux-ci se trouvait la qualité insaisissable de ses relations avec son père. Avec une vive émotion, il confessa "Mon père m'était très cher, et pendant un moment, j'ai eu l'impression de sentir en moi quelque chose qui venait de lui, comme si je recevais un peu de sa noblesse de caractère"[10]. Cette visite eut un effet magique sur Mackenzie King qui se sentit contraint de rectifier, dans son propre

Bella, M^me^ King, Willie et M. King, vers 1890. (Archives publiques Canada, C-7348.)

esprit, les idées fausses mais courantes au sujet des influences qui avaient marqué son évolution. "J'ai ressenti la qualité exceptionnelle de la vie de mon père et de l'influence qu'il exerça sur la vie de ses enfants"[11]. Mackenzie King était un vrai gentleman victorien et il hésitait à rendre publique sa vie privée, surtout ce qui touchait sa famille. Il confiait plutôt ses pensées les plus secrètes à son journal intime.

> J'ai parlé aux juges de l'expérience que j'ai eu à Waterloo, quand j'ai ressenti la force de l'influence qui est à la base de ma vie et de mon travail. J'ai dit que l'expérience d'aujourd'hui avait été semblable, car elle a fait ressurgir avec force la signification de l'influence de mon foyer et de la profession de mon père. Aujourd'hui, j'ai ressenti ceci au plus haut point. En vérité, j'ai senti renaître encore plus vivement les sentiments du passé que lors de ma visite à Kitchener. C'est la bibliothèque de Woodside et celle de Grange Road qui accaparaient mes pensées.[12]

Mais c'est seulement le 5 janvier 1948 que Mackenzie King fit une déclaration définitive au sujet de la trop grande importance accordée à ses relations avec sa mère. Au niveau personnel, il tenta de ramener les conclusions à leur juste perspective. Au sujet d'une discussion qu'il avait eu concernant ces exagérations, il écrivit:

> Pendant la soirée, Lily me fit remarquer tout ce que je devais à mon père et combien les gens avaient pris l'habitude de tout attribuer à ma mère. Je lui dit qu'il m'était impossible d'exprimer tout ce que je devais à mon père.[13]

Il est indéniable que Willie résolut ce dilemne avant sa mort. Il gardait toute la correspondance familiale et il est possible qu'il ait relu à ce sujet une lettre qu'il écrivit à Max au moment de la mort de son père. Dans cette lettre, il admettait qu'il avait souvent été fier de son père mais que rien ne l'avait rendu plus fier que le courage de son père face à la mort. Willie décrivait la finesse des traits de ce noble visage qui reflétaient la force de son caractère, ou, suivant ses propres mots, "la perfection incarnée". Willie ne désirait qu'une chose: vivre une existence digne de son père et avoir, à la fin de sa vie, la même sénérité sur son visage. Il ajoutait plus loin:

> Il nous manquera beaucoup, et nous nous sentirons souvent seuls, privés du souci qu'il avait de notre bien-être et de son empressement à nous stimuler et à nous témoigner la fierté qu'il ressentait. Mais je pense qu'il nous a laissé quelque chose d'encore plus profond qui nous guidera, le souvenir d'une vie dont le but et les idéaux étaient élevés, ce qui fit de notre foyer un lieu de culture dans le vrai sens du terme, où les vertus comme l'amour, la fidélité, la pureté et l'appréciation du Beau et de la Vérité importaient au plus haut point.[14]

Après avoir redonné à John King la place qui lui revient au sein de sa famille, nous allons être à même de brosser un tableau plus exact de la vie à Woodside. Quand la famille King s'installa à Woodside en 1886, les enfants étaient encore jeunes; Bella avait 12 ans, Willie 11 ans, Jennie 9 ans et Max 7 ans. Le cheval à bascule fabriqué pour Willie par Moritz Edward Lindner, qui était célèbre pour ses reproductions de chevaux grandeur nature, avait disparu. Quant aux poupées et au père Noël grandeur nature avec lesquels les enfants avaient joué dans leurs maisons de Berlin, eux non plus n'existaient plus[15]. Mais les enfants prirent plaisir à explorer la vaste propriété de Woodside et celle de leur oncle Dougall, qui était contiguë. Jouer à la balle était l'un des jeux préférés, de même que se laisser glisser le long des rampes d'escaliers ou passer par la fenêtre pour grimper dans l'un des cerisiers. Les enfants fabriquaient des tentes avec des couvertures et, quand ils furent plus grands, ils obtinrent la permission de camper dans la propriété sous de vraies tentes[16]. Enfants et adultes jouaient au croquet sur les pelouses de Woodside. Sur les pelouses se trouvait aussi un terrain de cricket, où John King apprit à ses fils les rudiments de ce sport, que tous deux pratiquèrent pendant quelque temps. Willie fut membre de l'équipe locale qui joua contre Stratford en 1889, et l'un de ses amis, Harry Lay, lui demanda de jouer avec l'équipe de Berlin contre Parkdale en 1893. Max continua à jouer au cricket jusqu'en 1904[17]. C'est aussi sur les pelouses de Woodside que les garçons apprirent avec leur père à jouer au football.

Les deux garçons pratiquèrent ce sport dans l'équipe de l'école secondaire de Berlin. Willie était un joueur turbulent, et au cours d'un match contre le collège St. Jerome, il se battit avec Jimmy Day; pendant ses études, il joua dans l'équipe universitaire avec Shannon Bowlby[18].

Comme les garçons, Bella et Jennie aimaient les sports d'hiver. Le patinage, les promenades en raquettes, la luge, les glissades en tonneau et la marche dans la neige étaient des distractions recherchées. Quand les filles eurent grandi, on leur apprit le dressage, activité conforme à la règle sociale pour leur âge. Mais l'une des activités favorites de l'hiver était d'atteler "Old Bill" au traîneau et de se rendre, avec une douzaine d'autres enfants, à Bridgeport ou à Waterloo. Après des sorties de ce genre, les enfants King revenaient à Woodside avec leurs amis pour faire des concours de consommation d'amandes, pour danser le "Bon Ton", pour chanter, pour jouer à "Jenkins up, Jenkins down" ou à l'euchre[19]. Pendant l'hiver, les garçons se passionnaient pour leur collection de timbres et pour la chimie. Quand Willie partit pour l'université, Max le supplia de lui envoyer plus de timbres afin d'augmenter sa collection. Il annonça aussi à Willie qu'il se servait du matériel de chimie et qu'il était souvent réprimandé à cause des mauvaises odeurs que les expériences tentées dans sa chambre répandaient dans la maison[20].

Les enfants n'étaient absolument pas isolés à Woodside car les fêtes avec les jeunes de leur âge faisaient partie intégrante de leur vie. Ils étaient reçus, entre autres, par les Traver, les Bowman, les Staebler, les Bowlby, les Downie, les Bricker, les Ross, les MacPherson, les Robinson, les Vancamp, les Miller et les Gibson. Des pique-niques étaient organisés par les églises, des fêtes réunissaient les jeunes filles et l'on donnait des soirées où chacun récitait des poèmes. On organisait parfois des carnavals, où tout le monde se déguisait pour aller patiner puis revenait à Woodside en traîneau où l'on décernait le prix du plus mauvais déguisement[21]. Les jeunes invités, comme les Downie, les Conery, les Bowlby ou les Staebler, restaient à Woodside pour la fin de semaine ou même pour toute une semaine. Jennie et Bella, avec leurs meilleures amies telles que Grace Bowlby, Reta Downie ou Geneva Bricker, étaient souvent invitées par les divers parents pour assister à des thés ou à des fêtes[22].

John et Isabel King adoraient la compagnie de leurs enfants et leur consacraient beaucoup de temps mais ils avaient eux aussi leurs propres activités. Comme nous l'avons dit plus haut, John King aimait les sports de plein air, mais il chérissait par-dessus tout les moments de calme dans la bibliothèque de Woodside, où il pouvait composer des poèmes et rédiger ses ouvrages et articles. Isabel participait activement aux jeux des enfants et, dans ses rares moments de loisir solitaire, elle peignait sur porcelaine et dessinait avec talent. Mais leurs obligations mondaines étaient nombreuses et ne leur laissaient guère de temps libre. On recevait constamment à Woodside ou on était reçu, il fallait donner suite aux invitations et assister à des thés où le port du chapeau était de rigueur. Mais quand on était invité pour le café chez les Kranz ou les Seagram, on retirait son chapeau. Les King se rendaient à l'opéra ou à des concerts à Toronto et, à Berlin, ils assistaient aux festivals allemands ou à des pièces de théâtre avec les enfants et Mlle Siebert ou encore avec la tante Libbie, quand elle leur rendait visite. Les grands enfants avaient le droit d'accompagner leurs parents à des réceptions ou de participer à celles organisées à Woodside. De toute manière, ils étaient surveillés par des chaperons à ces réceptions mixtes. Jennie, que l'on jugeait trop jeune pour assister à certaines des réceptions auxquelles sa mère et Bella étaient conviées, était fort mécontente d'avoir à les y conduire en carriole. On lui confiait sans doute cette responsabilité car elle était la seule femme de Woodside à pouvoir maîtriser "Old Bill". En revanche elle était autorisée à aller au concert et à certaines réceptions, où on lui demandait souvent de chanter en duo. L'un des grands moments de sa jeunesse fut d'avoir la permission de se rendre à un bal parrainé par M. Fisher, le professeur de danse du village. Max ne pouvait participer à beaucoup de ces réceptions car elles duraient jusqu'à une heure tardive. Toutefois, on lui offrait des compensations et il fut ravi d'assister à un spectacle de ménestrel en compagnie de son père[23].

Isabel King était l'une des meilleures hôtesses de Berlin. Jennie se souvenait des nombreuses réceptions organisées par ses parents à Woodside, et surtout de la dernière,

qui eut lieu en 1893 pour la chorale de Berlin. Ce fut une soirée de gala, pour laquelle on fit imprimer des programmes et construire une estrade "devant la maison", pour pouvoir danser[24]. Les réceptions des King étaient importantes et coûtaient fort cher, et certains invités venaient de très loin pour y assister. La propriété permettait à Isabel d'exercer son talent pour la décoration et pour le choix d'un thème. Ces réceptions étaient souvent mentionnées dans la rubrique mondaine du *Berlin Telegraph*, comme en témoigne l'article suivant:

> Le jeudi 18, Mme John King a donné une soirée dans sa charmante résidence de "Woodside". On a peu dansé à cause de la chaleur, mais cela n'a absolument pas gâché la soirée; ce fut une réception des plus agréables et tout le monde semblait être d'excellente humeur après les excursions des vacances d'été. La propriété avait été illuminée à merveille et les sentiers sinueux, qui avaient été décorés de lanternes chinoises, invitaient à la promenade; j'ai remarqué que de nombreux jeunes gens étaient de mon avis. La plupart des gens de la bonne société des villes voisines assistaient à la réception ainsi que des visiteurs, parmi lesquels j'ai noté Mme Chalfcraft de Toronto, Mlle MacBeth de London, Mlle Thom de Toronto, M. Campbell de Guelph, M. Holmes-Orr de Montréal et MM. Johnson et Buckingham de Stratford.[25]

Le goût d'Isabel King pour l'occultisme était une autre source de divertissement pour les King à Woodside. Les Downie, les Cameron, les William et M. King, directeur de la banque, se joignaient souvent aux King pour se dire la bonne aventure. Cette activité n'était pas prise très au sérieux et on prédisait toutes sortes de choses (Bella se marierait dans l'année et Jennie resterait célibataire pendant encore 11 ans...)[26]. Mais Isabel semblait un peu plus sérieuse à ce sujet, ce qui n'était pas sans troubler Bella.

> Il y a une diseuse de bonne aventure au village. Elle habite chez un ami. Mère dit qu'elle va nous faire prédire notre avenir. Je ne sais pas si c'est bien ou mal.[27]

Le caractère superstitieux d'Isabel la faisait s'inquiéter des rêves qu'elle faisait et qui lui semblaient inexpliquables. Elle était surtout troublée par les rêves qui évoquaient ses enfants, et, avec l'âge, ses appréhensions à leur sujet augmentèrent. Il lui arrivait de garder son mari éveillé la nuit, angoissée jusqu'à ce qu'elle puisse écrire ou téléphoner aux enfants pour se rassurer[28].

Les occasions les plus joyeuses à Woodside étaient sans doute les fêtes traditionnelles de l'année. Elles étaient célébrées avec éclat car c'étaient des réunions de famille partagées avec des parents et quelques amis intimes. Noël était la fête préférée et, à cette occasion, Bella revenait de Dufferin House à Toronto et Willie de l'université. On envoyait Max en ville pour y acheter des décorations pour la maison et pour le sapin et les enfants ramassaient à Woodside des rameaux de sapin, des pervenches et des douces-amères pour décorer la table. Il y avait toujours un sapin entouré de cadeaux, et Max et Willie jouaient les pères Noël et distribuaient les cadeaux comme leur père l'avait fait quand ils étaient petits. La famille se rendait à l'église le dimanche le plus proche de Noël, mais on baignait dans une atmosphère religieuse jusqu'au jour de la Nativité. Après le réveillon, la famille se rassemblait autour du piano pour chanter des cantiques de Noël et des hymnes religieux[29]. L'une des grandes joies de ces festivités était la lecture de poèmes écrits par John King pour ses enfants. La strophe suivante est typique de ces longs poèmes de Noël.

> Pourquoi la joie des enfants se lit-elle sur leur visage,
> Joie de se retrouver près de nous en cette nuit de Noël,
> Et de parler le coeur léger de lieux verdoyants,
> Ou de rêveries au coeur d'une nuit d'été.[30]

Pendant la nuit de la Saint-Sylvestre, la famille King se rendait à l'église puis revenait à Woodside où Isabel King avait établi un rite familial: "À minuit, j'ouvrais la porte de derrière pour faire sortir toute malchance et j'ouvrais aussi la porte de devant pour que la chance puisse entrer"[31]. Le premier de l'an, on recevait les amis et on rendait visite, selon la tradition celtique. Après le séjour à Woodside, quand les choses n'allèrent plus

aussi bien pour la famille King, Isabel mêla à ce rite profane du Nouvel An un sentiment religieux.

> Père, Bella et moi restions près de la porte ouverte pour faire sortir la malchance et nous récitions des prières pour que le bien entre et que toute notre famille vive dans l'amour et l'abondance.[32]

Les fêtes de l'Action de grâces étaient célébrées à Woodside dans la plus pure tradition. On partageait un repas somptueux avec parents et amis pour rendre grâce au Seigneur de toutes ses bontés. Pâques était une fête plus nostalgique et sérieuse, célébrée dans la piété. La famille se réunissait pour chanter des hymnes religieux et chacun lisait à son tour des passages de la Bible et des morceaux choisis de littérature sacrée[33]. L'halloween, par contre, était une soirée réservée aux divertissements et aux rires car ces Écossais presbytériens avaient depuis longtemps oublié la Toussaint. Les enfants ne se déguisaient pas comme de nos jours mais on donnait des réceptions à Woodside ou chez des amis; là, les enfants plongeaient leur tête dans l'eau pour attraper des noix, cherchaient à saisir avec leurs dents des pommes flottant dans un baquet, faisaient du caramel et exécutaient des tours pour recevoir des cadeaux. Les enfants King aimaient jouer des tours; Jennie tirait les sonnettes tandis que Max et Willie renversaient les cabinets des voisins, à l'insu de leurs parents[34]. Les espièglerie d'halloween à Woodside ne furent pas oubliées car, en 1896, alors que Willie étudiait à l'université de Chicago, Jennie lui demanda "as-tu fait quoi que ce soit d'intéressant à Chicago? As-tu démoli une remise ou quelque chose comme ça?"[35].

Dans la famille King, les anniversaires étaient soulignés tout autant que les fêtes traditionnelles. Les célébrations comprenaient une fête avec des invités, un gateau rempli de surprises et des cadeaux. Ces cadeaux étaient achetés ou faits à la maison. Ce pouvait être des objets en cuir, des ouvrages tricotés ou brodés, mais ils étaient toujours choisis avec soin pour faire plaisir. John King recevait des blagues à tabac, des vêtements et des livres alors qu'Isabel était ravie de recevoir des objets en porcelaine et des habits. Les filles recevaient des cadeaux de leurs amies et des membres de la famille: livres, recueils de cantiques, psautiers, mouchoirs, pièces de dentelles, étuis à aiguilles, ou encore tasses et soucoupes. Max, qui était le plus jeune, était celui qui aimait le plus les anniversaires à Woodside. On invitait à sa fête ses amis les plus proches, les Traver et les Gordon, et on lui offrait des cadeaux qu'il appréciait, des livres sur les oiseaux et le harnachement des chevaux, le "Compagnon du jeune garçon", des couteaux, des balles de football mais aussi des vêtements et des boutons de faux-col. À l'une de ces fêtes, il avala la pièce de cinq cents qui se trouvait dans son gâteau, mais il réussit à avoir le bouton et fut déçu que le vrai prix, la bague, échouât à M^lle^ Siebert, la gouvernante. Personne n'était oublié. Quand Willie fut parti pour l'université, on lui confectionna à Woodside un gâteau d'anniversaire que l'on confia à des amis chargés de le livrer à Toronto en même temps que ses cadeaux. Quand la tante Libbie revint d'un voyage en France en 1892, elle rapporta des épingles et des boîtes à bijoux pour tous, y compris John King et la mère de celui-ci[36].

Les King voyageaient assez souvent et prenaient régulièrement des vacances sans leurs enfants. Quand les parents n'étaient pas à Woodside les enfants étaient pris en charge par leur grand-mère paternelle ou par leur tante Flora et les domestiques. Isabel King accompagnait parfois John dans ses voyages d'affaires, surtout à Toronto, où elle rendait visite à sa famille, ou à Bella et Willie quand ils y firent leurs études. Pendant les mois d'été, ils partaient en vacances avec des amis comme les Colquhoun et les Dickie, séjournaient dans un chalet ou visitaient des villes telles que Boston, Detroit, Kingston ou Welland. Les plus longues vacances que les époux King prirent à l'époque de Woodside, ils les passèrent à Portland, dans le Maine, où durant ce voyage, John King agit en qualité de correspondant d'un journal. Mais ce voyage leur plut beaucoup et ils apprécièrent le paysage, le bord de la mer, la musique, les promenades en bateau, la natation et la pêche malgré un trajet en train éprouvant. Les enfants voyagèrent avec des chaperons pour aller à Toronto passer quelque temps chez les Lindsay ou dans la région de Berlin dans la famille Gibson. Quand ils furent assez grands, Willie eut l'autorisation d'aller camper et les filles purent accepter des invitations dans des

chalets à la DeGrassi Point[37].

Malgré une vie familiale ponctuée, à Woodside, de plaisirs et de loisirs, la maison était dirigée avec des règles de discipline stricte. On se partageait le travail et chacun avait ses propres responsabilités. Des priorités étaient établies et elles devaient être respectées. Les parents s'attendaient à ce que leurs ordres soient obéis. Alors que Willie était parti camper à Conestoga, il reçut un ordre de son père: "J'aimerais que tu reviennes à la maison mercredi sans faute car il est possible qu'on ait besoin de toi"[38]. Même quand Willie étudiait à l'université, il recevait des directives comme "je ne veux pas que tu restes jusqu'à la fin de la semaine"[39]; on le prévenait aussi qu'il ne pourrait rentrer à la maison pour les fêtes de l'Action de grâces que s'il n'avait pas de cours[40]. Les enfants n'avaient pas le droit d'assister à des réceptions qui avaient lieu la veille d'un jour d'école; ils ne pouvaient participer à des activités que si des adultes étaient présents. On ne pouvait rien entreprendre sans permission préalable. Pendant leur adolescence, Willie et Bella supplièrent leur père de les autoriser à aller à la patinoire du parc Woodside en lui disant que c'était un endroit parfait pour patiner, que tous les autres enfants avaient un abonnement et qu'ils promettaient de ne pas traîner autour de la patinoire[41].

Pour les King, l'école passait avant tout. Laissons Jennie décrire la réponse qu'elle reçut après une remarque désinvolte.

> J'étais en train de dire à Mère que nous devrions quitter l'école une semaine plus tôt pour pouvoir terminer nos cadeaux de Noël mais elle me fit taire avant même que les mots soient sortis de ma bouche.[42]

Les devoirs devaient être terminés avant 21 h 30 car c'était l'heure à laquelle les enfants étaient tenus d'assister à la prière du soir avant d'être envoyés directement au lit. Quand les King étaient partis en vacances, le personnel devait imposer le même horaire[43]. Bella, qui était l'aînée, puis Willie, quand Bella eut quitté Woodside pour poursuivre ses études, devaient aider le personnel à s'occuper des plus jeunes enfants. John King, à son retour à la maison ou par lettre, exigeait un rapport sur les activités et le comportement des enfants. Il voulait savoir où les enfants allaient s'ils sortaient, la durée de leur absence et s'ils avaient ou non étudié. Willie prenait ses responsabilités vis-à-vis de son père très au sérieux, ce qui lui valut pendant des années l'affectueux surnom de "pépère"[44]. Mais comme la plupart des enfants, les jeunes King se rebellaient parfois contre l'autorité. Ils finissaient bien sûr par se rendre aux désirs de leurs parents, mais ils ne le faisaient pas toujours sans rechigner. Ils s'attiraient parfois des ennuis en perçant des trous dans la barrière d'un voisin ou en chipant des pommes[45]. Irrités par des critiques trop sévères, il leur arrivait de faire des commentaires impertinents comme celui de Willie: "si tu ne peux pas le lire, trouve-toi un interprète"[46].

À Woodside, la vie était réglée. Le matin, les enfants se levaient, se lavaient , faisaient leurs corvées et prenaient leur petit déjeuner avant d'aller à l'école. Après l'école, ils pouvaient jouer jusqu'au souper, pour ensuite reprendre les activités régulières. Willie aidait l'un des employés à traire les vaches, à ramasser les oeufs, à planter les légumes et les fleurs du jardin, à cueillir les pommes, à ratisser les pelouses, à nettoyer les tuyaux de poêles et à battre les tapis. En récompense, il avait le droit de vendre le surplus de légumes du jardin mais il devait partager le profit avec sa mère, qui achetait les graines. Il nettoyait aussi les fusils de son père, époussetait ses livres, classait les revues et les comptes que son père gardait à Woodside. Pour ce travail, il présentait fréquemment des factures à son père. Max grandissait et il forma avec Willie une association pour tout partager. Quand Willie quitta Woodside, Max assumait déjà toutes les anciennes responsabilités de son frère[47].

De la même manière, Bella et Jennie avaient elles aussi des tâches ménagères à accomplir; ces tâches étaient multipliées quand il n'y avait pas de domestiques à Woodside, ce qui arriva plusieurs fois. Chacune leur tour, les filles devaient mettre la table pour le petit déjeuner, préparer ce repas, aider à préparer le souper et faire la vaisselle. Jennie semblait particulièrement dépassée par tout ce qu'il y avait à faire et elle se plaignait qu'avec les corvées, les devoirs et les prières à terminer avant 21 h 30, il ne restait presque pas de temps pour lire ou écrire des lettres[48]. De plus, Isabel King était souvent malade, ce qui ajoutait à la charge

imposée aux jeunes filles. De nombreuses années plus tard, Jennie demanda à Willie de se souvenir: "Te rappelles-tu qu'à Woodside, c'était toujours moi que Père venait chercher quand Mère avait besoin d'aide la nuit? La pauvre Isabel (Bella) ne pouvait pas se réveiller assez vite"[49]. Jennie et Bella devaient aussi faire le ménage, tâche qu'elles n'appréciaient guère. Isabel King ne s'occupait pas du ménage, sauf pour s'assurer qu'il était fait comme elle le désirait. Bella se plaignait que sa mère "échappait à une bonne partie du ménage" et disait: "le ménage est le travail le pire au monde", mais elle ajoutait aussi "nous avons fini tout l'étage; il ne nous reste plus qu'à replacer le tapis du couloir"[50]. Les commentaires de Jennie étaient plus sarcastiques.

> Quelle merveille de ne pas avoir de domestiques! Mère dit qu'elle se demande souvent comment il se fait qu'elle soit une femme si merveilleuse tout en détestant le travail; c'est moi qui doit faire le travail, et je me pose aussi la question.[51]

En plus des corvées relatives à l'entretien de la maison, les enfants avaient d'autres responsabilités. John et Isabel King étaient membres d'une chorale et les filles devaient vendre des billets pour les spectacles montés par la chorale, durant leur temps libre après l'école ou pendant la fin de semaine[52]. En plus du nettoyage et de l'époussetage du bureau de John King, les enfants avaient des tâches en rapport avec la pratique juridique de leur père. Même avant l'époque de Woodside, quand John King avait un cabinet d'avocats à Galt, les enfants devaient l'informer par lettre du nombre et de la provenance des lettres reçues. Plus tard, quand John King était en vacances, Willie, Bella et Jennie le tenaient au courant du nombre de timbres utilisés, des factures et paiements reçus ainsi que des traites. Ils contestaient les factures, écrivaient des lettres, rédigeaient des notes de frais à la place de leur père et prévenaient les clients de la date de son retour. Cela permettait à John King de garder son cabinet ouvert quand il était absent de Berlin. Les enfants ne recevaient absolument pas d'argent de poche, ce qui explique peut-être pourquoi Willie présentait des factures à son père pour le travail accompli. Mais, avant Noël, chaque enfant avait droit à 2,50 $ pour acheter des cadeaux ou les fournitures nécessaires à leur confection[53].

Isabel King avait la responsabilité de s'occuper des comptes, des factures et du budget familial, ce qu'elle fit jusqu'à sa mort. Toutefois, son amour pour les bijoux, les beaux vêtements et la porcelaine semait souvent le désordre dans les finances de la maison. La famille semblait accepter la nature dépensière d'Isabel, mais ce n'était pas sans quelque consternation. John King décrivit à Willie ce qui se passa "quand elle se lança dans une expédition de magasinage dont Dieu merci, j'ai été épargné"[54], et Bella renchérit "Mère est à Toronto. Je parie que déjà, elle a été dans presque toutes les boutiques de la ville"[55]. Ces escapades cessaient quand l'argent se faisait rare, moments qui tiraient d'Isabel des commentaires du genre "nos fonds sont au plus bas en ce moment et il semble que nous n'ayons plus de provisions"[56].

John King avait du mal à entretenir sa famille à Woodside mais les choses empirèrent à Toronto. À cette époque-là, il avait à sa charge sa mère, ses deux filles, Max, qui étudiait à l'université de Toronto, et sa femme, toujours aussi dépensière. Isabel était incapable d'établir des priorités, comme le montre cet exemple tiré d'une de ses lettres à Willie.

> Je suis allée en ville dans l'intention de m'acheter une paire de bottes, etc., mais Jen et moi avons trouvé de la vaisselle que je désire depuis longtemps. Je n'ai acheté ni bottes ni bas mais j'ai fait une vraiment bonne affaire.[57]

Elle fit mettre la vaisselle de côté et John King devait passer les prendre au magasin mais la vaisselle disparut d'une manière quelque peu mystérieuse. À cette époque, Willie était à l'aise financièrement et quand sa mère faisait une déclaration comme "si seulement je n'avais pas besoin de tant de choses, de vêtements pour les filles et pour moi-même...", il répondait en envoyant de l'argent[58]. Curieusement, un jour qu'elle était malade, après avoir reçu un chèque de Willie, Isabel King se retrouva debout, habillée et dans une boutique de vêtements en moins d'une heure.

En plus de la division des tâches ménagères, l'éducation des enfants faisait partie de

la vie quotidienne de la famille King. L'éducation scolaire était complétée à la maison. Le rôle de la gouvernante était de raffiner la culture des enfants. Quant aux parents, ils encourageaient la lecture, le talent littéraire et musical ainsi que les discussions animées qui donnaient aux enfants une vision du monde plus ouverte.

Tous les enfants King fréquentèrent l'école élémentaire centrale (Suddaby) et l'école secondaire de Berlin. Bella fut la seule à être envoyée dans une école privée. Pendant deux années scolaires, en 1888 et 1889, elle fut inscrite à l'école Dufferin House à Toronto où elle étudia l'histoire, le français, l'allemand, la géographie, la littérature, la grammaire et la composition. Même si elle était bien nourrie et faisait des promenades à pied comme à Woodside elle s'ennuyait beaucoup de sa famille. Les moments les plus marquants de ses années d'étude à Toronto furent les visites de ses parents, qui l'emmenèrent se promener, faire des courses et dîner en ville. Elle fut ravie de revenir à Woodside. Bella et Jennie étaient d'assez bonnes élèves[59]. Max, en revanche était considéré comme un mauvais élève. Il obtenait de bons résultats en anglais, mais l'arithmétique et l'orthographe étaient ses points faibles. Il manquait de motivation, ce qui incita un de ses professeurs à dire "il ne réussit pas bien dans toutes les disciplines". Il n'en réussit pas moins à devenir médecin[60].

De tous les enfants King, Willie était celui qui posait le plus de problèmes. Il était souvent réprimandé pour avoir fait l'école buissonnière pour aller nager, pour avoir copié pendant des interrogations, ou encore pour avoir volé des prunes dans la propriété de son professeur, David Forsyth, ou tiré des sonnettes sur le chemin de l'école. C'est encore lui, comme nous l'avons dit plus haut, qui faisait des trous dans la barrière du voisin afin de chaparder des pommes. Willie était bagarreur et il avait le coup de poing facile, ce qui lui valut le surnom de "rebelle". On raconte qu'il traversa Berlin à toute allure sur son poney "King Billy", semant la panique parmi les personnes âgées et les autres chevaux[61].

Les opinions sur Willie différaient selon les personnes, J.W. Connor, principal de l'école secondaire de Berlin et professeur d'études classiques, le considérait comme un bon élève. Quand Adolph Meuller, le professeur de mathématiques, demanda à Willie pourquoi il était le dernier de sa classe, celui-ci lui répondit qu'il fallait bien que quelqu'un occupe cette place. David Forsyth estimait que Willie était un athlète de qualité moyenne, assez mauvais perdant pour provoquer des bagarres lorsque son équipe perdait. À l'école secondaire de Berlin, il fut reconnu pour ses qualités dans les débats mais il était rancunier et se faisait des ennemis après les résultats des débats. Pendant ses études secondaires, Willie n'eut aucune amitié solide avec des jeunes filles. Il assistait cependant aux réceptions mixtes et eut au moins deux admiratrices, même s'il l'ignorait. Ema Bauer le regardait jouer au football depuis sa maison située en face de l'école et Zuleima Seyler parlait de lui chez elle comme de "l'orateur à la langue d'argent". Les amitiés profondes que Willie avait nouées pendant ses années d'école à Berlin durèrent bien après qu'il ait quitté la ville. Ces amitiés, en particulier celles avec Shannan Bowlby, H.L. Staebler et Isaiah Shoemaker étaient fondées sur une confiance et une loyauté mutuelle. À un certain moment, Isaiah Shoemaker et Willie King avaient partagé le même banc à l'école. Quand Willie fit sa première apparition à l'extérieur d'Ottawa en tant que chef de l'opposition en 1920, il logea dans la maison d'Isaiah et de sa femme. À cette occasion, il révéla aux Shoemaker la raison pour laquelle il ne se marierait jamais. Cette confidence n'a jamais été divulguée, bien que le fils d'Isaiah Shoemaker pense que cette révélation ne ferait qu'ajouter à la grandeur historique de King[62].

Quand Bella était à l'école privée à Toronto, elle écrivit à Woodside en se plaignant que son professeur d'allemand "critiquait toujours l'allemand parlé à Berlin", ce qui la mettait en colère[63]. En 1891, plus de la moitié des compagnons de classe de Max étaient allemands et les King décidèrent d'engager une gouvernante allemande, M^lle^ Siebert afin que les enfants apprennent cette langue correctement et puissent apprécier et comprendre les concerts et les festivals musicaux de Berlin. M^lle^ Siebert faisait presque partie de la famille, et pendant les deux ans où elle fut employée, elle enseigna l'allemand à John, Isabel, Bella, Max, Jennie ainsi qu'au révérend Winchester. Pour ses cours d'allemand à l'université, Willie bénéficiait de l'aide d'Albert Breithaupt, mais M^lle^ Siebert lui faisait aussi

étudier d'autres textes et la grammaire allemande[64]. Mlle Siebert s'intéressait à la gymnastique et elle pratiquait cette activité avec les filles à l'hôtel de ville de Berlin, sous la direction d'un ami de John King, le capitaine Walter Clark[65]. De plus, la gouvernante donna des leçons de chant aux filles et elle apprit à Bella, à Jennie et à Max à jouer du piano. Jennie apprit aussi à jouer de l'orgue à l'église, sous la direction de Mlle Siebert. Isabel et John King encourageaient tout intérêt pour la musique. Isabel était une musicienne accomplie et elle était souvent accompagnée au piano par son mari, qui chantait et jouait des castagnettes. Cependant, elle n'avait pas assez de patience pour enseigner la musique à ses enfants. Elle avait essayé avec Willie, sans grands résultats, car il ne pouvait jouer que quelques morceaux très simples. Les enfants apprirent beaucoup avec Mlle Siebert et Isabel fit placer le piano dans le salon afin de pouvoir les entendre pratiquer de la cuisine ou de la bibliothèque[66].

La bibliothèque de Woodside était le centre culturel de la maison pour les King, à cause de leur passion commune pour la littérature. C'était le refuge de John King. Quand les enfants étaient petits, Isabel King leur racontait et leur lisait des contes de fée à l'heure du coucher, et en grandissant, ils accumulèrent leurs propres livres. On lisait des livres et on en discutait dans la bibliothèque, à table, et pendant les longues promenades dans la propriété. La famille se réunissait dans la bibliothèque pour parler d'articles parus dans les journaux, les revues spécialisées et les magazines, de poésie, de problèmes sociaux et de littérature, enfin toute une variété de sujets, avec John King qui menait la discussion. Il avait l'habitude de lire à haute voix, ce qui agaçait les siens car cela les empêchait de se concentrer. Pour s'assurer que Willie était au courant des questions politiques du jour, John King lui envoyait le *Berlin Telegraph* à l'université[67].

Les enfants, Willie en particulier, vouaient un véritable culte à leur grand-père, William Lyon Mackenzie. On a souvent dit qu'Isabel King avait été l'instigatrice de cette fierté. Mais, peu après le départ des King de Woodside, Isabel écrivit à Willie une lettre chargée d'émotion qui force le lecteur à s'interroger sur l'exactitude de cette supposition. Dans cette lettre, elle déclare "Max a continué à me lire des passages concernant la vie de son grand-père, et un jour, je me suis sentie très déprimée". Cette lecture la bouleversa en lui faisant revivre les angoisses "des tribulations passées" "les dures épreuves du passé" "mon coeur chavira, écrivit-elle, et pour mon bien, il décida de poursuivre seul ses lectures"[68]. Si l'on en juge d'après la correspondance des habitants de Woodside, il semble bien que la figure de William Lyon Mackenzie n'inspirait aucune crainte aux enfants car les chevaux furent nommés "Old Bill" et "King Billie" et Willie reçut pour sa part le surnom de "rebelle". En fait, Bella adressa à Willie une lettre plutôt humoristique quand il fut élu président de sa classe.

> Tu me sembles être un peu jeune pour être élu président, mais j'espère vraiment que la position que tu as atteint t'apportera beaucoup de satisfaction...
> Tu agiras de façon à être digne de feu William Lyon Mackenzie. "N'est-ce pas là un beau discours."[69]

Dès sa jeunesse, John King s'était pris d'intérêt pour William Lyon Mackenzie car il avait entendu parler de ses aventures par Lafontaine et Dougall MacDougall. Dougall avait sauvé la vie de William Lyon Mackenzie et de sa famille, dont la jeune Isabel, quand ils avaient été attaqués par la foule à leur retour à Toronto après avoir obtenu leur grâce. Un exemplaire de l'affiche annonçant que la tête de Mackenzie était mise à prix était accroché chez les King mais on ne sait pas qui l'y avait placé. John King pouvait sans aucun doute être plus objectif dans son appréciation de la carrière de Mackenzie et, pendant son séjour à Woodside, il écrivit un article et un livre prenant la défense de son beau-père[70]. Une quantité de lettres montrent qu'il essaya de promouvoir un mouvement pour honorer Mackenzie et pour que son portrait orne les murs du Parlement de l'Ontario. King gardait un dossier complet au sujet de la controverse Lindsay-LeSeur concernant Mackenzie et il fit même des déclarations officielles sur les documents qu'il comptait utiliser à l'appui de la thèse de Lindsay[71]. Willie reprit à son compte les craintes exprimées par John King au sujet de la biographie qu'écrivait LeSeur sur Mackenzie. P. Edgar, au nom de la compagnie Morang, écrivit à LeSeur pour le prévenir.

> M. Mackenzie King s'évertue à parler à des gens influents pour essayer de les convaincre que vous êtes fort mal qualifié pour écrire la biographie de son grand-père.[72]

Il semble que Willie, l'ancien "rebelle" de la cour de récréation de Berlin, commença à s'intéresser plus sérieusement à son grand-père maternel alors qu'il étudiait à l'université de Toronto. Il avait visité le cimetière de la ville et avait remarqué la tombe simple de son grand-père. Il écrivit à ses parents à Woodside: "je me suis senti si fier de la voir avec tous les garçons autour de moi"[73]. Isabel King, des années plus tard, tira de ce sentiment de fierté l'idée que Willie achèverait l'oeuvre entreprise par son père.

Les lettres de la famille King nous en disent beaucoup sur leur vie à Woodside. Leur correspondance était pleine de renseignements au sujet de leurs amis et parents, de leur vie sociale et de leurs distractions, des maladies et des décès, des problèmes sociaux et de la religion, de la littérature et de ce qu'ils avaient lu. Ces lettres révèlent en plus leurs pensées. Chaque missive était lue à haute-voix, et plus tard, elles passaient de l'un à l'autre pour que chaque membre de la famille fût informé. Dès leur plus jeune âge les enfants furent encouragés à développer ce talent de communication, et, s'ils étaient absents de la maison, ils devaient écrire sans tarder[74]. Un manquement à cette règle attirait une question du genre "pourquoi n'as-tu pas écrit"[75], ou des reproches tels que "maintenant que tu sais combien le fait de ne pas écrire chagrine tout le monde, tu ne le feras peut-être plus"[76].

Les lettres que John King adressait à Willie à l'université de Toronto étaient longues et traitaient de sujets intellectuels. Celles de Max étaient courtes et se cantonnaient à ses centres d'intérêt. Quant à Bella et Jennie, elles transmettaient les nouvelles et les potins. Il semblait y avoir une certaine émulation entre elles-deux pour savoir qui écrirait la première. Bella se fâchait si Jennie la devançait, et elle l'accusait d'utiliser trop de timbres mais lorsque ce reproche ne portait pas fruit, Bella lui disait simplement "de se taire"[77]. Cette rivalité dut être de courte durée car une lettre nous décrit une scène plus tranquille.

> ...Tu sais que nous avons reçu ta dernière lettre jeudi dernier. C'est Père qui l'a trouvée ce matin et, vu que Mère est enrhumée et à dû rester alitée, nous nous sommes réunis dans sa chambre où Père a lu ta lettre à haute voix pendant qu'Isabel tricotait et que je crochetais; la lecture a duré une heure exactement et nous avons été ravis par ce que tu avais écrit.[78]

Isabel King pensait qu'il était important de garder le contact avec ses enfants, mais, jusqu'aux dernières années de sa vie à Toronto, ses lettres restèrent courtes, irrégulières et sans grande originalité. Par contre, elle grondait Willie s'il n'écrivait pas au moins une fois par semaine[79] et alla même jusqu'à lui dire "quoiqu'il arrive, envoie chaque jour un mot, ou du moins une carte, même très courte"[80]. L'irrégularité de ses réponses et le manque de matière de ses lettres décevaient souvent les enfants. En 1889, Jennie lui répondit "je n'ai pas écrit une lettre très longue, mais elle est tout de même plus longue que la tienne"[81]. Willie dut attendre près de deux mois après son départ de Woodside pour avoir des nouvelles de sa mère[82]. Les excuses justifiant son retard étaient souvent rédigées comme suit:

> Je crains de ne pas être trop en forme pour écrire aujourd'hui; je sais que vous allez dire que j'invoque très souvent cette raison, mais je vais laisser à votre père le soin d'exprimer tout ce que nous ressentons tous les deux, car il le fait avec tellement plus d'aisance que moi.[83]

Leur profonde foi religieuse et l'intérêt qu'ils portaient à leur Église contribuaient encore à rapprocher les membres de la famille et étaient au coeur de leur vie sociale. La tradition du dimanche était scrupuleusement respectée; les enfants allaient à l'école du dimanche, et toute la famille assistait aux services du matin et du soir. On ne s'écartait qu'exceptionnellement de ce rituel, le plus souvent si quelqu'un était malade, si le temps était trop mauvais, ou s'il n'y avait personne à la maison et que Jennie devait rester seule pour faire la vaisselle. Les King ne se rendaient pas au service si le sermon du dimanche était prononcé par un pasteur invité qu'ils n'aimaient pas particulièrement[84]. On réci-

tait le bénédicité avant les repas et on faisait la prière en famille avant de se coucher. Plusieurs tableaux de scènes religieuses se trouvaient dans la maison, et, comme on l'a dit précédemment, les fêtes religieuses étaient célébrées solennellement, avec des lectures appropriées. Les liens étroits que l'on entretenait avec les divers pasteurs de l'église St. Andrew n'étaient pas confinés à l'église car ceux-ci passaient souvent la nuit à Woodside où, à ces occasions, ils dirigeaient la prière[85].

Le révérend Winchester, qui donnait de manifiques sermons, exerça une profonde influence sur le mûrissement de Willie[86]. Isabel et John King furent enchantés de voir leur fils adopter un nouveau comportement plus réfléchi qu'ils attribuèrent au révérend Winchester: "je pense qu'il sera très heureux de constater que ses paroles ne sont pas restées lettre morte"[87]. Lorsque le révérend Winchester dut partir pour la Colombie-Britannique, Isabel King demanda à Willie de revenir à Berlin pour que lui et Bella puissent faire leur première communion avec leur ami. Elle pensait que "le sacrement administré en serait d'autant plus marquant"[88].

John King participait activement aux oeuvres de son église. Il était ancien, servait de secrétaire et assistait régulièrement aux réunions du consistoire[89]. Il était profondément religieux et ne faisait pas un secret de ses convictions, surtout à la maison. Sa prédisposition à faire des sermons était critiquée par les plus jeunes membres de la famille.

> Père vient de commencer à lire la Bible à haute voix et Dieu seul sait quand il s'arrêtera. Il est très malaisé de t'écrire pendant son discours... Dieu merci! Père a enfin fini. C'est très agréable de l'entendre lire, mais pas quand on essaye d'écrire... Je crois que Père s'y remet.[90]

Isabel King allait à l'église régulièrement mais il est difficile de savoir si elle participait aux oeuvres de l'église à l'époque où la famille habitait Woodside. Une fois installée à Toronto, elle prit une part active à plusieurs oeuvres paroissiales et il est possible qu'elle ait fait de même à Berlin. Bella et Jennie enseignèrent toutes deux le catéchisme à l'église St. Andrew de Berlin. À plusieurs reprises, elles amenèrent leurs élèves de l'école du dimanche à Woodside, où on les reçut pour le thé, le dîner ou une fête. Les filles jouaient avec les enfants et se mettaient à quatre pattes pour faire le cheval. Avec l'aide de Max et de son ami Harry Travers, elles organisèrent des spectacles de lanterne magique, des sketches et des jeux musicaux. Bella et Jennie chantaient dans la chorale de l'église et on leur demandait parfois de chanter en duo. Avec les Staebler, elles assistaient aux réunions du groupe Christian Endeavour, et toutes deux étaient membres du groupe Young Peoples, qui était dirigé par Bella. Elles se joignirent à un groupe appelé "My Own Circle", symbolisé par le port d'une croix avec les lettres I.H.N., et dont le but était d'accomplir des actions de charité; les deux filles tirèrent une grande satisfaction personnelle de leurs rapports avec cette association. Elles faisaient également la quête pour les fleurs destinées à décorer le choeur et la chaire de l'église pour les grandes occasions[91].

Quand il était enfant, l'attitude de Willie à l'église laissait présager un caractère des plus profanes. Il essayait de faire rire les autres enfants pendant l'office et, au catéchisme, il se montrait facétieux, n'hésitant pas, par exemple, à attacher un pan de la robe de son professeur ou les cheveux des petites filles aux chaises. Malgré tout, il étudiait bien dans sa classe sur la Bible et se souvenait des textes imprimés sur les images ainsi que du petit catéchisme[92]. Quand il fut âgé, ces farces ne l'empêchèrent pas de se souvenir du cadre religieux de son enfance et il fredonnait parfois pour lui-même les cantiques qu'il avait adorés étant enfant[93]. Dans ses moments de réflexion, ses pensées se tournaient vers sa mère "quand nous habitions encore rue Margaret, qu'elle nous racontait au lit les scènes de la vie du Christ et qu'elle sanglotait comme une enfant au moment de la crucifixion"[94].

La religion finit par devenir une partie importante de la vie de Willie. Après son séjour à Woodside, il commença à collectionner des oeuvres de peinture sacrée et, souvent, il en offrait en cadeaux[95]. Grâce à la solide éducation religieuse reçue de ses parents et approfondie par le révérend Winchester, il devint assidu à l'église pendant ses études universitaires. Avec Albert Breithaupt, il devint membre des groupes Young Peoples et Christian Endeavour et participa activement à

leurs activités[96]. Il fut effaré d'apprendre qu'à Toronto 40 000 personnes ne prenaient même pas la peine de fréquenter l'église. Il était tellement passionné par les questions religieuses que des rumeurs circulèrent à Berlin, disant qu'il allait entrer en religion[97]. Willie écrivit à ses parents à Woodside au sujet de ces rumeurs.

> Vous savez que je dois choisir entre le droit ou la religion. Il se trouve que je penche plutôt vers le droit mais j'aimerais mieux être attiré par la religion.[98]

Les King étaient une famille d'esprit oecuménique malgré les tendances de l'époque au militantisme protestant et au sectarisme avoué. Ils détestaient par-dessus tout les démonstrations d'athéisme[99]. Pendant qu'ils habitaient Woodside, les King assistaient à des réunions évangéliques à l'Église méthodiste. Même si Jennie dut demander la permission pour participer au pique-nique de l'école du dimanche anglicane, elle assista souvent à l'office du Vendredi saint à l'Église anglicane, avec son amie, la fille du pasteur. Quand l'évêque Baldwin vint à Berlin, John, Isabel et tante Libbie se rendirent au service de confirmation anglican et assistèrent ensuite à la réception donnée par les Downie[100]. Il semble que les enfants aient entendu la messe catholique, comme le montre la comparaison suivante:

> Je suis allée à l'église St. Thomas avec les Travis. On se serait cru au théâtre mais cela m'a vraiment plu. La musique était très belle et le sermon fort intéressant, mais leur manière de prendre la communion ressemble plus que tout à la manière catholique. St. Mathias m'avait semblé élevé, mais St. Thomas l'est encore plus.[101]

En tout cas, il n'y avait aucun sentiment anticatholique dans la famille. Isabel King se souvenait du temps passé au couvent et quand la famille s'installa chemin Grange à Toronto, Isabel reprit ses relations avec les soeurs. Elle raconta à Willie,

> Dimanche, nous pourrions aller voir les soeurs. Cet après-midi, Jen et moi allons au couvent car Père a rencontré soeur Theodora et elle lui a dit que soeur Purity serait là pour la journée et qu'elle désirait me voir.[102]

Quand Bella commença à montrer un certain talent pour l'écriture, Max suggéra, en parlant de l'avenir de sa soeur avec sa mère "il serait bon que Bella puisse travailler au Loretto Abbey et dans quelques autres endroits"[103].

En bonne famille religieuse, les King croyaient fermement que la mort n'était qu'un passage dans un autre monde. Aucun membre de leur famille proche ne mourut durant leur séjour à Woodside, mais leurs lettres témoignent des pensées mélancoliques que sa présence pouvait leur inspirer[104]. Ils ressentaient profondément le décès d'amis et de voisins. On trouve des déclarations comme "j'ai remarqué le crêpe sur la porte", suivies de quelques lignes teintées de tristesse[105]. L'expérience la plus traumatisante pour les enfants King à Woodside fut sans doute la mort par empoisonnement de leur petite chienne, Fannie. Cet incident se produisit en l'absence des parents et Willie, qui retrouva le corps de l'animal familier, écrivit:

> Le matin suivant, nous sommes allés chercher Fan, nous l'avons enterrée et nous avons mis des pierres sur sa tombe. Elle est enterrée dans le bois de l'autre côté de la grange, et, à tout instant, petit Max y court, s'y assoie et pleure. Elle nous manque vraiment beaucoup.[106]

Jennie pensait à ce que le petit animal avait été pour eux ainsi qu'au caractère définitif de cet événement: "quand je pense que plus jamais nous ne l'entendrons aboyer et que nous ne pourrons plus jamais jouer avec elle, je ne peux m'empêcher de pleurer"[107]. Max, qui, à la manière des enfants cherchait un réconfort en Dieu, écrivit simplement "gentil Jésus, n'oublie pas ton petit enfant"[108].

Dans la famille, on se préoccupait beaucoup de la santé et de la prévention des maladies. Isabel King semblait être souvent malade mais sa seule maladie connue était un zona. Les problèmes de santé les plus courants des autres membres de la famille étaient des angines, des rhumes, des grippes, des chevilles foulées et des problèmes d'indigestion. On rappelait sans cesse aux enfants qu'ils ne devaient pas manger de pommes

vertes ni de concombres. Les remèdes familiaux consistaient en toutes sortes de purges, eau de Floride, huile de castor, huile "wizard". Les King allaient chez leur médecin de famille et les enfants ainsi que Mlle Siebert reçurent des soins dentaires qu'ils jugèrent fort douloureux[109].

Le proverbe "la propreté vient tout de suite après la sainteté" devait être difficile à appliquer à Woodside car la maison n'était pas aussi moderne que certaines demeures de Berlin. Quand les King s'installèrent à Woodside, les enfants étaient trop grands pour la petite chaise à bascule et ils étaient à un âge où une apparence soignée était essentielle, surtout pour les filles. Les photos de famille montrent que l'on passait sûrement beaucoup de temps à s'arranger mais des sujets d'une nature si intime n'étaient pas abordés. Bella décrivit avec grand plaisir qu'elle avait pris un bain dans la salle de bain d'une de ses amies, où l'eau renversée par terre n'avait aucune importance[110]. C'était un luxe inexistant à Woodside. Le seul point d'eau de la maison était la pompe de la cuisine et l'on devait faire chauffer l'eau sur la cuisinière. Chaque chambre était équipée d'une table de toilette et il est probable que l'on prenait son bain dans une baignoire portative, ce qui était fort courant à l'époque. Chaque chambre avait aussi son pot de chambre car les seuls cabinets de la maison se trouvaient à l'extérieur.

Les King s'habillaient avec élégance. Des photos montrent que les enfants étaient bien mis, que ce soit pour tous les jours, pour le dimanche ou même pour les représentations théâtrales. En grandissant, ils s'habillèrent conformément au style de leur âge; Max et Willie portaient des vêtements sobres comme leur père et les filles étaient fort élégantes comme leur mère, sans toutefois avoir autant de chic[111]. Quand Bella se trouvait à Dufferin House, elle était vêtue à la mode. Ses vêtements étaient achetés pour la plupart et elle adorait les vestes avec de jolis cols et des revers aux manches[112]. Quand elle eut 18 ans, elle fit son entrée dans le monde, et, pour cette occasion, elle reçut une ravissante veste de velours de Bedford avec un chapeau assorti. D'après Jennie, Bella était "magnifique" car ces vêtements faisaient ressortir son "genre de beauté"[113]. Les deux jeunes filles étaient jolies, mais Jennie était encore plus belle que Bella qui avait tendance à l'embonpoint.

La plupart des vêtements et des chapeaux étaient confectionnés à la maison, et quand il y avait des domestiques, on avait plus de temps pour coudre. Mme King et les deux filles étaient des modistes et des couturières accomplies. Elles réussissaient à transformer leurs vêtements un peu démodés afin de pouvoir les porter aux nombreuses réceptions auxquelles elles étaient invitées. Ces travaux les occupaient tellement que Bella pouvait dire "notre entreprise de couture marche toujours autant"[114]. Elles cousaient dans la bibliothèque, le salon ou les chambres et travaillaient avec beaucoup d'ardeur lorsqu'il s'agissait de réaliser des robes de chambre en flanelle à offrir aux membres de la famille ou des tenues pour des occasions spéciales. Pour un thé chez les Sommerville, on créa une robe vert foncé bordée de fourrure et un bonnet de velours vert pour Isabel King, une chemise pour John King, un robe pourpre avec un chapeau assorti pour Bella et une robe bleu marine avec un chapeau de feutre bleu pour Jennie. Il y eut un concert de la chorale, pour lequel Jennie et son amie vendirent 110 billets alors que Bella et ses amies en vendirent 75 et John King seulement 35. Pour cette occasion, les filles portèrent des robes verte et jaune et Mme King revêtit une robe irisée avec de la fourrure de castor, des bas et un bonnet assortis[115].

Les filles devaient aussi raccommoder les pantalons de Max et repriser les chaussettes, y compris celles que Willie renvoyait à Woodside. On ne prêtait pas autant d'attention à l'habillement des hommes de la famille, peut-être parce que la mode masculine était moins changeante ou simplement par manque d'argent. Willie reçut un jour un nouveau chapeau, un costume habillé et un pardessus ainsi que des mouchoirs en soie. On mentionne aussi à un moment donné que John King s'acheta un chapeau en soie. De toute manière, on ne voyait jamais chez les hommes l'enthousiasme que manifestaient les filles à l'idée de recevoir un nouveau costume d'équitation ou de choisir le tissu qui conviendrait parfaitement pour telle ou telle occasion[116].

Isabel King était une excellente cuisinière. Ses filles l'aidaient à préparer les repas quand il n'y avait pas de domestiques. On variait les menus selon la saison et l'état des finances. On faisait cuire la nourriture sur une grande cuisinière à bois dans la cuisine. Pendant

Jennie L. King, soeur de William Lyon Mackenzie King, vers 1895. (Archives publiques Canada, C-46515.)

l'été, on utilisait le poêle de l'arrière-cuisine, sans doute pour garder la maison plus fraîche. La famille adorait les fruits frais, surtout les cerises et les pommes de Woodside mais aussi les poires, les pêches, les baies, les oranges, les bananes et les figues. Dans le jardin, on faisait pousser des tomates, des concombres, des petits pois, du céleri et des oignons, ainsi que quelques autres légumes qui étaient rangés dans la cave sous la cuisine. On élevait des poules pour les oeufs et pour leur chair et les vaches pour leur lait, mais on ne faisait pas le beurre. Il semble que les King possédaient quelques cochons, mais que ceux-ci étaient vendus à l'abattoir. Le porc, l'agneau, le boeuf, le poulet, le lard et le jambon faisaient partie de leur alimentation et John King aimait par-dessus tout les huîtres et le poisson[117]. Les provisions étaient achetées à crédit et sur plusieurs factures de 1893, on remarque des articles tels que du café, du thé, du beurre, du lard, des tomates, des baies, du vinaigre, du fromage, du jambon, des pêches, des citrons et du sel. Sur ces factures, on constate qu'après 1893, on n'élevait plus de poules dans la propriété[118].

Les King adoraient les gâteaux et les poudings ainsi que les sucreries, surtout le sucre candy ou ce qu'on appelait "divinity fudge". On préparait du caramel mou en famille et on en envoyait souvent un peu à Willie à l'université. On mettait en conserve jusqu'à 23 pots de fruits et de légumes à la fois pour l'hiver. On utilisait un chaudron en cuivre pour faire des confitures et des gelées et ces délices étaient rangés dans une armoire spéciale dans le couloir en face de la bibliothèque. Pour Noël, Isabel King préparait le plum-pudding traditionnel et Bella faisait des gâteaux aux figues. Pendant son séjour à Woodside, Mlle Siebert prépara un gâteau aux noix, une spécialité allemande. Parmi les recettes que les King appréciaient le plus, on peut noter le gâteau blanc aux fruits, le pouding aux dattes, le gâteau éponge toujours-réussi, la marmelade d'oranges, les pêches, les prunes et autres fruits macérés ainsi que la bière de gingembre[119]. On soignait particulièrement la cuisine lorsqu'on recevait des invités et nombre d'entre eux se rappelaient les agréables repas pris dans la salle à manger de Woodside. On a retrouvé un menu dans une lettre écrite par John King en 1899. Il est possible qu'il soit représentatif de ce que les King avaient l'habitude de servir dans les grandes occasions à Woodside. John King l'avait appelé "Déjeuner royal, servi au 147 de la rue Beverly le lundi 18 septembre 1899" et il se composait comme suit:

> Soup a la Tomatoe
> Fish. Salmon a la pain
> Lamb chops. Green peas
> Tomatoes. Pomme de terre
> Chicken Cutlets a la Mrs. Joy
> Lemon Pudding
> Charlotte Rousse
> Peaches pears plums grapes etc.
> Candies salted almonds
> Coffee Rolled Bread & Butter cake[120]

Les King engageaient des domestiques pour aider au ménage, à la cuisine et pour d'autres travaux, mais cela leur posait constamment des problèmes. L'une des premières employées fut Polly Pugh, qui fut engagée comme nurse pour les enfants quand ils étaient en bas âge. Elle ne dut pas avoir la tâche facile, si l'on en juge par ce que Willie écrivit plus tard: "je me souviens d'elle quand j'avais quatre ans. Elle m'a dit que j'avais l'habitude de me tenir sur la voie ferrée et de n'en bouger que pour éviter de justesse d'être frappé par le train"[121]. Les premiers domestiques qui sont mentionnés au cours du séjour à Woodside furent Robert et Mary, qui avaient leur chambre près de la cuisine. Mary faisait la cuisine et le ménage tandis que Robert s'occupait du jardin et des quelques acres sur lesquelles on cultivait le foin. Il trayait les vaches, ramassait les oeufs et donnait à manger aux animaux. Il devait aussi couper le bois, ramoner les tuyaux de poêles, retirer les cendres et aider aux gros travaux du ménage; il conduisait également le cheval pour aller en ville[122].

Il semble y avoir un constant va-et-vient de domestiques car il était difficile de trouver des gens capables de faire les travaux exigés. En 1890, John King ramena à la maison un couple qui, pensait-il, pourrait faire l'affaire bien que l'homme parût avoir plus de talent que sa femme[123]. Mais très vite, John King dut déchanter

> Nous pensons que nos domestiques ne feront pas l'affaire, surtout la femme, qui souffre de rhumatismes et se plaint de sa santé; elle est incapable de faire la cuisine

> et dit qu'elle n'a pas assez de forces pour faire la lessive (nous avons dû faire venir quelqu'un exprès pour faire le lavage hier). Cette femme n'est en rien ce qu'elle nous avait laissé croire.[124]

Le lavage du linge n'était pas une tâche facile à l'époque. On devait d'abord pomper l'eau dans la cuisine principale puis la porter jusqu'à l'arrière-cuisine pour la faire chauffer sur le poêle. Les vêtements et le linge de maison étaient frottés dans la buanderie contiguë puis mis à sécher à l'extérieur. Il y avait une essoreuse dans la grande cuisine pour égoutter le linge de maison mais cette machine était difficile à faire fonctionner.

Le changement continuel d'employés perturbait la vie de la famille. Plusieurs fois, on eut pour employés un homme à tout faire, une femme de ménage-cuisinière et une bonne, mais leur présence posait souvent plus de problèmes qu'il n'en valait la peine. Quand on avait la chance de trouver une jeune fille qui s'entendait bien avec Mme King, elle finissait toujours par partir pour accepter un emploi mieux payé. Un des hommes à tout faire, William, resta à Woodside pendant longtemps. Willie aidait William à faire ses corvées et lui avait appris les Écritures; malheureusement, William se soûla et dut être renvoyé. Son départ coïncida avec celui d'une bonne qui avait été bien appréciée et la jeune fille qui la remplaça partit au bout d'une semaine[125]. Les femmes de la famille King aimaient surtout avoir de l'aide à la maison dans le temps des fêtes mais, si l'on en croit Bella "laver ce que ces créatures salissent est encore pire que de faire le travail soi-même"[126]. Les filles se plaignaient souvent d'être surchargées de travail mais étant donné que les employés de maison n'étaient pas d'une grande aide, en leur absence, il leur arrivait de s'exclamer "Nous sommes nos propres domestiques et nous en sommes très heureuses"[127].

Mais les King continuèrent à chercher des domestiques valables dans la région. Au début de 1892, Jennie fut ravie d'annoncer "Nous avons trouvé une autre domestique; elle est arrivée mercredi dernier et nous pensons qu'elle se débrouillera très bien une fois qu'elle se sera habituée à la maison"[128]. Ils eurent par ailleurs la chance de trouver Elias Kuhn pour remplacer l'homme à tout faire renvoyé, mais Elias ne resta malheureusement à Woodside qu'un mois environ[129]. À la même époque, Katy, la nouvelle bonne, commença à faire des siennes. Par exemple, elle ne voulait pas laisser Mme King entrer dans la cuisine[130]. Quand elle fut réprimandée pour cette action, elle fit une vraie scène: "Elle se mit alors à danser autour de Mlle Siebert à frapper dans ses mains et à annoncer son départ dans une semaine"[131].

Il est difficile de déterminer la cause des problèmes avec les domestiques. La personnalité de Mme King et de ses filles, leur nature exigente y sont peut-être pour quelque chose. Il est aussi possible que les gages n'aient pas été suffisants pour le travail exigé. Pour donner satisfaction, les domestiques devaient, en plus d'une bonne tenue, avoir de la résistance physique. Mais quand les circonstances l'exigeaient, on engageait quelqu'un même si, selon Isabel King "elle me semble trop fragile pour porter du charbon"[132]. Pendant leur dernière année de résidence à Berlin, les King cherchèrent de l'aide en dehors de la ville. Willie, qui enseignait à l'hôpital pour enfants malades de Toronto pendant ses études, reçut une demande.

> Mère voudrait que tu demandes, quand tu iras à l'hôpital, s'il n'y aurait pas une petite fille d'environ 14 ans qui chercherait un foyer. Mère ne la paierait pas mais elle l'habillerait et ses tâches seraient faciles. Dis leur que nous employons déjà un homme et sa femme et que la petite n'aurait pas de durs travaux à faire. Tâche je t'en prie de faire ce que tu peux car Annie ne restera qu'à cette condition.[133]

Le problème de garder les domestiques dura même après l'installation des King à Toronto. Il est possible que les moyens financiers réduits de la famille aient limité le choix et, pour essayer de conserver le train de vie auquel la famille était habituée, Mme King écrivit en Angleterre pour avoir de l'aide. Elle reçut la réponse suivante:

> CONSIDÉRANT QUE l'argent pour mon voyage (en seconde classe) sera avancé, je soussignée Jessie Strachan ACCEPTE PAR LA PRÉSENTE d'entrer au service de Mme King, 4 chemin Grange à TORONTO, Ontario, Canada, en tant que bonne à tout faire et de faire mon travail au mieux de

> mes possibilités. J'ACCEPTE EN OUTRE de partir pour Toronto à bord du S.S. PRETORIAN qui quitte Glasgow le premier septembre pour Montréal, puis de me rendre à destination par le train. Le prix de mon voyage depuis Glasgow, comprenant le billet pour la traversée et le chemin de fer, pour un total de huit livres, sept shillings et neuf pence (8.7.9£), sera déduit par M^me^ King de mes gages pendant ma première année à son service. Les gages s'élèveront à 12 dollars par mois.[134]

Mais Isabel ne fut pas la seule à avoir des problèmes avec les domestiques, car, en 1936, Jennie confia à Willie "j'ai eu cinq bonnes depuis le mois dernier"[135].

La vie à Woodside fut une époque heureuse pour la famille King, malgré l'alternance constante des bons et des mauvais moments. Avec le temps, les conflits furent oubliés et l'on ne conserva que les bons souvenirs qui furent idéalisés. La vie de la famille King illustre à merveille la réserve caractéristique de l'époque victorienne où les conflits strictement personnels ne débordaient pas du cadre familial. La famille restait unie et solidaire, ce qui encourageait l'amour, le respect et la compréhension. Rétrospectivement, la vie à Woodside allait paraître presque idéale aux King, plus parfaite qu'elle ne l'avait été en réalité.

WOODSIDE: LA MAISON ET LE DOMAINE

Woodside, demeure de la famille King, était plus qu'une simple maison. Elle s'élevait sur un véritable domaine d'où il est fort possible qu'elle tire son nom. Son histoire commence en 1853 avec la famille Colquhoun qui conserva la propriété pendant toute la période où les King occupèrent les lieux et jusqu'au XX^{e} siècle.

Au départ, le domaine de Woodside faisait partie des vastes possessions de George John Grange acquises des propriétaires de la Germany Company Tract d'origine. En 1853, Grange confia à Milton C. Schofield le soin d'arpenter ces terres qui furent par la suite subdivisées en lots. Le plus grand terrain à l'extérieur de Berlin et, à l'intérieur de ce terrain, la parcelle n^{o} 549 devint la propriété de James Colquhoun tandis que le lot n^{o} 548 fut plus tard acheté par Dougall McDougall[1].

Après s'être taillé une réputation de brillant juriste auprès des tribunaux anglais, James Colquhoun, diplômé du Middle Temple de Londres émigra au Canada en 1842 avec sa femme, Mary Bryce Colquhoun. M^{me} Colquhoun était la soeur de Sir James Edward Alexander, chevalier, colonel et plus tard général de l'armée britannique, auteur d'un récit de voyage au Canada intitulé *L'Acadia*. À leur arrivée au Haut-Canada, les Colquhoun séjournèrent pendant quelque temps au château de Dundurn à Hamilton, chez leur ami Sir Allan Napier MacNab. Ils s'installèrent ensuite à Galt où Colquhoun ouvrit un cabinet et commença à spéculer sur les terrains d'Ayr[2].

En 1852, James Colquhoun décida de déménager à Berlin où il s'installa rue Frederick avec sa femme et ses quatre enfants. Ses enfants ne réussirent finalement que médiocrement. Frederick devint avocat, Gideon fut employé de la Merchants Bank et Edward fit une carrière politique qui commença à Hamilton où il fut élu député de Hamilton-Ouest et maire de la ville. Au cours d'un voyage en Angleterre, la fille de Colquhoun, Katherine, rencontra et épousa le révérend Daniel Smart, pasteur anglican, avec qui elle s'installa à Blandford, dans le comté de Dorset[3]. Mais d'après le rôle d'évaluation de 1853, James Colquhoun, qui vivait avec sa famille sur un domaine de trois acres rue Frederick était répertorié comme un simple chef de famille possédant un cheval, une vache et trois chiens[4].

Il est certain qu'au cours de la même année Colquhoun acheta une partie du lot n^{o} 549 à George Grange car le levé de Grange de 1853-1854 mentionne le nom de Woodside avec John Colquhoun comme occupant de la maison[5]. À l'origine, le lot en forme de rectangle cunéaire comprenait 13,58 acres de terre mais l'achat d'une bande supplémentaire du côté ouest de la propriété, cédée par Grange, porta sa surface à 14,75 acres. Cette acquisition donna à Colquhoun un verger et des terres agricoles où il put cultiver du foin pour ses bêtes et aménager un potager[6]. Le lot 548, qui appartenait à Grange, comprenait un vaste verger, des terres agricoles, deux jardins, une maison et huit autres bâtiments. Sur son immense terrain n^{o} 550, s'étendant directement au sud de la rue Spring, Grange avait planté un grand verger, à l'angle des rues Spring et Lancaster. Woodside se trouvait donc à sa limite ouest à côté de la propriété de Grange, le lot 548, qui le séparait de la rue Lancaster. On trouvait au nord le domaine du shérif Davidson qui s'étendait à l'ouest au delà de la propriété de Grange, jusqu'à la rue Lancaster. Woodside était bordé à l'est par des champs qui faisaient peut-être également partie du domaine du shérif Davidson. On n'avait accès à Woodside que du côté sud bordé par la rue Spring, directement en face des terres agricoles du lot 550 de Grange[7].

On ne sait cependant pas avec exactitude dans quelle mesure James Colquhoun était propriétaire de Woodside car le domaine ne fut jamais enregistré à son nom. Bien qu'il fût propriétaire du lot et de la maison, le domaine resta enregistré au nom de Grange jusqu'en 1859[8]. On a fait plusieurs hypothèses qui pourraient expliquer le manque de netteté de la situation. Colquhoun aurait pu donner son nom à la propriété et commencer à la construire en 1853 mais aurait pu ne pas disposer immédiatement de revenus suffisants pour se permettre de vivre à Woodside. Il semble, par ailleurs, que la maison fut construite en trois étapes ou corps successifs sur une période de plusieurs années. Quoi qu'il en soit, le contrat

synallagmatique de 1858 mentionne les terres et les bâtiments, ce qui pourrait indiquer que la maison était terminée à cette date. Un supplément également daté de 1858 et joint au contrat synallagmatique déclarait que Colquhoun achetait le lot. En fait, le domaine, d'une valeur de 1260 $, fut cédé au général Sir James Edward Alexander de Westerton, Bridge of Allan, en Écosse, et à James Maidment Morrison, banquier de Stirling, en Écosse, fidéicommissaires aux termes du contrat de mariage de James Colquhoun, chevalier, au bénéfice de sa femme Mary et de leurs enfants[9].

Les modalités inhabituelles de l'accord conclu entre Grange et Colquhoun étaient légales et courantes à l'époque mais le laps de temps qui sépare l'occupation des lieux de l'enregistrement des titres a été quelque peu prolongé. Grange se trouvait en difficultés financières et était menacé de la vente judiciaire de ses biens par le shérif pour le non-paiement de ses impôts. Divers arrangements avec d'éventuels acheteurs ont pu lui donner suffisamment de temps pour lui permettre d'honorer ses engagements financiers. Mais un fait vient encore brouiller les cartes. Alors que sur les documents d'arpentage de 1853 Grange apparaît comme voisin de Colquhoun[10], une autre carte de la ville présente H.B. Eby comme détenteur du lot 548 de Grange[11]. Or, Dougall McDougall acheta ce même lot à Grange en 1867[12]. Fait étrange, Dougall McDougall, qui travaillait à l'enregistrement des domaines depuis 1866 perdit son poste en 1891 pour cause d'irrégularités[13]. L'on ne sait cependant pas si les irrégularités en question ont un rapport quelconque avec cette affaire.

Nonobstant l'occupation implicite des lieux par James Colquhoun, le domaine fut détenu en douaire en Écosse jusqu'en 1890. Colquhoun mourut intestat en 1877 et, en 1878, Mary Colquhoun devint administratrice de ses biens, à l'exclusion de Woodside[14]. Pourtant, une carte de 1875 qui indiquait Dougall McDougall comme propriétaire de l'ancien lot 548 de Grange et J. Peterson comme propriétaire du lot 550 de l'autre côté de la rue Spring, mentionnait également Mme Colquhoun comme propriétaire de Woodside[15].

Après la mort de Mme Colquhoun, il fallut attendre 1885 pour que son fils, Frederick, obtînt une procuration l'autorisant à agir en qualité de mandataire de la fiducie et à prendre des dispositions plus pratiques pour la location de Woodside[16]. La maison avait été louée à Dougall McDougall entre 1883 et 1885 mais, à cette époque, les meubles avaient été déménagés de Woodside de sorte que McDougall devait se meubler par ses propres moyens[17]. Entre 1886 et 1890, John King loua la propriété de Frederick Colquhoun qui agissait en qualité de mandataire de la fiducie. Cependant, en 1890, l'administration de la propriété passa aux mains de Gideon Colquhoun qui agissait en son propre nom, au nom de ses frères, Edward et Frederick, et au nom de sa soeur, Katherine A. Smart[18]. Ce fut au cours des années 1890-1893 que des rumeurs coururent à Berlin à l'effet que Woodside aurait été vendu mais la propriété resta aux mains de la famille Colquhoun jusqu'en 1924.

Il semble que même sans avoir enregistré la propriété, James Colquhoun commença à construire Woodside en 1853. Si l'on en croit les souvenirs des anciens habitants, il est possible qu'il ait utilisé les services d'un entrepreneur local, John B. Clemmen, qui vivait dans la rue Queen à Berlin. La ville ne manquait pas, à l'époque, d'hommes de métier compétents, capables d'exécuter le travail -- charpentiers, maçons spécialisés dans les ouvrages en pierre et briqueteurs[19]. Quel qu'en fût l'auteur, Woodside a été décrit comme un "cottage de la Basse-Écosse"[20] ou comme "une demeure de la campagne anglaise du début de l'époque victorienne" transplantée en Amérique[21]. Le plan choisi par James Colquhoun appartient en quelque sorte au mouvement pittoresque, variante du néo-gothique, adapté ou mis en oeuvre de façon à faciliter la planification d'additions ou de transformations. Ce mouvement est né en Angleterre à la fin du XVIIIe siècle et eut du succès en Ontario jusque vers 1860. Dans *The Ancestral Roof*, Woodside est présenté comme une demeure représentative de ce courant architectural.

> De 1850 à 1860, le plan le plus populaire fut le plan en équerre. Ce plan permettait de donner au comble sur pignon la pente voulue et comportait une véranda pour abriter la porte d'entrée et une cuisine d'extrémité. Le tout donnait une maison asymétrique que l'on pouvait agrandir dans

n'importe quel sens et qui déchargeait de l'obligation d'agencer les pièces de part et d'autre d'un couloir central pour donner une ordonnance classique à la façade.[22]

La maison d'origine s'élevait sur un soubassement en pierre. Elle était construite en briques crues posées en appareil ordinaire avec les joints bien tirés. Le toit était revêtu de bardeaux de fente et l'avant-toit ainsi que les pignons étaient décorés d'une bordure à motif de fleur-de-lis. Le pignon du côté ouest était surmonté d'un fleuron, ce qui peut indiquer que l'entrée se trouvait à l'origine de ce côté. La maison avait des lignes nettes, on n'y retrouvait pas les lucarnes habituelles et elle était percée de fenêtres longues, rectangulaires et coulissantes, dépourvues de l'arc en ogive si courant à l'époque. Les fenêtres du côté sud, à l'exclusion de celles de la cuisine, étaient encadrées d'un linteau fait d'un rang de briques qui formait une voûte plate. Les autres fenêtres, construites de la même manière, comprenaient la petite fenêtre insérée dans les fondations de pierre, correspondant probablement au caveau à légumes et la fenêtre à l'étage du côté est. L'entrée nord possédait une série de petites fenêtres latérales de forme rectangulaire de part et d'autre de la porte. La maison était conçue pour abriter cinq cheminées, deux dans la partie ouest, deux dans la partie centrale et une dans la cuisine[23].

Malgré son architecture dépouillée et son profil bas, Woodside a pu être construit en trois éléments distincts car la demeure perd peu de son caractère fonctionnel lorsqu'on lui enlève sa partie centrale et le corps de la cuisine. Les murs porteurs bâtis entièrement en brique qui séparent les diverses parties suggèrent un plan évolutif et un changement dans l'architecture étant donné que la présence de murs porteurs en brique n'était pas nécessaire pour l'architecture d'ensemble et coûtait beaucoup plus cher que du bois. Si Woodside a été vraiment bâti en trois étapes, la maison d'origine correspondait à la partie ouest à un étage du plan final. Cette partie évoque bien la ferme typique de style néogothique du XIX^{e} siècle avec son petit pignon, son fleuron et ses cheminées à chaque extrémité. La fenêtre centrale du rez-de-chaussée pourrait très bien constituer l'entrée puisqu'elle dépasse d'un carreau les deux fenêtres latérales. Même surmontée d'un étage, cette maison aurait été trop exiguë pour les six Colquhoun mais, compte tenu de la nature de l'achat et du milieu social de Colquhoun qui appartenait à la bourgeoisie, c'était un début et il disposait de temps et d'argent pour modifier ses plans. Réduite à ce corps principal, la maison reste fonctionnelle. Les deux cheminées pouvaient être équipées d'un foyer ou d'un poêle. La porte, dans le plan que nous proposons, donnait sur le futur petit salon ou bibliothèque suivant la place qu'occupait le couloir central. Une partie de la future bibliothèque aurait pu constituer la cuisine, l'autre partie la salle à manger, le futur salon restant intact. L'escalier menant à l'étage de la maison partait de l'extrémité de ce qui aurait pu être le couloir central. Les chambres à coucher devaient être petites pour loger tout le monde de façon pratique. Pendant le séjour des King, la cloison de séparation de la chambre d'amis avait été enlevée, mais ceci donnait encore quatre chambres à coucher au départ[24].

Il semble qu'il est logique de supposer que l'on commença par ajouter ce qui est devenu la partie centrale, d'abord pour disposer de plus d'espace et pour éviter la circulation au centre de la maison. Avec l'entrée aménagée au nord, le plan à couloir central pouvait être modifié pour devenir un plan à couloir latéral. Dans la partie centrale, la salle à manger a été divisée en deux pièces, le coin salle et la cuisine, dotées de cheminées qui pouvaient être utilisées pour la préparation des repas. La cloison de la salle à manger fut également enlevée durant le séjour des King. Avec l'addition d'une partie comprenant la cuisine et d'une cheminée supplémentaire, Woodside fut terminé. À l'époque de Colquhoun, toutefois, la partie de la cuisine comprenait deux chambres indépendantes pour les domestiques dont les King firent une seule pièce en enlevant la cloison[25].

Woodside, tel qu'il apparaît aujourd'hui, après avoir été reconstruit, n'est pas identique à ce qu'il était à l'époque de John King. On a apporté quelques changements par rapport aux plans cotés des architectes Jenkins et Wright réalisés avant sa construction. C'est ainsi que le toit qui coiffe la partie de la cuisine possède une pente deux fois plus accentuée que celle du toit d'origine car on avait pour but de créer un logement pour le gardien de la

propriété. Cette perspective a quelque peu modifié la reconstruction. On n'a pas reconstruit la cheminée de la partie de la cuisine et l'on a ajouté une lucarne sur la façade nord là où il n'y avait auparavant qu'un grenier. On a apporté des changements en prenant la décision de ne pas revêtir de plâtre la brique du secteur de la véranda et de la zone entourant la partie ouest qui formait un renfoncement jusqu'en haut du toit de la véranda. La maison originale était construite en briques massives. La reconstruction comprend une charpente de bois avec des murs à parement de brique. On a utilisé dans la reconstruction la brique d'origine non plus en appareil ordinaire mais en panneresses. On a par ailleurs tourné vers l'intérieur la surface patinée des briques et ce détail, ajouté aux nouveaux bardeaux de fente, achève de donner à la maison reconstruite un air neuf. Dans le bâtiment original, les joints de la brique avaient été tirés tandis que les joints de la nouvelle demeure ont été raclés[26].

Si l'on avait été invité à Woodside du temps que John King y vivait, l'on aurait accédé à la maison par la rue Spring. La première vue que l'on aurait eue de la demeure aurait été celle de la façade sud avec ses trois corps se fondant sans heurt pour former un tout. Néanmoins, la vue la plus imposante est celle de la partie ouest avec son haut pignon décoré d'une bordure de bois. La bordure ornementale se poursuit le long de l'avant-toit pour se terminer à l'extrémité du petit pignon du corps central. Il est impossible de ne pas remarquer l'équilibre et la symétrie des fenêtres. Le rez-de-chaussée comporte quatre hautes fenêtres rectangulaires, deux dans le corps ouest, une sous l'avant-toit et une autre sous le pignon du corps central. Nichées dans les pignons, on compte trois fenêtres plus petites, deux dans le pignon ouest et une dans le petit pignon. Il faut vraiment porter son regard vers le bas pour apercevoir la fenêtre beaucoup plus petite percée dans les fondations de pierre, au niveau du sol, immédiatement à l'est de la fenêtre la plus éloignée du corps central. La partie qui abrite la cuisine est rattachée à l'extrémité du corps central. Sa hauteur est beaucoup moins élevée, elle est dépourvue d'ornementation et possède trois fenêtres qui ne s'harmonisent pas avec le reste du bâtiment. Si l'on se tient à l'arrière, l'on ne voit des cheminées que la partie qui émerge de la pente des hauts toits.

Si l'on fait le tour de la maison vers l'ouest, l'on peut saisir l'architecture gothique du bâtiment original, dont nous avons parlée précédemment. En regardant la maison sous cet angle, l'on remarque la pente abrupte du toit, le petit pignon qui coiffe une fenêtre et, directement au-dessous, la fenêtre plus profonde que les deux autres de chaque côté. Ces trois fenêtres du rez-de-chaussée sont placées à égale distance l'une de l'autre et le bâtiment est orné de la bordure décorative de l'avant-toit et du pignon.

Sur la façade nord se trouve l'entrée de Woodside. De ce côté, l'on est frappé par la nudité de la partie ouest. Bien que son haut pignon d'extrémité et son avant-toit soient agrémentés de la bordure découpée, cette partie ne possède que deux fenêtres, toutes les deux à l'étage. Par rapport à la partie ouest, verticale, le corps central en longueur apparaît renfoncé avec son toit massif, à pente raide, recouvert de bardeaux de fente. C'est sous l'avant-toit en saillie et dépourvu d'ornement de cette partie de la maison que se trouve la véranda qui va de la partie de la cuisine jusqu'au corps ouest. Les murs de cette zone de la véranda, bien abritée sous le toit, sont en plâtre blanc, ce qui leur donne de la gaieté. La véranda est soutenue par quatre piliers à intervalles réguliers et abrite la porte principale avec ses fenêtres latérales, une fenêtre percée immédiatement à l'ouest de la porte et une autre fenêtre sur le mur est du corps ouest. À l'extrémité de la véranda, à l'est, se trouve le bâtiment de la cuisine long, bas et en retrait qui, de ce côté, semble presque occuper les deux tiers de la longueur du corps central et du corps ouest regroupés. Cette partie est également dénuée d'ornements, est éclairée par deux fenêtres et comprend, à l'extrémité est, une porte légèrement de travers.

Si l'on continue à faire le tour de la maison en direction de l'extrémité est, on l'observe sous son angle le plus curieux car l'on voit alors avec plus de netteté les trois corps distincts. L'observateur se trouve alors tout près de la partie la plus basse, soit l'extrémité du corps réservé à la cuisine avec son toit à faible pente, son avant-toit sans ornement, sa porte unique à l'extrémité sud et ses trois petites fenêtres de taille différente. Au-dessus de la cuisine s'élève l'extrémité en pignon, à pente prononcée du corps central,

décoré d'une bordure. On ne compte qu'une seule fenêtre à l'étage du côté nord de ce corps central. À l'extrémité nord de ce bâtiment, à l'endroit où l'avant-toit s'abaisse pour former le toit de la véranda, on peut observer une zone de panneaux de bois placés à la verticale et s'étendant du niveau du sol jusqu'à l'avant-toit pour se terminer à l'endroit où la cuisine est rattachée au reste du bâtiment. De loin, la vue d'ensemble est dominée à la partie supérieure par le toit massif, très en pente, du corps ouest, dont l'avant-toit est orné d'une bordure sculptée à partir de la zone au-delà de la véranda. De cet endroit, l'on peut voir nettement se profiler les cinq cheminées[27].

À l'époque où il fut terminé, Woodside mesurait à peu près 86 pieds sur 43 et occupait une surface de 3400 pieds carrés. Plantée sur des fondations de pierre, la demeure n'avait pas de sous-sol mais seulement un caveau à légumes et une citerne qui courait du sud au nord sous l'extrémité du corps central et une partie de la cuisine, et qui était éclairée par la petite fenêtre aménagée au niveau du sol. La citerne alimentait l'une des deux pompes se trouvant dans l'angle nord-ouest de la cuisine et formait l'une des parois du caveau à légumes. La maison était chauffée par plusieurs poêles en fonte utilisant au moins quatre des cinq cheminées. Il n'y avait pas de poêle à l'étage à l'époque des King; l'air montait donc par les grilles ouvertes du plancher pour apporter quelque confort[28].

À l'exception des cloisons enlevées au début du séjour des King, le plan intérieur de Woodside resta assez constant. Le plan du rez-de-chaussée qui servit de modèle à la construction de la maison contenait neuf pièces: un salon, une bibliothèque, une salle à manger, un débarras, une cuisine, une dépense, une chambre de bonne, une buanderie et une arrière-cuisine en plus d'un hall d'entrée et d'un couloir.

Si l'on considère le plan en L à partir de l'extrémité ouest de la maison, le salon se trouve dans l'angle nord-ouest. Deux fenêtres donnent à l'ouest et l'on a une cheminée dans le mur nord. Les plans Lay (c'est le nom de femme mariée de Jennie) n'indiquent pas de poêle dans cette pièce mais il est possible qu'elle ait été chauffée par un foyer étant donné la présence d'un manteau de cheminée près de la cheminée. La partie est du salon est percée de deux portes, l'une à l'extrémité nord qui donne sur le grand débarras et l'autre à l'extrémité sud qui s'ouvre sur le couloir. Il y a également une porte dans le mur sud-ouest menant à la bibliothèque. Les entrées de porte sont bien agencées, chacune se trouvant près de l'angle de la pièce. Le grand débarras, qui correspond à près d'un tiers de la surface du salon occupe l'angle nord-est du corps ouest. Il possède une fenêtre dans son mur est qui donne sur la véranda. La bibliothèque, dont les dimensions sont à peu près analogues à celles du salon occupe la section sud du corps ouest. On compte trois fenêtres, l'une sur le mur ouest et deux sur le mur sud. Entre les deux fenêtres orientées au sud s'élève une cheminée. La bibliothèque possède également trois portes: la première au-delà de la porte du salon, dans l'angle nord-ouest, la deuxième, dans l'angle nord-est, qui mène au couloir et la dernière, dans le mur est, qui conduit à la salle à manger. Ces pièces, avec environ un tiers du couloir constituent le corps ouest de la maison.

Le couloir commence au centre du corps ouest, occupe les deux tiers de la longueur du mur ouest et est délimité par la cloison du débarras. Au nord, en face de la porte de la bibliothèque et sous l'escalier, on trouve deux placards, l'un pour le rangement du bois l'autre pour les confitures et les conserves. Le couloir se prolonge à l'est et occupe deux autres tiers de la partie nord de la surface du centre. Au pied de l'escalier qui occupe la partie du milieu, on retrouve la fenêtre donnant sur le nord au-dessus de la véranda. En face de l'escalier on a une cheminée, et la porte menant à la salle à manger fait directement face à la fenêtre. À son extrémité nord le couloir débouche dans le hall d'entrée. Le hall d'entrée occupe le reste de la surface de l'extrémité nord du corps central. On pénètre dans le hall de l'extérieur par la porte principale de Woodside et, à l'est, on rencontre la porte et l'escalier descendant vers la cuisine. La salle à manger occupe la plus grande partie du corps central. Elle comportait à l'origine deux pièces mais, après la construction du bâtiment destiné à la cuisine, elle fut transformée en salle à manger et salle de couture. Pendant le séjour des King, la cloison fut enlevée pour agrandir la taille de la salle à manger. Elle bénéficiait de deux cheminées, l'une dans le couloir, et l'autre dans le mur est

qui chauffait la pièce au moyen d'un poêle. Elle comporte deux fenêtres sur sa façade sud et, en plus de communiquer avec la bibliothèque et avec le couloir, elle possède une autre porte dans l'angle sud-est qui ouvre sur la dépense à un niveau inférieur[29].

Tout le bâtiment de la cuisine se trouve à un niveau inférieur au reste de la maison. La cuisine principale, dans la partie nord-ouest, occupe naturellement le plus gros de l'espace. Elle possède deux fenêtres sur son mur nord et, dans son angle nord-ouest, un évier et deux pompes: l'une pour l'eau calcaire provenant du puits et l'autre pour l'eau douce de la citerne. À côté de l'évier, deux marches mènent au hall d'entrée et, parallèlement à ces marches, l'on a un escalier à balustres qui descend dans le caveau à légumes. Entre l'escalier et la dépense s'élève la cheminée qui sert également pour la salle à manger. Dans l'angle sud-est, l'on a deux grands placards construits dans un mur renfoncé. Une porte située dans l'angle sud-ouest conduit à la dépense, petite pièce éclairée d'une fenêtre sur son mur sud. La dépense possède un placard, et des rayons occupent les trois murs restants. À côté du placard, dans le mur ouest, deux marches aboutissent à la salle à manger. À côté de la dépense, à l'est, l'on trouve la chambre de bonne à laquelle on accède par une porte percée dans l'angle sud-est de la cuisine. Cette pièce, qui possède deux fenêtres sur son mur sud, constituait deux pièces séparées à l'époque des Colquhoun, ce qui permettait de loger des domestiques des deux sexes. Les King choisirent d'abattre la cloison pour fournir un logis plus vaste aux couples mariés qu'ils engageaient comme domestiques. La dernière porte qui se trouve dans l'angle nord-est de la cuisine communique avec l'arrière-cuisine. On a deux fenêtres dans le mur est avec une cheminée entre les deux. Au centre de son mur nord, on trouve une porte abritée par un petit porche avec des bancs de chaque côté d'où l'on voit la remise et la grange au nord. Le reste de la surface du bâtiment de la cuisine est occupé par la buanderie dans l'angle sud-est dont le mur est mitoyen avec la chambre des domestiques à l'ouest. Le seul accès à la buanderie à partir du reste du bâtiment de la cuisine est une porte percée dans l'angle nord-ouest de l'arrière-cuisine. La buanderie comporte deux ouvertures: une petite fenêtre et une porte menant à l'extérieur, toutes deux dans le mur est[30].

L'examen du plan de l'étage de Woodside indique avec plus de précision le rôle fonctionnel du couloir central d'origine du corps ouest devenu un couloir latéral dans le corps central. Le seul escalier menant à l'étage s'élève dans la direction ouest le long du mur nord du corps central, se prolonge dans le corps ouest et tourne pour déboucher dans le couloir central à l'étage. L'escalier et sa rampe de protection sont agrémentés de quatre pilastres et de balustres sculptés. Le couloir du haut, orienté d'est en ouest, divise le corps ouest en deux moitiés et possède une fenêtre à son extrémité ouest. Au nord, on trouve la vaste chambre d'amis dont le mur nord est percé de deux fenêtres avec une cheminée entre les deux. Située au-dessus du débarras et du salon, cette chambre devait être froide car elle ne possède aucune source de chaleur. Au départ, au cours de la première période d'occupation des King, cette pièce constituait deux chambres à coucher indépendantes qui servirent plus tard de chambre à coucher et de débarras. Les King finirent par enlever la cloison de séparation pour en faire une vaste chambre d'amis et utilisèrent l'espace du grenier au-dessus du bâtiment de la cuisine pour l'entreposage ou comme bûcher. De l'autre côté, le couloir est percé de deux portes, l'une menant à la chambre des filles, dans l'angle sud-est, et la suivante conduisant à la chambre des garçons habitée par Willie jusqu'à ce qu'il fréquente l'université. Chacune de ces deux pièces est éclairée par une fenêtre orientée au sud, vers la rue Spring, et leur situation au-dessus de la bibliothèque leur permet de bénéficier d'une source de chaleur car la cheminée passe dans le mur qui sépare les deux chambres.

Le couloir se prolonge vers l'est dans le corps central où il forme un L autour de la cage d'escalier à balustres. À l'endroit où il pénètre dans le corps central, il y a une ouverture donnant sur une lingerie qui dissimule une cheminée. Immédiatement à l'est de la lingerie s'ouvre la porte donnant sur la chambre des maîtres utilisée par John et Isabel King. Elle occupe la plus grande partie du corps central. Située au sud-est, elle possède une fenêtre au midi et une sorte de cabinet de toilette ou de grande garde-robe aboutissant sur le côté ouest directement derrière la lingerie. Il est probable que c'était la chambre à coucher la plus chaude car la

cheminée qui desservait le poêle de la salle à manger et celui de la cuisine passait par le mur est, et un trou de tuyau de poêle donnait dans la chambre à coucher. À l'extrémité du couloir on aboutit à la petite chambre à coucher nord-est utilisée par Max jusqu'à ce qu'il déménage dans la chambre désertée par Willie et que la sienne soit transformée en salle de couture. Elle ne possédait pas de bouche de chaleur. Toutefois, la situation pratique de sa fenêtre est permettait à un garçon agile de sauter facilement sur le toit de la cuisine[31].

Bella et Jennie partageaient la même chambre. Mlle Siebert dormait dans la chambre d'amis à moins que les King n'eussent des invités pour la nuit. À ces occasions, Mlle Siebert s'installait avec les filles. L'on avait également plusieurs lits pliants que l'on pouvait installer là où l'on voulait et notamment dans la salle de couture[32]. L'étage devait être froid en hiver. Les plans cotés qui ont été approuvés par Jennie Lay après la reconstruction de Woodside n'indiquent la présence de poêles que dans la bibliothèque, le salon et l'arrière-cuisine en plus d'une cuisinière à charbon dans la cuisine principale. Cependant, dans ses lettres, Willie déclarait qu'il devait aider au ramonage du tuyau du poêle du hall[33]. Il est évident qu'un poêle situé dans le hall aurait produit de la chaleur qui aurait monté à l'étage supérieur et l'aurait rendu plus confortable.

Il est possible qu'à l'époque où les Colquhoun habitaient Woodside, la demeure ait été meublée de façon plus somptueuse qu'elle ne l'était pendant le séjour des King. L'on sait peu de choses sur l'ameublement des Colquhoun à l'exception des détails suivants:

> L'ameublement de la maison comprenait de nombreux trésors que la famille Colquhoun avait apportés avec elle du Vieux Pays, comme des chaises en acajou sculptées à la main, des tables, des bureaux et des paravents en bois de rose et en marqueterie, des statuettes en ivoire sculpté et un grand nombre de jolis tableaux.[34]

Au cours des mois d'été les King se réunissaient en famille et avec leurs amis sur la véranda ouverte. Les lambris en bois peint de l'extrémité est conféraient un caractère privé à cet endroit du fait qu'ils bloquaient la vue du porche et des bancs des domestiques situés à l'extrémité du bâtiment de la cuisine. Les planchers étaient recouverts de plusieurs tapis et peaux d'ours. On pouvait installer jusqu'à huit chaises pour la famille et pour ses invités. Deux tables, l'une couverte d'une nappe et agrémentée d'un vase de fleurs et l'autre portant des pots de fleurs, ajoutaient au décor[35]. Il est probable que l'on rangeait une partie de ces meubles au cours de l'hiver, peut-être dans le grand débarras.

Le hall d'entrée était strictement fonctionnel. Le plancher était recouvert d'un linoléum, qui facilitait probablement son entretien. Contre le mur, directement en face de la porte d'entrée, se trouvait une table et, à droite de la porte, un porte-chapeaux. Tout aussi fonctionnel, le couloir n'était pas encombré et était réservé à la circulation. Le plancher était revêtu d'une moquette bouclée et derrière les portes de la salle à manger et de la bibliothèque on trouve des consoles murales de lampes à pétrole puisqu'on utilisait des lampes à pétrole dans toute la maison pour s'éclairer. Il y avait une petite table enfoncée dans une petite niche entre la cheminée et l'entrée de la salle à manger et, lui faisant pendant, de l'autre côté de la cheminée, un piédestal supportant le buste de William Lyon Mackenzie. À côté de la fenêtre et dans l'angle, au pied de l'escalier, on avait installé une chaise et derrière elle, accrochés au mur, deux tableaux de Muskoka et une photographie de collège.

Compte tenu de sa taille, le salon était sobrement meublé pour le goût de l'époque. Élément qui semble dominer la pièce, le piano Chicory occupait, en biais, l'angle sud-ouest faisant face à la porte de la bibliothèque. Le tabouret du piano était placé de façon à ce que la lumière venant de la fenêtre ouest tombe directement sur l'épaule gauche du pianiste. L'emplacement stratégique du piano permettait à tout observateur de le voir de loin, même de la cuisine. Immédiatement à l'avant du piano se trouvait une table à thé placée suivant le même angle. Entre les deux fenêtres du salon, habillées de stores vert foncé et de rideaux marron clair, était suspendue une grande gravure sur acier. Des piédestals surmontés de bustes étaient disposés légèrement en retrait du mur de chaque côté de la gravure sur acier. Une table occupait à angles droits le coin nord-ouest du salon avec,

à côté d'elle, une petite chaise. Comme nous l'avons dit plus haut, un manteau de cheminée occupait le centre du mur nord mais son rôle était probablement plus décoratif que fonctionnel. La porte d'entrée du débarras était cachée par une grande chaise placée en biais. Le sofa était appuyé contre le mur est et surmonté d'un tableau. Une autre table était placée contre le mur sud et, entre cette table et la porte, donnant accès à la bibliothèque on avait installé un tableau représentant une chute d'eau. Il n'y avait pas de consoles de lampe dans le salon, ce qui nous porte à croire qu'on utilisait des lampes à pétrole portatives sur les tables à chaque extrémité de la pièce. Le plancher était recouvert d'une moquette bouclée et le centre de la pièce était dégagé. L'on disposait de tout l'espace voulu pour amener d'autres sièges lors des réunions mondaines réunissant un groupe important.

La bibliothèque était la pièce favorite des King. Bien qu'elle fût meublée de façon fonctionnelle, la pièce devait être plutôt sombre. Le plancher était protégé par un tapis rouge et les murs étaient tapissés de papier peint rouge. Même si c'était la seule pièce éclairée par trois fenêtres, celles-ci étaient habillées de stores vert foncé, de rideaux de madras et de doubles rideaux bleus. Willie avait pour sa part déclaré que la bibliothèque du mur ouest, qui allait du plancher au plafond, bloquait la vue de la fenêtre ouest. On s'éclairait au moyen d'appliques murales installées à chaque extrémité de la bibliothèque de sept pieds de haut qui occupait le côté nord de la pièce et au moyen d'une lampe posée sur le bureau de John King qui était appuyé contre la cloison de la salle à manger. Les sièges étaient peu nombreux. Il y avait une chaise à dossier à barres horizontales contre la bibliothèque, à proximité de la porte du salon, une chaise au bureau de King et deux chaises plus massives placées de biais en face des fenêtres sud. Le poêle se trouvait entre les deux fenêtres et l'on rangeait son combustible dans le placard à bois sous l'escalier de l'entrée.

Comme pour le hall et le salon, le plancher de la salle à manger était recouvert de moquette mais c'était la seule pièce de la maison qui disposait d'un lustre suspendu au plafond. La table de la salle à manger entourée de chaises était placée directement sous le lustre au centre de la pièce. Le buffet occupait le mur sud entre les deux fenêtres. Le long du mur ouest, il y avait une cheminée décorative et, dans l'angle nord-ouest, une grande chaise. L'on trouvait un petit placard dans le renfoncement où la salle à manger débouchait dans le couloir et, dans l'encadrement de la porte, une desserte. Le seul tableau représentait un navire et occupait le haut du mur à côté de la desserte. Le poêle, installé du côté est de la pièce complétait l'ameublement[36].

Les activités qui se déroulaient dans la partie occupée par la cuisine et située à un niveau inférieur à celui de la maison pouvaient être cachées à la vue par la porte séparant la salle à manger de la dépense et celle donnant directement de la cuisine dans le hall d'entrée. Pour des raisons pratiques, le plancher de la cuisine et de la dépense était couvert d'un linoléum. On avait tout l'espace de rangement voulu pour la vaisselle, les plats de service et les denrées de base dans les placards et sur les rayons de la dépense. La cuisinière à charbon avec sa chaudière et ses six ronds se trouvait devant le mur sud de la cuisine et son tuyau traversait le haut de la pièce pour rejoindre la cheminée à côté de l'escalier menant au caveau à légumes. Sur le mur se trouvant à l'arrière, à côté de la cuisinière, on avait suspendu les casseroles et les poêlons, les chaudrons de cuivre et de laiton ainsi qu'un assortiment d'ustensiles en fonte émaillée. La partie renfoncée du mur est abritait deux placards qui servaient vraisemblablement à ranger la vaisselle de table et les autres ustensiles nécessaires à la cuisine. Comme nous l'avons dit plus haut, l'évier et deux pompes, peintes en vert, occupaient l'angle nord-ouest de la cuisine. La partie du mur entre les deux fenêtres était occupée par une table rectangulaire et quatre chaises de cuisine tandis qu'une autre petite table était placée dans l'angle à côté de l'ouverture menant à l'arrière-cuisine. De l'autre côté de cette ouverture, on trouvait l'essoreuse à trois rouleaux.

La chambre des domestiques qui communiquait avec la cuisine possédait peu de meubles. Elle contenait un lit dont la tête était placée contre le mur nord. Une commode occupait le côté du lit et une table de toilette était située au bout du lit, entre les deux fenêtres. L'arrière-cuisine abritait un poêle avec sa propre cheminée sur le mur est. Il y avait une boîte à bois entre le poêle et la cloison de la

buanderie. Deux tables étaient placées de façon pratique — l'une dans l'angle sud-ouest, à côté de la porte de la buanderie, et l'autre, dans l'angle, à côté de la porte aboutissant au porche extérieur et aux bancs. La buanderie n'était pas meublée mais comprenait vraisemblablement des baquets et des planches à laver[37].

L'escalier et le couloir du haut étaient recouverts d'une moquette vert et marron. Une lampe à pétrole était posée sur la table du couloir, en face de la cage d'escalier. À l'extrémité ouest du couloir, on trouvait une vaste penderie servant au rangement des vêtements des enfants et un coffre à couvertures sous la fenêtre. On serrait les draps sur les rayons de l'armoire à linge.

La spacieuse chambre d'amis était meublée d'un lit à deux places, dont la tête s'appuyait sur le mur est. L'on trouvait une coiffeuse entre les fenêtres et devant l'aboutement de la cheminée. La table de toilette occupait l'angle nord-ouest et une commode était appuyée contre le mur sud. Un tapis Wilton complétait le décor. La chambre beaucoup plus petite que partageaient Bella et Jennie possédait uniquement un lit à deux places, une table de toilette située du côté ouest de la fenêtre, une coiffeuse placée en biais dans l'angle sud-est et une petite table située au milieu du mur est. La chambre suivante occupée par Willie était exactement de la même taille. Elle contenait un lit d'une personne occupant carrément l'angle nord-est de la pièce, une commode dans l'angle sud-est et, entre les deux, une table de toilette. Un bureau se trouvait en face de la table de toilette, contre le mur ouest. La petite chambre à coucher assignée à Max avait suffisamment d'espace pour son lit d'une personne et une table de toilette placés dans les angles du mur nord. Par comparaison, la chambre des maîtres où logeaient John et Isabel King était luxueuse, d'autant plus que c'était la seule pièce dotée d'un cabinet de toilette. La tête du lit à deux places occupait le mur nord et l'on trouvait une table entre le lit et la porte. Vers l'extrémité sud du mur est, il y avait une coiffeuse et dans la pièce, contre la cloison qui séparait le cabinet de toilette de la chambre proprement dite, une double table de toilette. Dans le cabinet de toilette, le mur est était occupé sur toute sa longueur par un placard, et une commode était placée dans l'angle sud-ouest[38].

En plus des meubles proprement dits, on trouvait à Woodside des bibelots, de petits tableaux, des porcelaines, de l'argenterie et des livres. Le débarras servait probablement à ranger les articles de sport utilisés par la famille King comme les battes de cricket, le jeu de croquet, les palets de curling, les cannes à pêche et les ballons de football. John King conservait probablement ses carabines dans la bibliothèque. Compte tenu de la diversité des passe-temps de la famille King, la maison devait être encombrée de journaux, de revues, de chevalets, de peintures et de pinceaux, d'outils pour travailler le cuir, d'accessoires de couture, d'étagères d'articles de mode et de mannequins de couturière, d'albums de timbres, de nécessaires à chimie, de cartes à jouer et de partitions musicales[39].

La demeure se dressait dans un cadre magnifique. On y accédait par un chemin sinueux et étroit, cendré, partant de la rue Spring qui, en 1893 n'allait pas plus loin que la limite est du domaine de Woodside. La propriété était densément boisée et les conifères qui y poussaient en abondance lui donnaient un cadre de verdure pendant toute l'année. Le secteur nord-est était constitué de basses terres peuplées d'une cédrière tourbeuse qui s'étendait au sud, presque jusqu'à la rue Spring. Une source s'écoulait dans l'angle sud-est de Woodside qui constitue aujourd'hui l'assiette de la Spring Valley Road.

La maison entourée de pelouses était sise dans une clairière du domaine densément boisé. Les pelouses étaient vallonnées et s'élevaient vers la maison, au nord, à l'ouest et au sud. Dans l'espace dégagé de la pelouse, on avait planté des arbres pour faire de l'ombre. Les plantes grimpantes qui recouvraient la maison, en particulier les côtés ouest et nord, atténuaient la nudité des murs de brique et faisaient ressortir la bordure du toit ornée de fleurs de lis. Des parterres de fleurs et des arbustes plantés au sud et à l'ouest de la maison assuraient la transition entre les zones boisées et la pelouse. Des fenêtres de la bibliothèque ou de la salle à manger, l'on pouvait apercevoir en regardant vers la rue Spring la pièce d'eau aux nénuphars et le tulipier de Virginie que John King avait planté. De la véranda, la pelouse s'étendait à l'arrière jusqu'aux communs et jusqu'à un petit potager. Cette pelouse était coupée par le chemin

cendré qui obliquait vers la véranda et ensuite au nord vers les dépendances. Le terrain gazonné était suffisamment grand pour que l'on puisse y jouer au cricket, au football et au croquet[40].

Sur au moins deux de ses côtés, au sud et à l'ouest, la propriété était clôturée par une palissade de quatre rangées de planches horizontales. L'entrée principale du domaine était plus soignée. Quatre poteaux équarris, d'environ cinq pieds et demi de haut, supportaient une clôture de piquets blancs. Entre les deux poteaux du centre, des portes faites de piquets doubles d'environ 12 pieds de large s'ouvraient sur le chemin menant à Woodside. Il est tout à fait possible que l'entrée principale de Woodside ait été déplacée 20 verges plus loin à l'est lors de la construction du pont de chemin de fer traversant la rue Spring au début du XX^{e} siècle[41]. En plus de l'entrée de la rue Spring, il y avait un couloir naturel dans une haute élévation de terrain du côté ouest de Woodside, légèrement au nord du corps ouest. Ce couloir formait ce qu'on appelait la promenade des amoureux qui menait au second potager au nord et au verger au sud. Le chemin se poursuivait sur la propriété de Dougall McDougall et les enfants l'empruntaient pour se rendre à un ancien chemin charretier, maintenant transformé en un passage étroit menant à la rue Lancaster. Séparant Woodside de la propriété de McDougall, il y avait un échalier destiné à empêcher les animaux des King de sortir de leur propriété. Cette sortie était utilisée par les enfants lorsqu'ils se rendaient à l'école centrale sans y être conduits par Old Bill. La hauteur du terrain surplombant la promenade des amoureux faisait du bois de pins un endroit secret qui était le lieu favori des enfants pour camper, lire et étudier[42].

Les parterres de fleurs qui bordaient les pelouses au sud et à l'ouest étaient pittoresques dans ce décor presque sauvage. Le muguet, les pervenches mineures, les violettes, la vigne vierge et les annuelles que Willie semait en graine étaient entrecoupés d'arbustes comme des gants de Notre-Dame. La pièce d'eau était remplie de nénuphars blancs et le tulipier qui poussait à côté rehaussait la pelouse verdoyante du côté sud de la maison. La fin du printemps donnait naissance à une symphonie de subtiles couleurs et d'agréables parfums dès que les pommiers plantés près de l'entrée de la rue Spring et les bouquets de lilas entourant un peu partout la maison, ainsi que le merisier rouge situé à la porte de la cuisine, étaient en fleurs. L'automne était une saison particulièrement merveilleuse qui parait de couleurs vives les érables, les ormes, les vieux tilleuls et le célastre grimpant qui poussaient à l'état sauvage parmi les cèdres du secteur nord. Bien que le terrain entourant immédiatement la maison fût aménagé, la propriété ne requérait que peu de soins car le domaine conservait dans l'ensemble son aspect naturel[43].

Par comparaison à cette vaste étendue sauvage, la zone productive de la propriété était petite et se limitait principalement à la bande de terrain supplémentaire achetée par Colquhoun occupant la limite ouest du domaine. Le verger planté de pommiers allait de la rue Spring jusqu'à la promenade des amoureux. Le potager s'étendait au-delà de la promenade au nord et faisait place, plus loin à une acre de foin et d'avoine. Cette petite surface ne produisait pas suffisamment pour l'alimentation des animaux et les King devaient acheter ce qui manquait.

Willie adorait travailler sur le terrain qui entourait Woodside, seul, en compagnie d'un employé qu'il aidait, ou aidé de Max. M^{me} King payait les graines de fleurs et de légumes que Willie commandait par catalogue ou achetait en ville. Il plantait, entretenait, désherbait les jardins et incorporait le fumier que l'on transportait de la grange au potager, qui produisait de la laitue, des concombres, des tomates, des pois, des carottes, du maïs, des oignons, des pommes de terre et des betteraves. Comme nous l'avons dit précédemment, il était autorisé à vendre le surplus produit mais il devait partager les bénéfices avec sa mère qui fournissait les fonds à l'entreprenant jardinier. Il aidait en plus à cueillir les pommes, les cerises et les baies sauvages mises en conserve par M^{me} King, les filles et la servante.

C'est Willie qui était chargé d'aider l'employé à tondre la pelouse, à traire les vaches, à nourrir les animaux et les poules en plus de ranger le traîneau et la carriole dans la remise. L'employé effectuait les travaux les plus durs autour de la propriété mais les tâches spécialisées comme le labour étaient confiées à une personne de l'extérieur[44]. Lorsque Willie alla à l'université ce fut Max

qui prit en charge ses corvées et déclara: "Je suis sûr que ce sera un échec sans l'aide de mon vieux pépère"[45].

Il y avait peu de dépendances à Woodside. Les cabinets se trouvaient à une courte distance de l'angle nord-est de la partie abritant la cuisine, au milieu de l'actuel chemin de sortie de la propriété. Directement au nord et à l'est des cabinets, il y avait le puits. La remise, bâtiment en planches, éclairé par une fenêtre et coiffé d'un toit en bardeaux, où l'on rangeait le traîneau et la carriole à deux banquettes, s'élevait au nord de la cuisine. La voie d'entrée, qui longeait la véranda et obliquait au nord vers la remise continuait au-delà de ce bâtiment pour tourner de nouveau à l'est et aboutir à la grange. La grange était un vaste bâtiment comportant des stalles pour les chevaux, des cases pour les vaches et une porcherie. Le grenier servait au stockage du foin et de l'avoine. Devant la porte de la grange, il y avait un tas de fumier et à côté de la grange, à l'est, on trouvait un petit poulailler. Pendant le séjour des King à Woodside, le poulailler, dont l'état était fort délabré, s'effondra et l'on déménagea les poulets dans la grange. Comme le bâtiment de la cuisine dont John King déplorait l'état, les dépendances de la propriété se détérioraient. En fait, lorsque Mackenzie King visita la propriété en 1947, il déclara qu'il ne regrettait pas leur disparition[46].

Les King élevaient quelques animaux dont le nombre avait diminué considérablement lorsqu'ils quittèrent Woodside, en 1893. On élevait les poules pour les oeufs et leur chair mais au cours de la dernière année passée à Woodside l'on achetait les oeufs dans un magasin de Berlin. L'on engraissait des porcs que l'on vendait pour qu'ils soient abattus puisque les King achetaient leur porc et leur jambon et, une année, il est possible que l'on eût possédé également un agneau à Woodside. À un moment donné, il y eut deux vaches mais l'une d'entre elles a probablement été abattue pour sa chair. La vieille vache Bossy était celle qui produisait le lait.

Les enfants King adoraient les animaux et s'intéressaient vraiment à eux. Fan, le chien qu'ils chérissaient tant, ne fut jamais remplacé. Leurs lettres sont truffées d'anecdotes sur les animaux, le plaisir de voir les veaux nouveau-nés et les poulains, leur tristesse à la mort du poney de leur voisin tué par une vache. Old Bill, le cheval blanc, était le préféré de la famille parce qu'il ne manquait pas de caractère. Il avait l'habitude de s'enfuir et il réussit à plusieurs reprises à faire verser le traîneau transportant la famille, sort que partagea même le pasteur un jour qu'il les accompagnait. Une autre fois, il brisa ses rênes et laissa les King assis dans la carriole au beau milieu de la route. John King donnait 25 sous aux garçons du voisinage pour trouver ou attraper Old Bill qui hantait fréquemment les rues de Berlin. Old Bill détestait royalement la vache Bossy et on devait les séparer dans la grange de peur qu'il ne détruise sa stalle à grands coups de sabots. L'on en était venu à penser que l'haleine de Bossy rendait Old Bill malade. Willie était particulièrement attaché aux animaux de Woodside. Lorsqu'il partait, il rappelait à Max qu'il lui fallait nourrir le cheval et la vache, faire leur litière et donner de l'eau aux poules[47]. Lorsque Willie fut élu président de sa classe à l'université, Bella ne manqua pas de le féliciter au nom de Old Bill, de la vache Bossy et des poules[48]. Dans une lettre de Jennie on trouve cette nouvelle pleine de regrets disant: "La vieille vache de l'oncle a été tuée. Je sais que ceci t'intéressera parce que c'était l'une de tes vieilles amies"[49].

Les King appréciaient beaucoup le grand air et profitèrent au maximum de ce que la propriété pouvait leur offrir. Le terrain qui s'étendait à l'est de la maison était le moins agréable et on l'utilisait à des fins pratiques. En plus des cabinets et du puits, il y avait également une cabane pour les cendres, à peu près de la taille d'une grande niche, qui se trouvait immédiatement au-delà de la porte de la buanderie. Il est probable que la corde à linge était accrochée de ce côté de la maison, près de la buanderie. Mais les bancs, les tables et les chaises occupaient divers endroits de la pelouse pour qu'on pût profiter à volonté du soleil ou de l'ombre. Certains s'asseyaient près des parterres de fleurs, en bordure de la pelouse sud, d'autres préféraient l'ombre des arbres isolés de la pelouse, au nord et à l'ouest, ou la proximité de la remise. C'est dans ce décor charmant que se déroulaient les séances de lecture, que l'on s'adonnait au dessin ou à la peinture et que l'on répétait les chants en plus d'y donner des réceptions. Pour les grandes réceptions, les King installaient un parquet amovible sur la pelouse nord[50].

Le domaine de Woodside, la maison, les meubles, les accessoires, les dépendances et les animaux formaient la toile de fond sur laquelle s'animait la famille King. Chaque parcelle de ce tableau s'inscrivit d'une façon ou d'une autre dans les souvenirs que les King allaient conserver tout le reste de leur vie.

TORONTO: LES ANNÉES GRISES

En 1949, Jennie Lay écrivait: "Nous nous installâmes à Woodside en 1886, puis à Toronto en 1893. Ces deux déménagements sont encore très clairs dans ma mémoire, celui de Woodside au mois de décembre par un froid mordant et celui de Toronto au mois de juillet, par une chaleur écrasante"[1]. L'installation à Toronto avait été décidée dans l'espoir d'un avenir meilleur. John King devait y être chargé de cours à l'école de droit de Osgoode Hall et il comptait aussi se joindre à un cabinet d'avocats de la ville afin d'augmenter les maigres revenus de son poste de professeur. Il quittait Berlin avec quelques regrets mais avec le respect des habitants, qui lui offrirent deux rouleaux de parchemin.

> L'un des parchemins était présenté par l'église presbytérienne St. Andrew où John King avait été secrétaire du comité directeur pendant 20 ans. Le second, offert par le comté de Waterloo, rendait hommage aux 11 années de service de M. King en tant qu'avocat du comté.[2]

Les King habitèrent quatre maisons différentes pendant les 23 ans où ils vécurent à Toronto. Ils occupèrent la première, au 147 de la rue Beverly, jusqu'à la fin du siècle; le loyer s'élevait à 360 $ par trimestre. Ils s'installèrent ensuite au 22 Wellington Place, près de Osgoode Hall puis ils habitèrent au 4 chemin Grange, près de "Grange", résidence de leurs amis les Goldwin Smith; cette maison fut celle qu'ils préférèrent à Toronto. La propriétaire, Mme Goldwin Smith, demandait un loyer de 480 $ par trimestre et les King vécurent dans la maison pendant plus de 10 ans. Leur dernière adresse à Toronto fut le 236 Avenue Road, où John King loua une maison après avoir pris sa retraite et où il ne vécut que quelques mois avant sa mort[3].

John King atteignait l'un de ses objectifs en s'installant à Toronto puisqu'il avait obtenu un poste à l'école de droit pour le salaire mensuel de 125 $. Mais vu le montant du loyer de la maison, il était indispensable qu'il ait une autre source de revenus et, entre 1893 et 1895, il travailla pour le cabinet d'avocats M.L. Mercer, L.H. Bradford et F.E. Titus au 32 de la rue Church. En 1895, il entra dans le cabinet de Thomas T. Rolph et de Edward Brown où il dut payer 20 $ par mois pour un bureau, une machine à écrire et le téléphone. Un peu plus tard la même année et jusqu'en 1897, John King essaya de pratiquer sa profession indépendamment, mais, entre 1893 et 1902, il s'associa avec un certain M. Eagan. Cet arrangement fut rompu quand Eagan décida d'augmenter le loyer de 18 $, dépense supplémentaire que John King ne pouvait se permettre. En 1905, cependant, il commença à exercer avec Donald L. Sinclair. Selon les termes de leur contrat, Sinclair payait le loyer, les frais de publicité et d'imprimerie et versait à John King des honoraires qui s'élevaient à 25 $ par mois. Sinclair était payé pour les affaires générales et celles dont il s'occupait lui-même; John King ne s'occupait que d'affaires spéciales. Cette association fut dissoute en 1915[4].

John King avait du mal à faire face à ses obligations financières car il devait payer les études de Max à l'université et préserver le train de vie assez élevé de sa famille. Même s'il trouvait que la pratique en cabinet était pénible et ennuyeuse, les avocats avec lesquels il s'associait bénéficiaient de son prestige. Ses diplômes, son poste à l'école de droit et, en sa qualité de théoricien, sa connaissance exceptionnelle des lois sur la diffamation écrite et orale ajoutaient à la réputation des divers cabinets d'avocats qui l'employaient. John King n'exerçait sa profession qu'aux assises. Lorsqu'il était appelé, on s'en réjouissait, comme le montre un commentaire d'Isabel King: "Je suis contente que Père ait été appelé aux assises de Stratford. J'espère seulement que les honoraires seront élevés car nous avons tant de mal à joindre les deux bouts à la maison"[5]. En 1910, John King plaida sa cause la plus célèbre, l'affaire Frazer où il défendait un vieil homme qui avait épousé une jeune fille sans le consentement de sa famille, qui voulait prouver l'incapacité de ce dernier à gérer ses affaires. John King gagna cette cause, mais Frazer mourut entre-temps et la totalité des honoraires ne fut perçue qu'après la mort de l'avocat[6].

John King avait considéré sa nomination au poste de professeur à l'école de droit de

Osgoode Hall comme une étape dans son avancement à l'université de Toronto et vers son but final, devenir juge. Malgré sa haute intelligence, sa probité l'empêcha de recevoir ces promotions et il dut compter sur son poste de professeur et sur ses écrits comme sources principales de revenus. Il donna plusieurs cours à l'école de droit: la théorie des preuves, la droit pénal, la jurisprudence ainsi que l'histoire et le droit constitutionnel du Canada. De plus, il enseigna le droit pénal à tous les étudiants avancés[7]. L'une de ses conférences fut annoncée comme suit:

ÉCOLE DE DROIT

OSGOODE HALL, TORONTO
TRIBUNAL FICTIF
DEUXIÈME ANNÉE – LA THÉORIE DES PREUVES
conférencier: M. King, c.r.
exposé de l'affaire le vendredi
16 octobre 1908 à 16 h 30
SECORD c. WEBER.[8]

Comme professeur à l'école de droit, John King était un vrai tyran, surtout avec les finissants. On peut citer à ce propos la manière dont il régla une situation qui fut relatée dans le journal.

> Il y a eu encore bien de l'agitation à l'école de droit et, de ce fait, le professeur John King a refusé de donner sa conférence aux jeunes gens de troisième année et les a congédiés pour l'année. On dit que les finissants de cette année se sont fait remarquer par leur tendance à manifester. Le professeur King a déjà dû les réprimander à plusieurs reprises pour le désordre qu'ils causent mais il semble qu'hier les éléments perturbateurs aient été plus loin que d'habitude. Le fait qu'aujourd'hui est un jour de congé a probablement eu une influence sur ces troubles.
>
> Hier soir les étudiants se sont trouvés dans l'embarras car nul ne semble savoir si M. King a annulé seulement une conférence ou le cours en entier. Il ne semble pas qu'il y aura enquête, mais l'action du professeur King devrait servir d'exemple dans l'avenir. C'est loin d'être la première fois que des problèmes se posent avec des étudiants de dernière année. Hier, bien qu'il n'y ait pas eu de bousculade, les étudiants ont fit tellement de tapage que le professeur King a été incapable de poursuivre son cours.[9]

Malgré tout, King était tenu en haute estime par les étudiants, qui lui exprimaient leur admiration de diverses manières. Beaucoup d'entre eux étaient reçus chez les King, où ils étaient les bienvenus et traités comme des membres de la famille. Mme King, qui les choyait et les divertissait, "était aux yeux des étudiants qui leur rendaient visite une femme merveilleuse"[10]. Une année, à la fin des conférences de King pour le trimestre, les étudiants montrèrent combien ils appréciaient son travail en lui rendant hommage dans leurs discours et en lui offrant un parapluie avec un manche en or gravé[11]. Quand il prit sa retraite en 1915, on fit son panégyrique en public.

> ...Il a enseigné à sept générations d'étudiants. Ces diplômés apprendront avec regret le départ en retraite de leur vieux professeur auquel ils étaient très attachés. M. King a toujours été très populaire, que ce soit en salle de cours ou dans ses relations personnelles ou professionnelles avec les étudiants. Les souvenirs que lui ont présentés les diverses promotions chaque année sont devenues une tradition de l'école et montrent à quel point les étudiants l'admiraient.[12]

Mais John King n'impressionnait pas seulement les étudiants. Il bavardait volontiers avec les enfants qu'il rencontrait sur son chemin entre sa maison, chemin Grange, et Osgoode Hall. Sa gentillesse à leur égard fut récompensée car, des années plus tard, alors qu'il devenait aveugle, les enfants lui prenaient la main et l'accompagnaient jusqu'à l'école de droit. En 1947 encore, l'un d'entre eux se souvenait de lui.

> Vous savez, quand j'étais enfant et que je livrais l'épicerie, j'avais un "copain formidable" qui posait sa main sur mon épaule d'une manière amicale quand il me voyait le matin, au sortir de sa maison chemin Grange avec son sac d'avocat à l'épaule. Il se rendait à Osgoode Hall, où durant plus de 21 ans, il fut l'un des conférenciers les plus respectés dans son domaine, le droit et l'histoire. Je n'oublierai jamais la manière

dont il me tapait sur l'épaule et disait "comment va le petit bonhomme aujourd'hui"?

Même enfant, je pouvais sentir que son attitude agréable et sympathique reflétait l'amour de ses semblables. Et plus tard, quand je devins adulte, je me rendis compte, d'après ce que me dit mon père et ce que j'appris, que sa grandeur n'émanait pas de seulement de sa personne mais surtout de sa contribution au bien-être de ses étudiants de l'école de droit et de son prochain.

Cette influence perdura après son départ. Il savait qu'il formait des hommes et son ascendant était bénéfique. Son départ fut cruellement ressenti quand il dut démissionner de son poste de conférencier à Osgoode Hall et quitter sa charge à l'assemblée législative pour cause de cécité. Il eut l'honneur, rarement accordé, d'être nommé "professeur émérite" de l'école de droit en 1915, par ceux qui avaient eu la chance exceptionnelle de juger et d'apprécier son intégrité, sa simplicité et son savoir.

Son nom? John King, M.A., c.r., père du premier ministre du Canada. De cet homme, on peut vraiment dire, suivant les mots de l'épitaphe de Christopher Wren à la cathédrale St. Paul, "si vous cherchez le monument érigé en son honneur, regardez autour de vous."[13]

Étant donné la renommée que lui avaient value ses nombreux écrits, ses nombreux amis, et le poste qu'il occupait à Osgoode Hall ainsi qu'au conseil de l'université, John King avait espéré obtenir un autre poste de conférencier à l'université de Toronto. Mais en 1895, alors que Mackenzie King étudiait encore à l'université de Toronto, le club de sciences politiques, dont il faisait partie, invita un syndicaliste, A.P. Jury, et un socialiste, Phillip Thompson, pour parler du mouvement ouvrier. Cette invitation, lancée par les étudiants, mit le professeur d'économie politique, James Mavor, dans une telle colère qu'il annula la réunion. Les étudiants exigèrent que l'on respecte leurs droits. Le rédacteur en chef de Varsity, qui soutenait la position des étudiants, fut suspendu; et un professeur de latin, qui attaqua la décision de Mavor dans une lettre au Globe, fut prié de remettre sa démission. Pour répondre à ces actions, les étudiants se mirent en grève et boycottèrent le cours de Mavor. Les étudiants présentèrent leur cause devant une Commission royale mais les autorités de l'université furent exonérées de tout blâme[14].

Apparemment, les administrateurs de l'université n'apprécièrent pas qu'un étudiant, portant le nom de William Lyon Mackenzie, prenne part à une grève et menace les privilèges de l'élite torontoise. On pensait que John King soutenait la position des étudiants, et, de ce fait, il semble qu'on se vengea sur lui. En outre, en tant que membre du conseil de l'université, John King s'était souvent opposé seul au président James Loudon sur des questions comme la nomination de professeurs, les études supérieures, l'administration et la direction de l'université[15]. King présenta sa candidature à la chaire de droit constitutionnel et international à l'université de Toronto. Ce fut à Loudon qu'échut la responsabilité de choisir le titulaire et la candidature de King ne fut pas retenue malgré ses connaissances poussées dans le domaine[16]. Déçu, King écrivit à Goldwin Smith et, se plaignant du favoritisme, il déclara que la chaire avait été prise par quelqu'un "qui n'y connaissait rien"[17]. Willie, malheureux que le travail de son père en droit et au conseil de l'université ne fût pas reconnu, écrivit "l'ingratitude est souvent difficile à comprendre"[18]. Quand plus tard, dans des circonstances semblables, Willie se vit refuser une bourse à l'université de Toronto et qu'il décida d'aller à Harvard, il dit à son père:

> ...Si je deviens citoyen des États-Unis, ce sera la faute de mon université. Ce ne serait pas de bon coeur, mais Harvard représente la vie, tout ce qu'il y a de noble et de grand dans la vie...
> ...l'université m'a traité comme elle t'avait traité.[19]

À deux reprises, John King avait cherché à être promu au poste de juge, mais, malgré de nombreux soutiens, cela lui fut refusé[20]. Il savait qu'il avait froissé des hommes dont l'influence s'étendait au-delà de l'université. C'était aussi une période de polarisation politique en Ontario, car les conservateurs commençaient à prendre le pas sur les libéraux. Les catholiques formaient une force

politique importante, et on s'assurait leur vote par un traitement de faveur dans les nominations[21]. John King comprit qu'il ne deviendrait jamais juge et confia à un ami:

> Ce n'est pas tant l'aspect personnel ou professionnel de ce poste qui m'importe, mais plutôt ce qu'il me permettrait de faire pour ma famille. Mes responsabilités et mon devoir envers eux sont ce qu'il y a de plus important...il est difficile de se voir refuser...cette promotion mais c'est seulement...parce que je ne suis ni un politicien, ni un conservateur, ni un catholique. J'aurais sans doute pu faire de très bonnes affaires à Toronto si j'avais été prêt à poser des gestes indignes d'un homme d'honneur... Nous ne pouvons pas nous permettre de prendre notre retraite. Il faut bien que nous mangions...[22]

L'amour-propre de John King avait été blessé, mais l'université de Toronto ne pouvait complètement ignorer sa contribution dans le domaine du droit et il fut nommé président du comité d'études juridiques tandis qu'à Osgoode Hall, il devenait examinateur de l'école de droit. John King essaya d'obtenir une chaire vacante à l'école de droit de Harvard, car il était réputé comme enseignant et théoricien de droit américain et canadien, mais on lui annonça que le poste avait été pris par un membre de cette université[23]. Après ce refus, il semble qu'il abandonna toute idée de poste universitaire.

Dès 1902, John King n'arrivait plus à équilibrer son budget. Comme on l'a dit précédemment, il recevait de l'école de droit un traitement mensuel de 125 $, mais ses frais s'élevaient à 108 $, ce qui laissait 17 $ à la famille pour vivre. On hypothéqua les meubles et la collection de tableaux, on parla de saisie et on ne put payer les dernières factures de charbon. John King dut renouveler des traites pour payer à Eagan le loyer qu'il lui devait pour son bureau et pour faire vivre sa famille; il emprunta de l'argent sur son assurance-vie afin de pouvoir faire assurer les meubles de leur maison et payer ce qu'il devait à la Law Society et au Ancient Order of United Workmen, ainsi que pour acquitter ses contributions à l'église et les honoraires du médecin. Il commença aussi à emprunter de l'argent à Willie[24].

Cette situation financière précaire dura plusieurs années. L'association de John King avec Sinclair fut cependant un peu plus satisfaisante. L'arrangement n'était que nominal mais John King en retirait 25 $ par mois, un bureau qu'il occupait gratuitement, et le droit d'utiliser le nom du cabinet[25]. D'autre part, ses écrits lui rapportaient un peu d'argent. L'American Book Company le paya 1000 $ pour son article sur la diffamation dans le *Cyclopedia of Law and Procedure*, que l'on utilisait à l'université de Toronto et à Osgoode Hall, et pour ses articles dans divers journaux[26]. Selon Willie, les dettes de son père auraient pu être payées "s'il avait écrit à cet effet un ou deux articles chaque mois, ce qui aurait été des plus satisfaisant pour lui"[27].

Malgré tout, Willie décida d'aider son père. Il envoyait régulièrement de l'argent à la maison, il aidait à régler les comptes mensuels; il retira l'hypothèque sur le mobilier et remboursa l'argent emprunté sur l'assurance. Pour préserver son amour-propre et son sentiment d'indépendance, John King céda à l'avance ses honoraires à Willie et lui garantit le remboursement sur son assurance-vie. Willie endossa les dettes de son père, mais en 1914 encore, il lui conseillait de diriger ses finances avec rigueur s'il voulait se tirer d'affaire cette année-là[28].

Willie se rendit compte très tôt de la situation de sa famille, car dès 1900, on peut lire dans son journal:

> Il faut faire de gros efforts à la maison, et, à mon retour, je dois essayer d'améliorer les choses. Avoir des dettes est le principal souci qui gâche le bonheur de notre famille.[29]

L'extravagance d'Isabel King ne contribuait pas peu à cette situation navrante. Au lieu de gronder sa mère, Willie avait tendance à fermer les yeux, et, souvent, il lui donnait la possibilité d'obtenir ce qu'elle désirait. Elle adorait les vêtements, surtout les chapeaux bordés de velours et de plumes et elle était sans cesse à la recherche d'une bonne affaire. Dans ses lettres à Willie, elle se plaignait du manque d'argent, mais parlait également d'aller à un concert ou d'acheter de la vaisselle plutôt que des chaussures ou autres objets indispensables. Elle demandait de l'argent pour des soins dentaires et faisait remarquer

W.L. Mackenzie King (à gauche) avec son frère Mcdougall et son père John King, le 8 août 1899. (Archives publiques Canada, C-55520.)

que toutes ses amies avaient des dents en or. Elle était outrée si le loyer augmentait, mais cela ne l'empêchait pas d'engager une nouvelle domestique. Elle attendait que le chèque de John King arrive, puis elle partait en voyage[30]. L'extrait suivant d'une lettre adressée à Willie est typique de ses caprices:

> J'ai vu dans la publicité de chez Murray qu'ils allaient vendre au rabais des robes que je convoite depuis quelque temps. Il est possible que demain je possède l'une de ces robes.[31]

Isabel King se rendait parfaitement compte de la précarité de la situation financière de sa famille mais elle persistait à vivre selon le train de vie auquel elle avait été habituée. En réponse à l'offre d'aide de Willie, elle envoya une note de remerciement qui disait "je prie le ciel que nous puissions te rembourser bien que cela semble impossible pour le moment"[32]. Elle fit cependant un effort pour équilibrer les comptes en décidant de réduire les dépenses de Noël pendant plusieurs années. Elle demandait de l'argent à Willie non seulement pour elle-même mais aussi pour les factures de la maison. Par nécessité, elle jonglait avec les comptes, elle payait les domestiques avec la somme réservée à la facture de gaz et se retrouvait sans argent pour payer cette dernière. Pourtant, quand Isabel King tomba malade en 1906, Jennie prit en mains les comptes de la maison et réussit à équilibrer le budget[33].

En dépit de leurs problèmes financiers, les King recevaient beaucoup, bien qu'Isabel King se plaignît: "les gens viennent constamment passer un peu de temps ici, nous aimons les recevoir mais, même en faisant très attention, cela revient cher"[34]. Les réceptions organisées n'avaient rien de commun avec celles de Berlin mais elles coûtaient plus cher. En 1905, 57 personnes (parmi lesquelles 20 ne purent venir) furent invitées chez les King. La liste des invités comprenait les McMurrich, les Michie, les Falconbridge, les Mulock, l'honorable George Ross, le juge Moss, divers entrepreneurs bien établis et des personnalités juridiques ou politiques. Les King se rendaient à des réceptions, à des dîners, à des thés et allaient en visite, ce qui les obligeait à rendre les invitations[35]. De temps en temps, les King recevaient des invités pour le dîner puis les emmenaient à Massey Hall, mais Isabel regrettait que toutes ces visites leur eussent fait manquer de nombreux concerts[36]. Les King furent invités aux mariages des familles Gzowski-Lindsey, Hyde-Wookey et Wilson-Bliss. À l'occasion du mariage de Jennie, la liste des invités comprenait nombre de personnages importants[37].

La distance entre Berlin et Toronto empêchait les relations suivies avec plusieurs anciens amis. Mais, vers la fin du siècle, certains membres de la famille Colquhoun s'installèrent à Toronto et recommencèrent à fréquenter les King pour se rappeler Woodside et les amis communs, et pour parler des progrès et activités de leurs enfants. Les amis les plus proches des King à Toronto étaient les McMurrich, les Falconbridge, les Thompson de Rosedale, les Mulock, avec lesquels ils passèrent souvent Noël, et les Goldwin Smith. Goldwin Smith eut une profonde influence sur les idées de Willie, au sujet de l'avenir du Canada. Mais les relations avec des personnes de ce milieu coûtaient cher, car il fallait suivre la mode, organiser des réceptions, assister à des opéras, à des concerts donnés à l'Association Hall et à Massey Hall, ainsi qu'à des spectacles de Varsity[38].

Par rapport à l'époque de Berlin, on avait limité les voyages et les vacances. En général, Isabel et John King passaient leurs vacances d'été au lac Joseph avec des amis. L'un de leurs plus grands voyages eut lieu en 1904, quand ils rendirent visite à Willie à Kingsmere. Le voyage fut difficile à organiser et il sembla qu'il ne se ferait pas. À ce moment-là, les King devaient trouver assez d'argent pour payer leur facture de gaz, pour envoyer Bella à Muskoka et pour acheter une robe à Jennie qui devait se rendre à un mariage. Mais le chèque de John King arriva à temps, ils annulèrent un arrêt à Kingston pour voir des amis, obtinrent un billet gratuit pour leur voyage et un prêt de Willie, ce qui leur permit de réaliser leur projet. Ils emportaient avec eux une grande malle, une petite malle, le panier, les bottes et le parasol de M^me^ King, le téléscope de M. King, son manuscrit sur la diffamation, la boîte du chapeau de soie et un paquet contenant sa chemise de nuit; venaient ensuite une boîte contenant des légumes, une boîte contenant un chapeau de demoiselle d'honneur, une horloge, des parapluies et des manteaux de pluie, différents

colis, une petite mallette et une serviette. Malgré les efforts qu'ils avaient dû déployer, John et Isabe' King tirèrent un immense plaisir de leur voyage[39]. En 1906, alors que John King était malade, Willie l'emmena en voyage en Grande-Bretagne, ce qui attira le commentaire suivant de Max: "Willie doit être heureux simplement à la vue du plaisir sur le visage de Père. Le pauvre garçon n'est pas près d'oublier ça"[40].

Les finances chancelantes des King ne les empêchaient nullement d'engager des domestiques. Mais, comme à Woodside, beaucoup d'entre eux ne donnaient pas satisfaction si on en juge par le va-et-vient continuel. Ceux qui faisaient l'affaire étaient traités comme des membres de la famille; une servante appelée Jane eut le droit d'avoir un chat et de partager la lecture des lettres de la famille[41]. Le commentaire suivant d'Isabel King est révélateur à cet égard:

> J'ai fait une sieste cette après-midi.
> ...j'ai renvoyé cette soi-disant domestique et, au moment même, j'ai pensé que j'avais peut-être agi trop vite car elle aurait pu aider un peu à la cuisine mais elle était partie pour ne jamais revenir.[42]

Après le départ des King de Woodside, les relations étroites qu'ils avaient entretenues avec d'autres membres de la famille se détériorèrent. La soeur d'Isabel King, Helen, dont on sait peu de choses, s'éteignit en 1878; Elizabeth mourut en 1901 et Janet, M^me^ Charles Lindsay, trouva la mort en 1906[43]. Dans les dernières années de leur vie, Elizabeth et Janet se disputaient souvent avec Isabel. Selon l'opinion de Bella, "si certains de nos parents avaient un peu plus de l'indulgence de Mère, il y aurait moins de dissensions du côté des Lindsay"[44], mais les disputes entre Isabel et Janet avaient trait aux droits de propriété du terrain Mackenzie. Le conflit avec les Lindsay ne fut pas résolu et dura longtemps après la mort d'Isabel car il fut repris par Willie et Jennie[45]. Isabel, qui comme son père était rancunière, resta éloignée d'Elizabeth après un désaccord dont le sujet n'est pas mentionné. Et quand Elizabeth, la tante Libbie que l'on avait tant aimée et qui était toujours la bienvenue à Woodside, se retrouva au Y.W.C.A. de Chicago, mourante, Isabel King refusa, malgré ses demandes, de lui rendre visite ou de lui venir en aide[46].

Du côté de la famille King, Dougall McDougall s'était occupé de la mère de John King, Christina, d'une soeur, Flora et d'une nièce. À sa mort, Dougall McDougall, pensant peut-être que John King était bien établi, laissa son domaine à Flora. De ce fait, M^me^ King mère, qui habitait temporairement chez les King à Toronto, s'y installa définitivement. L'arrangement fut satisfaisant car M^me^ King et Isabel s'entendaient bien, et les enfants et leur mère l'emmenaient en ville pour rendre visite à ses amies. Pendant ce temps, Flora avait décidé de laisser sa propriété à sa nièce, qui se maria. Après avoir vécu chez sa nièce et son mari pendant un an, Flora eut une attaque et changea son testament en faveur de sa soeur, M^me^ King, à qui elle laissa une rente annuelle de 200 $. Mais, après la mort de Flora, le codicille du testament fut annulé par un procès. Ainsi, John King dut assumer seul la charge de sa mère jusqu'à sa mort en 1900[47].

D'après Jennie, après avoir quitté Berlin, "il y eut 24 ans durant lesquels nous vécûmes en étroite association avec l'Église et le monde"[48]. L'attachement à l'Église resta un élément primordial de la vie familiale des King. Tous se rendaient à l'église et assistaient aux offices régulièrement. John King fut nommé ancien en 1905 et fit partie de l'assemblée consistoire et du Men's Club de l'église St. Andrew à Toronto. Isabel King faisait partie du comité visiteur et elle enseignait la couture à l'école du dimanche. Bella et Jennie enseignaient elles aussi à l'école du dimanche, étaient membres du Girls Own Club et aidaient leur mère dans ses oeuvres de charité[49].

Les dossiers de coupures de journaux de Bella indiquent qu'elle était sensible et se passionnait pour beaucoup de choses. Elle s'intéressait énormément à la religion, surtout au Christian Endeavour, qui était un mode de vie chez les King, et aux oeuvres de charité comme en témoignent plusieurs de ses articles se rapportant à des orphelinats, à la Croix-Rouge et aux missionnaires en Inde et en Chine. On y trouve aussi des coupures sur la littérature, la poésie et l'art épistolaire, sans doute à cause de l'influence paternelle, ainsi que des chansons de folklore, des articles sur les travaux manuels et des histoires pour enfants. À un niveau plus personnel, elle

amassait des informations sur la mode vestimentaire, les soins de la peau et les tâches d'une épouse au foyer. Plus tard, elle réunit un dossier sur les impressions d'hommes et de femmes au seuil de la mort[50], dans lequel on trouve la copie d'une lettre trouvée sur le bureau de Charles Dickens à sa mort. Elle s'intitule "les enfants" et contient le passage suivant:

> Le murmure de leur voix me manquera
> Ainsi que le bruit de leurs pieds délicats
> Quand les leçons et les tâches sont toutes terminées
> Et que la Mort dit que l'école est finie.[51]

John King avait le souci financier de deux filles à charge à la maison, et ni l'une ni l'autre ne semblait tentée par le mariage. La famille fut ravie quand Bella eut un soupirant et Isabel King, alors en visite à Kingsmere, écrivit:

> Bella, si seulement tu peux t'unir à ton pasteur, Billie dit qu'il fera de son mieux pour réunir tout le nécessaire, comme le trousseau, etc... Je suis contente que le pasteur ait commencé à lire à haute voix, car il n'y a rien de mieux que de cultiver son esprit et son coeur en même temps.[52]

Mais cette relation n'eut pas de suite et les King semblèrent se résigner à ce qu'au moins une de leurs filles restât célibataire. Willie, pour sa part, voulait sans doute intervenir car son attitude lui valut une réprimande de sa mère:

> Quand tu es allé dîner avec ton ami chez Sir Frederick, as-tu réfléchi au sens de tes paroles quand tu as dit "sais-tu, Jim Sutherland, que j'ai un père que tu pourrais aider financièrement, que cela me soulagerait beaucoup en pensant à ma mère et que j'ai deux soeurs prêtes à se marier si tu songes à t'établir"?[53]

En 1898, Bella avait envisagé une carrière d'infirmière. Elle songea d'abord à s'inscrire dans une école d'infirmières à Toronto mais décida ensuite d'aller dans un hôpital de Boston tenu par des soeurs de l'ordre épiscopal. Quand Willie, qui était alors à Harvard, entendit parler des projets de Bella, il sembla quelque peu inquiet. Il la prévint qu'elle serait partie de la maison pendant 3 ans, durant lesquels elle ne serait pas payée. Il estimait la profession qu'elle avait choisie surtout si, comme c'était le cas pour Bella, le but en était noble mais il lui donna ce conseil "c'est une erreur de croire que c'est le seul genre de travail au monde"[54]. Malgré cela, Bella entra à l'école d'infirmières à Boston, et en moins deux mois, elle regrettait sa décision. Isabel se plaignit auprès de Willie que Bella devait vider au moins 50 bassins par jour et qu'elle se sentait seule au milieu d'un groupe d'infirmières vulgaires qui n'avaient pas son bagage intellectuel. De plus, malgré l'absence de salaire, Bella devait se suffire à elle-même[55].

Avant d'avoir terminé 6 mois d'apprentissage, Bella se rendit compte qu'elle ne pouvait continuer sa carrière d'infirmière et qu'elle devait en finir. La décision de Bella tourmenta beaucoup les membres de la famille à cause du souci que suscitaient les dettes familiales. Après avoir reçu une lettre troublante de son père au sujet des répercussions de la décision de Bella, Willie écrivit dans son journal:

> ...Mère et Jennie pensent que j'ai troublé l'esprit de Bella et disent qu'elles vont lui écrire pour lui dire de rester; cette situation a créé beaucoup de mésentente entre Père et Mère... Je ne sais pas ce qui va se passer dans la famille. Mère est terriblement nerveuse et elle exagère toujours tout. Bella est pareille et tous font preuve de bien peu de raison et de jugement. Les dettes ont été une épreuve terrible qui a assombrit tout bonheur. La tante Libbie, quant à elle, a été une vraie malédiction. La vie de Mère n'est que soucis et chagrin, et celle de Père est pleine de déceptions.[56]

Willie s'intéressait sans aucun doute à l'épanouissement de Bella. D'après lui, Bella, solitaire et malheureuse, n'avait rien lu ni rien vue et, de ce fait, son esprit ne s'était pas ouvert[57]. Il la soutint dans sa décision d'abandonner ses études d'infirmière, car il pensait qu'elle avait besoin de revenir à la maison et de passer au moins deux heures par jour à lire, sous la direction de son père. Quand Bella quitta Boston, il suggéra "maintenant que Bella est revenue avec une autre vision du monde et de l'ambition, nous devrions tous

faire notre possible pour que notre foyer devienne l'un des plus chaleureux du Canada et une véritable abbaye de Thélème"[58].

Bella fit un effort conscient pour se cultiver par la lecture[59]. En 1903, elle étudia au collège d'agriculture de l'Ontario, à Guelph, mais on a peu de documents témoignant de ses résultats dans cet établissement. Toutefois, un an plus tard, elle s'inscrivit à l'école technique de Toronto, où elle fut la première de sa classe. Les cours traitaient d'économie domestique et de puériculture et ils portaient sur des sujets variés comme les techniques de lavage, le service à table et la disposition des couverts, la cuisine, l'utilisation de l'électricité, le chauffage et la plomberie, les principes d'hygiène et de santé, et les remèdes faits à la maison. Elle était tenue d'établir un répertoire de couture et en fit un qui comprenait de magnifiques échantillons de points, de rapiéçage, de raccommodage, de fronces de manche, d'agrafes et d'oeillets et de broderies pour des serviettes en damas[60]. Quand le cours fut terminé, Isabel conclut un accord avec Bella. On lui donnerait une machine à coudre et de l'argent de poche si elle restait à la maison, car Isabel King admettait que le foyer perdrait beaucoup de son confort si Bella partait travailler à l'extérieur[61].

Bella avait envisagé d'autres possibilités, parmi lesquelles celle de préparer le certificat d'enseignement à l'école normale ou d'aller à l'université. Mais elle abandonna ces idées et décida de pratiquer le chant[62]. Pendant dix ans, elle utilisa ses talents au mieux de ses capacités. Elle se servait de ce qu'elle avait appris à la maison, dans la communauté ou au service de l'église. Elle s'intéressait tout particulièrement au Girls' Own Club qui s'occupait des ouvrières de la ville. Bella, en tant que fondatrice du groupe, fit des conférences sur des sujets comme la constance, la charité quotidienne, la prière et ses effets, Mlle Havergal et les "Deux Listes"[63]. Mais elle ne trouva du travail en dehors de la maison que durant les deux dernières années de sa vie, en tant qu'employée de la banque de commerce, pour le salaire annuel de 500 $[64].

Dès 1903, la famille se rendit compte que la santé de Bella était fragile, et Max la payait 10 $ par mois pour qu'elle se couche avant 22h. Dans les premiers mois de 1915, elle eut ce qu'on diagnostiqua comme une crise cardiaque et elle mourut subitement en avril[65]. La notice nécrologique parue dans le *Toronto Star* résume bien sa vie.

> Mlle King était fort connue dans la ville pour son travail auprès de l'église St. Andrew, rue King ouest, et surtout à l'institut, qui est une association importante de cette communauté religieuse. Elle y enseigna pendant plus de 20 ans et fut l'une des fondatrices et travailleuses en chef du club de jeunes filles de l'institut, qui exerça une profonde influence sur les jeunes filles de la ville. Dans de nombreux foyers modestes de Toronto, on regrettera les visites de Mlle King, sa présence féminine, gaie et réconfortante, son aide et ses bonnes paroles. Elle était l'amie des pauvres et des démunis et elle sympathisait profondément avec les gens dans la détresse ou ceux que la chance avait oubliés. En plus de son oeuvre de chrétienne, sa vive intelligence, ses goûts et sa nature raffinés faisaient d'elle une personne recherchée dans tous les milieux sociaux. Elle est passée dans l'autre monde de la manière qu'elle aurait souhaitée, et ce fut la juste fin d'une vie droite. Ses amis et tous ceux qui eurent le privilège de la connaître se la rappelleront avec tendresse.[66]

Jennie, comme Bella, dut faire face aux mêmes problèmes familiaux, mais sa nature exhubérante lui permit de s'adapter plus facilement aux circonstances. Elle était la plus jolie des deux filles et elle semblait avoir le coeur plus léger. Elle adorait danser, et avec un grand groupe d'amis, elle appréciait les ballades à bicyclette et les vacances à DeGrasse Point ou à Lefroy. La plupart de ses divertissements tournaient autour de ses relations avec la société des jeunes gens de l'église. Ses dossiers de coupures de journaux témoignent de son intérêt pour les affaires et les clubs de l'église, l'école du dimanche, la poésie et sa collection d'autographes[67]. Jennie, aidée de Bella, mit à profit les exercices de gymnastique que le capitaine Clark leur avait appris quand elles habitaient à Woodside. Elle organisa trois classes de cette discipline à l'institut, une pour les jeunes filles, une pour les garçons et la troisième pour les ouvrières[68]. Elle s'offrit en plus des

leçons de chant et devint professeur dans la même école, ce qui lui permit de gagner un peu d'argent[69].

Dès 1899, Jennie avait pris un peu d'indépendance. Elle fut engagée comme dame de compagnie par Mme Mulock et, à ce titre, fut invitée au théâtre et à des sorties. Elle devait servir de co-hôtesse à certaines des réceptions des Mulock, au cours desquelles elle rencontra Lady Laurier, Lady Thompson et certains des amis et associés de son père. Pendant les mois d'été, elle accompagnait les Mulock, qui louaient une voiture sur la radiale (la ligne de chemin de fer électrique) pour se rendre jusqu'à leur ferme, à Newmarket. Pendant un séjour à Newmarket, Jennie se rendit à des réceptions chez Jaffrey Robertson, l'ami d'université de son père[70].

Bien que Jennie n'ait pas eu l'idéalisme de sa soeur Bella, elle choisit une carrière plus satisfaisante du point de vue personnel. La famille, toutefois, semblait vouloir décourager ses aspirations. Ses parents ne lui permirent pas d'accepter un emploi comme rédactrice de la chronique "société" d'un journal de Toronto. Quand elle songea à faire des demandes pour travailler comme apprentie-infirmière dans un hôpital américain ou comme demoiselle de compagnie dans la région de Boston ou de Cambridge, Willie ne prit pas assez d'intérêt à ces projets pour les encourager[71]. Quand elle songea à se présenter à l'examen d'entrée de l'université, Max l'en dissuada. D'après lui, les études universitaires ne préparaient pas à un emploi rémunéré et il ne pensait pas qu'un baccalauréat fût nécessaire pour obtenir un poste dans une école de filles. En dépit des réserves de Max et de Willie au sujet des études supérieures envisagées par leurs soeurs, Bella et Jennie assistaient à de nombreuses conférences publiques de l'université[72].

En 1906, Jennie accepta la seconde demande en mariage de Harry Lay. Ce dernier était tombé amoureux d'elle quand tous deux habitaient Berlin mais Jennie avait refusé sa première demande. Plus tard, il avait épousé une certaine Mlle Cameron qui était au courant de ses sentiments envers Jennie. Après le décès de sa femme, il se tourna à nouveau vers Jennie et elle accepta de l'épouser et d'élever son petit garçon. Bien que Willie fût opposé à cette union, il n'en prêta pas moins de l'argent pour la cérémonie; quant à Bella, attristée par le départ de sa soeur, elle fut contrainte d'admettre que cela réduisait les dépenses à la maison[73].

Max avait terminé ses études secondaires à Berlin et il fut ensuite admis à l'école de médecine de l'université de Toronto. Il dut travailler dur pour gagner l'argent nécessaire à ses études et il fut aidé par Willie, qu'il vénérait. Même si John King ne pouvait accorder à son fils qu'une aide financière réduite, les deux hommes continuèrent d'entretenir d'excellentes relations. Ils appréciaient tout aussi bien une simple promenade, le plaisir de la conversation et les visites dans les îles de Toronto que les sorties plus exceptionnelles, à l'opéra et au concert. Durant ses études de premier cycle, il reçut la charge d'un petit hôpital soignant la variole à Nairn Centre, à cinq milles au nord de Sudbury, et de là, il voyagea pour faire des vaccinations dans une vaste région du nord de l'Ontario. Il interrompit ses études pour servir dans le *Royal Army Medical Corps*, en Afrique du Sud, pendant la guerre des Boers[74].

Après la guerre, Max termina ses études de médecine et, en 1902, il alla travailler dans un hôpital de Huntsville. Mais il perdit vite ses illusions quand il se rendit compte que tous les hommes n'étaient pas animés par l'idéal et les hautes aspirations de son père. Il s'en plaignit auprès de Willie:

> J'en ai eu vraiment assez des petites manigances de ce vieux bonhomme _____. Il réduit la médecine à un vulgaire métier vénal et il m'a si souvent demandé d'entrer dans ses combines qu'il m'en a rendu malade.[75]

Toutefois, il gagnait assez bien sa vie et put faire un prêt à John King. En 1904, avec l'aide financière de Willie, il parvint à ouvrir un cabinet à Ottawa. Il y eut une discorde entre les deux frères au sujet du montant d'argent de l'accord, mais Max plus mûr, à la différence des autres enfants King, tint tête à son frère, n'hésitant pas à lui écrire "tu t'es lamentablement trompé dans certaines de tes idées, tu as fait fausse route et tu te contredis toi-même"[76].

Malgré cette querelle, les deux frères s'entendirent bien à Ottawa et, pendant quelque temps avant son mariage en 1911, Max vécut avec Willie. Il épousa May Wookey, une amie d'enfance, fille du révérend Charles Wookey,

ami de la famille King. Malheureusement, en 1913 Max fut atteint de la tuberculose et fut envoyé au sanatorium de Sainte-Agathe, où il commença à écrire, puis à Denver, dans l'état du Colorado. On ne sait pas vraiment comment il contracta cette maladie; sa femme, May avait une tuberculose latente depuis 1906. En outre, la résistance de Max à la maladie fut peut-être réduite par la grave fièvre entérique qu'il avait eue pendant la guerre des Boers. Quoi qu'il en soit, les deux frères renouvelèrent l'accord passé à Woodside et Willie aida Max pendant sa maladie de 1918 jusqu'à sa mort en 1922[77].

Isabel King revint dans la ville qui avait honni son père et où elle avait été attaquée par la foule dans son enfance mais elle se sentait en sécurité en tant que femme de John King. Il semble évident qu'en s'installant à Toronto elle était animée par le même espoir que son mari. Les revers de la fortune durent la faire souffrir énormément car elle était née dans la pauvreté et appréhendait cette condition. Elle s'absorba dans son travail pour l'église, où elle se rendait régulièrement et sa foi religieuse lui apporta le soutien dont elle avait besoin.

> Le pasteur Grant nous a fait un remarquable sermon, si encourageant qu'il nous réchauffait le coeur et nous donnait l'envie de poursuivre la lutte que l'on est parfois tenté d'abandonner.[78]

Elle devint membre de la société St. Andrew et de la société libérale[79], ce qui rehaussait sa position sociale.

Malgré les déceptions et les épreuves auxquelles elle dut faire face, elle conserva chez elle le train de vie qu'elle avait connu pendant les années plus prospères de Woodside et elle ne perdit jamais son affection pour son mari[80]. Mais, au fur et à mesure que les finances de John King s'épuisaient, elle se tourna de plus en plus vers ses fils. Quand John King se rendit compte qu'il n'avait plus d'espoir d'avancement, Isabel misa sur l'avenir de Willie.

> ...si tu continues à améliorer et à élever ton caractère dans l'avenir comme tu l'as fait par le passé, l'orgueil que seule une mère peut éprouver sera entièrement satisfait.[81]

Quand ses deux fils furent établis avec succès à Ottawa, elle évoqua le chemin parcouru depuis Woodside.

> Vous ne pouvez savoir la fierté et la gratitude que je ressens de savoir que deux jeunes gens, dans le sanctuaire de l'amitié, se sont donné de tels idéaux et qu'ils les ont partagés. Il est certain qu'une jeunesse empreinte de si hautes convictions est un gage de réussite pour l'avenir.[82]

Dans sa jeunesse, Willie avait critiqué sa mère, d'une manière assez prétentieuse, car il considérait qu'elle ne lisait pas suffisamment. Il semble qu'elle prit ces critiques au sérieux et qu'elle suivit son conseil. Willie en fut content, car d'après lui, les habitudes de lecture de sa mère donnaient lieu à une correspondance plus intéressante et plus intellectuelle[83], qui tissa entre eux de nouveaux liens. C'est à cette époque qu'elle commença à se constituer sa propre bibliothèque où figuraient les oeuvres de Thackery, des livres d'art, la biographie de Dante Gabriel Rossetti et celle de Gladstone[84]. Elle envoya à Willie plusieurs photographies d'elle-même[85], et ses lettres exprimaient sa joie à l'idée de faire faire son portrait par un peintre. En plus du portrait de trois-quarts peint par l'artiste célèbre, J.W.L. Forester, Isabel posa pour d'autres portraits dans trois styles différents. Dans l'un, elle portait une robe du soir de soie noire bordée de dentelle et des perles; le second la présentait en buste, dans une robe de réception en soie noire à collet de mousseline; dans le troisième, elle portait un costume de promenade en velours vert et tenait à la main un chapeau Gainsborough[86].

Quand Willie assuma les problèmes financiers de ses parents, sa relation avec sa mère se renforça et l'image de son père en fut éclipsée pendant plusieurs dizaines d'années. Willie décrivait son père, handicapé par sa mauvaise vue, comme n'ayant que peu d'endurance tandis que sa mère débordait d'énergie. Il pensait que son père passait trop de temps à écrire, activité qu'il avait pourtant lui-même encouragée et pas assez de temps à travailler, ce qui faisait souffrir sa mère. Il déclara: "Père paraît toujours de moeurs aussi douces, mais il est nonchalant et il temporise alors que Mère fait preuve d'une volonté et d'une énergie sans faille"[87]. On peut se demander

quelle influence Isabel King eut sur Willie au sujet de l'image paternelle dans les dernières années. Il semble qu'Isabel King commença à insister sur le fait que Willie était le petit-fils de William Lyon Mackenzie plutôt que le fils de John King: "je dis souvent "mon père", mais comprends-tu que ce "mon" a pour but de le différencier du tien?"[88]. Elle sentait la force de la réussite en ce fils qui portait le nom de son père, et, quand il fut battu à Berlin aux élections de 1911, elle lui dit "comme ton grand-père, tu sauras ce qu'est l'ingratitude"[89]. Après la mort de John King, Willie emmena sa mère, alors invalide, vivre avec lui à Kingsmere. Elle mourut alors que Willie faisait campagne pour une élection à Newmarket, et, dans leur dernière conversation, elle lui dit combien elle était heureuse qu'il parle au nom de William Lyon Mackenzie[90].

Les dernières années de la vie de John King furent des années de tristesse. La mort de Bella et la maladie de Max furent des événements tragiques pour lui. Au cours de sa vie, il n'avait pas été récompensé pour sa cause la plus célèbre, l'affaire Frazer, et il semble que la concession de 160 acres à laquelle il avait droit pour les services rendus ne fut jamais accordée à John ou Max King[91]. John King avait été renversé par un tramway dans la rue College et cet accident le laissa avec une vue qui se détériorait et ne pouvait être corrigée par une opération. Pour compenser sa mauvaise vue, il fit dactylographier ses notes de conférence en gros caractères. Il finit par apprendre ces notes par coeur afin de pouvoir continuer à donner des conférences. Les enfants du quartier l'emmenaient jusqu'à Osgoode Hall, mais sa vue baissa tellement que l'on dut engager un jeune garçon pour l'accompagner dans ses allées et venues de chez lui à Osgoode Hall[92]. Son nom n'avait plus grande valeur pour son associé, et, de ce fait, l'association fut rompue[93]. En 1915, l'avenir semblait sombre. Willie engagea une servante pour s'occuper de ses parents car sa mère était faible et son père complètement aveugle. John King devait poser sa candidature chaque année pour son poste de professeur à Osgoode Hall. Mais, par crainte de ne pas être réengagé, il postulait également le poste plus discret de bibliothécaire afin d'éviter la possibilité très réelle de mourir de faim[94].

En faisant preuve de beaucoup de persuasion, Willie put obtenir une pension pour son père de la fondation américaine Carnegie. Cette pension fut accordée à John King en récompense de sa contribution au monde juridique et à la théorie du droit. Willie réussit également à lui obtenir une autre pension de la Law Society. M^me^ King continua à percevoir ces deux pensions après la mort de son mari[95]. Au cours de la dernière année de sa vie, John King, en plus d'une certaine sécurité financière, eut cependant un grand moment de satisfaction. En récompense de son travail, il fut nommé professeur émérite par la Law Society du Haut-Canada à Osgoode Hall, et, pour son départ en retraite le 25 novembre 1915, il reçut un parchemin enluminé. Peu avant sa mort, les journaux firent état de la valeur et des contributions du vieil humaniste[96].

Pour les King, les années passées à Toronto furent des années grises, durant lesquelles leurs espérances furent brisées. Par comparaison, les difficultés rencontrées par la famille firent paraître sous un jour idyllique la vie à Woodside. Pour les survivants, Woodside devint un lieu magique car nulle ombre ne venait ternir les souvenirs de cette époque.

L'ASCENSION DE MACKENZIE KING

Le futur premier ministre du Canada avait gardé en lui l'empreinte profonde de son passé. Le cadre idyllique de ses années de formation à Woodside au sein de sa famille, sa fierté de posséder des liens de parenté avec William Lyon Mackenzie, qui avait voulu changer la société par la force, mais plus encore l'influence de son père, dont la philosophie personnelle était fondée sur les conceptions très anciennes du christianisme social, l'intérêt soutenu que ce dernier lui porta, les échanges fréquents qu'ils eurent ensemble, contribuèrent à forger le caractère du jeune Willie. Imprégné de toute une culture historique, juridique et religieuse, Willie connut le succès, là où son père et son grand-père avaient échoué.

Si l'on considère les résultats médiocres qu'il avait obtenus au collège, les études universitaires que Willie entreprit à Toronto en 1891 furent spectaculaires en comparaison. Il continua, pourtant, à manifester le tempérament bouillant dont il avait déjà fait preuve auparavant. Au cours d'une assemblée, il se joignit aux étudiants qui abîmaient des chaises en s'y tenant debout, puis marcha avec un groupe sur la Bishop Strachan School dans le but d'aller y courtiser les jeunes filles et, emporté par le mouvement, participa à la destruction de la clôture qui entourait l'école Normale, sous le regard vigilant d'une escouade policière[1]. Mais, envoyé à l'université avec une lettre d'introduction de Sir Daniel Wilson, Willie travailla aussi avec acharnement. Craignant de ne pouvoir réussir le programme spécialisé, il demanda à son père la permission de changer de cours et de passer au programme général. Il persévéra néanmoins, et obtint d'excellents résultats en histoire, en allemand, en italien, en français, en latin, en anglais, en sciences politiques et en économie. Il avait prévu au départ de faire son droit, mais décida la dernière année de suivre un cours d'économie politique. Il aiguisa sa mémoire, développa ses talents d'orateur et de débatteur, et remporta, en 1893, le prix Blake pour son travail intitulé: "Anglo-Saxon Government in England". Même si les professeurs Mavor et McEvoy s'intéressaient de très près à son évolution à l'université, c'est auprès de sa famille, et plus particulièrement de son père, qu'il rechercha sans cesse conseils et encouragement[2].

Willie avait besoin de se sentir apprécié et aimé. Il s'enorgueillissait des réalisations de son père, et c'est avec fierté qu'il se rendit, en compagnie d'un groupe d'amis de l'université, sur la tombe de William Lyon Mackenzie. Il adhéra également à la Société littéraire et scientifique, dont son père avait déjà été membre. Il accepta avec fierté le poste de président de sa classe, honneur qui lui valut les félicitations de sa famille[3].

Willie, nous l'avons vu, vécut d'abord dans une pension de famille de Toronto tout en fréquentant l'université et son père venait l'y rejoindre à l'occasion, quand ses recherches l'amenaient à séjourner dans la Ville Reine. Mais en 1893, peu de temps avant que ses parents ne déménagent à Toronto, Willie prit une chambre à la résidence universitaire, pour se rapprocher du centre des activités. Il pratiquait la course, le football et le cricket, comme il l'avait fait à Woodside[4]. Il entretenait des relations suivies avec ses amis de Berlin, Albert Breithaupt et Shannon Bowlby. Il faisait du sport avec Bowlby, et fréquentait l'église, le Christian Endeavour et le Y.M.C.A. avec Breithaupt, qui lui donnait aussi des cours particuliers d'allemand. Garçon d'honneur au mariage de Breithaupt, Willie fit présent au couple d'une statue de "La Justice" et souligna la naissance de leur premier fils en leur offrant un cadeau de baptême. De plus, il se fit beaucoup de nouveaux amis à l'université, parmi lesquels des diplômés de Harvard et de Yale, qui l'intéressèrent à se joindre à ce qu'il appelait une "société secrète". Il élargit encore sa vie mondaine en devenant membre du Glee Club, et en fréquentant les bals du Yatch Club.

Parmi les liens étroits que Willie forgea à l'université de Toronto, mentionnons son amitié avec Henry Harper, qui lui trouva son surnom de "Rex". Les deux amis partirent ensemble en vacances et rendirent visite aux Douglas et à W.D. Macdonald dans leurs chalets de Muskoka. Plus tard, lorsque Willie eut un bon poste au gouvernement, Harper travailla avec lui. Malheureusement, celui-ci connut une mort prématurée à Ottawa en

A.L. Breithaupt (à gauche) et W.L. Mackenzie King, vers 1891. (Tirée de la collection privée de F.A. Breithaupt, Kitchener, Ontario.)

De gauche à droite, S. Bowlby, A.L. Breithaupt et W.L. Mackenzie King, vers 1891. (Tirée de la collection privée de F.A. Breithaupt, Kitchener, Ontario.)

tentant de sauver de la noyade une patineuse qui était tombée à l'eau, alors que la glace avait cédé sous son poids. En l'honneur de Harper, qui avait été pour lui comme un frère, Willie écrivit un livre, *The Secret of Heroism*, qu'il soumit à la critique de son père avant de le faire publier. Il joua aussi de son influence pour qu'une aile du Royal Victoria Hospital de Barrie fût baptisée du nom de Harper et qu'un monument à sa mémoire fût érigé à l'université de Toronto. Par contre, un autre de ses condisciples devait, celui-là, être une véritable plaie pour Willie durant toute sa carrière politique. Arthur Meighen s'était montré un adversaire redoutable dans les débats contradictoires, et Willie, avec le caractère vindicatif et l'esprit de compétition propres aux Mackenzie, n'oublia jamais les défaites que ce dernier lui avait fait subir[5].

Willie avait retenu de ses années à Woodside les conceptions de John King sur le christianisme social. Il fréquenta plusieurs églises de Toronto et après avoir été membre du Y.M.C.A., fonda un club de crieurs de journaux. Lorsque les King eurent déménagé à Toronto, les réunions du club eurent souvent lieu dans leur maison, John King ayant renoué avec un vieil intérêt pour les crieurs de journaux. Passionné pour tout, Willie éprouva des difficultés à décider de son orientation, hésitant entre l'appel social et la vocation religieuse[6].

L'éducation religieuse que Willie avait reçue dans la maison paternelle lui resta et l'aida souvent à résoudre ses problèmes personnels. Alors qu'il était étudiant, il nota: "à plusieurs reprises aujourd'hui, j'ai ressenti dans mon âme une paix telle que je n'en avais pas connue depuis longtemps — la religion est l'essence de la vie"[7]. Plus tard, lorsqu'il fut un homme mûr ayant réalisé certaines ambitions, il écrivit: "après l'institution sacrée de la famille, les engagements les plus sacrés dans la vie d'un homme — pour certains peut-être plus sacrés encore que ceux de la famille -- sont ses engagements vis-à-vis de l'Église"[8].

Ces conclusions découlaient d'une expérience personnelle, car au cours de ses années de collège, Willie avait mis en pratique son christianisme. Il aimait beaucoup les enfants, qu'il considérait comme ses petits frères et soeurs, comme à Woodside, et il consacrait ses dimanches à enseigner l'instruction religieuse dans une salle de l'hôpital des enfants malades. La relation qu'il établit avec les patients laissa à Willie une forte impression.

> J'ai accompli ma tâche auprès des petits, puis j'ai eu une longue conversation avec Irene Shields. C'est une fille adorable, et je l'aime sincèrement. Je pense que c'est une bonne chrétienne, et ce qu'elle ma dit m'a grandement encouragé — elle dit qu'elle a découvert l'amour de Dieu pour la première fois grâce à ma façon de lire "Blessed Assurance".[9]

Il était bouleversé par le spectacle de leurs souffrances et parfois même de leur mort, mais leur résignation le confondait: "j'ai fait la lecture aux enfants pendant un court moment, puis Irene Shields m'a dit que le docteur lui avait annoncé qu'elle n'en avait plus que pour deux semaines à vivre mais qu'elle était heureuse de mourir"[10]. Dans une lettre à ses parents, Willie leur décrivit le courage des enfants qu'il rencontrait[11]. Dans son journal, il faisait souvent mention de leur foi exemplaire par des phrases comme celle-ci: "Je n'oublierai jamais une adorable petite fille aveugle que j'ai vue chanter: "Venez à la lumière, hier j'étais aveugle"[12].

De Woodside, la famille approuvait l'engagement de Willie à l'hôpital des enfants malades. Bella, en particulier, rêvait du jour où elle serait en mesure d'entreprendre quelque bonne oeuvre similaire pour égayer le coeur des "petits malades"[13]. Il est fort probable que c'est l'expérience de Willie qui poussa Bella à entreprendre une carrière d'infirmière. Elle encouragea son groupe évangélique à écrire aux élèves de Willie et elle leur envoya des friandises qu'elle avait confectionnées avec Jennie. En 1896, Max, avec l'aide de son père, reprit la tâche que Willie avait abandonnée à l'hôpital[14].

En 1900, alors que Willie travaillait au centre d'oeuvres sociales en Angleterre, on put à nouveau se rendre compte de son amour des enfants. Dans un geste qui rappelait ses années à Woodside, il se déguisa en père Noël, dans une fête d'enfants pauvres organisée par un club de jeunes ouvrières, semblable à celui que Bella et Jennie avaient fondé à l'église St. Andrew de Toronto. Il écrivit à la famille pour lui décrire l'événement.

> ...Les petits étaient mi-effrayés, mi-émerveillés, et certains d'entre eux, lorsqu'ils eurent reçu leur cadeau, déposèrent un baiser respectueux sur mon visage masqué. Je me souviens encore de l'époque où j'étais aussi craintif que le plus naïf d'entre eux. Ce fut la petite fête la plus adorable que l'on puisse imaginer, et le plus beau est qu'elle était donnée (par) le club des jeunes ouvrières pour les enfants pauvres du voisinage.[15]

Il semble que la participation de Willie à la grève des étudiants de l'université de Toronto ait eu des conséquences à long terme sur sa vie, sans parler des répercussions sur la carrière de John King. Même si Willie s'était mérité la bourse Blake, il ne put jamais obtenir de bourse de recherche à l'université de Toronto, et se vit par conséquent dans l'obligation de poursuivre ses études aux États-Unis, d'abord à Chicago puis à Harvard.

Dès 1893, Willie avait commencé à travailler à temps partiel pour le *Globe*, et plus tard pour le *Mail*, le *Empire* et le *News*. Il écrivit pour ces journaux tout au long de ses années d'études universitaires à Toronto et continua de leur envoyer des articles lorsqu'il étudia à Chicago, puis à Harvard. En menant ses reportages pour le compte des journaux, il devint très au fait des problèmes sociaux, accumulant des renseignements de première main en interrogeant les ouvriers, que ces questions concernaient directement. De 1893 à 1895, à Toronto, il rencontra Kelso Roberts qui s'intéressait au triste sort des enfants abandonnés et maltraités, rendit visite au "Haven" où il discuta des problèmes des femmes en détresse, et fréquenta les tribunaux de simple police pour tenter de comprendre le comportement des criminels. Il fraternisa avec l'inspecteur Stephens de la police de Toronto et déambula en sa compagnie le long des rues Queen et Nelson, où il fut à même de constater les conditions de vie lamentables des pauvres de la ville. Il fut aussi présenté à Mlle Jane Addams, réputée pour son travail dans les oeuvres sociales de Chicago, et en raison de l'intérêt qu'il manifestait, une certaine Mlle George l'exhorta à fonder un centre social à Toronto[16]. Toujours au cours de cette période, en se fondant sur ses observations, Willie rédigea un article important, où il étudiait avec une grande objectivité la communauté juive de la ville. Dans cet article, il décrivait et analysait ses problèmes, son statut social, sa vie familiale et sa religion[17].

S'étant vu refuser une bourse par l'université de Toronto, Willie décida d'aller s'établir à Chicago. Au cours de l'année qui précéda son départ pour Chicago, et l'été qui suivit, il entra en stage chez son père comme étudiant en droit. John King lui trouva par ailleurs un emploi de précepteur à Lindsey, auprès du fils du juge Street, qui préparait ses examens d'entrée dans la carrière militaire. John King avait aussi tenté de lui trouver une situation dans la fonction publique, en s'adressant à George Ross, mais il n'y avait aucun poste vacant[18].

John King était convaincu que Willie méritait une bourse de l'université de Toronto et il pria ses amis influents d'intervenir en sa faveur. Il obtint l'appui de W. Mulock et de G. Ross, mais ce fut en pure perte[19]. J.W. Wilson, du *Globe*, tenait Willie en grande estime et la lettre de recommandation qu'il écrivit pour lui à George Ross contenait l'éloge suivant:

> Sans doute me permettrez-vous d'affirmer qu'à mon sens, il est, pour son âge, l'économiste le plus brillant qu'il m'ait été donné de rencontrer.[20]

De 1895 à 1897, avant, pendant et après le séjour de Willie à Chicago, on réitéra sans arrêt en son nom la demande de bourse à Toronto. Même si Willie avait obtenu une bourse à Chicago, John King n'en était pas moins déçu que les talents de son fils ne fussent pas reconnus chez lui et dénonça par écrit la partialité dont l'université faisait preuve dans le choix des candidats, en écartant systématiquement sa demande[21]. Après la grève des étudiants, le professeur Mavor, qui avait encouragé Willie au début de ses études universitaires, ne voulut pas de lui aux études supérieures, en dépit de ses talents[22].

Le journal de Willie révèle qu'après avoir été refusé à Toronto, il n'avait pas tellement envie de se rendre à Chicago[23]. Néanmoins, l'expérience qu'il acquit et le style de vie qu'il découvrit à Chicago le marquèrent profondément. Pendant son séjour il logea à Hull House, le centre universitaire, d'où il lui

fallait parcourir sept milles, par le train et à pied, pour se rendre à l'université. Sur son chemin, il côtoyait la pauvreté et la misère, en observant les taudis surpeuplés, les débits de boissons, les ghettos ethniques et les usines. Il fut à nouveau présenté à Jane Addams, qui avait fait une si forte impression sur lui lorsqu'il l'avait rencontrée, à Toronto, en 1895, au St. Andrew's Institute, et il l'accompagna au Broadway Tabernacle. C'est à cette époque qu'ayant entendu son discours sur "l'idée de service communautaire", Willie écrivit à ses parents:

> J'aime Toynbee et j'aime Mlle Addams. J'aime ce que l'un a accompli l'oeuvre que l'autre a entrepris, et il me tarde de suivre leurs traces.[24]

Résolument engagé dans l'oeuvre de Jane Addams au centre universitaire, Willie se plongea par ailleurs dans les écrits d'Arnold Toynbee, réformateur social et économiste. Les idées de Toynbee s'intégrèrent parfaitement à sa propre pensée sociale, et lui donnèrent "le désir de se rapprocher du genre humain, de s'approcher un peu plus de Dieu"[25]. Sensible à tout ce qu'il voyait, il faisait part de ses expériences à ses parents.

> Il est un spectacle qui me bouleverse plus que toute autre chose, c'est la vue de ces petits enfants qui hantent les rues en grand nombre, la tête enfouie dans un vieux petit châle.
> Vous aimeriez ces petits enfants étrangers, juifs, russes, polonais, bohémiens, italiens, grecs, canadiens français, irlandais, allemands et suédois.[26]

Dans son optique, une réforme sociale en profondeur s'imposait de toute urgence[27]. Son travail à l'université portait sur les mouvements syndicaux américains et sur l'Union internationale des typographes, mais Willie se lassa bientôt du programme de l'université de Chicago, et décida de partir.

En 1897, il se rendit à Harvard pour compléter sa maîtrise. Ses économies avaient baissé, et il fut obligé de mener une vie de pauvreté, bien différente de celle qu'il avait connue à Woodside, ou même de celle de ses parents, qui étaient alors aux prises avec des ennuis financiers. Sa chambre était misérablement meublée, sans même un matelas ou une literie. Il était obligé d'acheter son charbon et d'acquitter lui-même ses frais de tramway, de nourriture et de scolarité. Sa situation était à ce point difficile, qu'il envisagea sérieusement la possibilité d'abandonner ses études universitaires pendant un an. John King lui offrit son aide, mais il refusa catégoriquement, sachant bien que son père n'était pas en mesure de prendre sur lui ce fardeau supplémentaire. Quoi qu'il en soit, Willie persista et réussit à survivre en donnant des leçons particulières, avant de décrocher un poste d'assistant à Harvard[28].

Alors qu'il était à Harvard, Willie trouva une source d'inspiration dans les travaux des spécialistes des sciences humaines, notamment Thorstein Bunde Veblen qui avait écrit, entre autres ouvrages, "The Theory of the Leisure Class" et Henry George, auteur de "Progress and Poverty". Passionné par leurs oeuvres, il écrivit ses impressions de lecture à ses parents et à son futur beau-frère, Harry Lay. Apparemment, Willie croyait que le concept de "la taxe unique" pouvait mettre un terme à la spéculation et aux monopoles, mais ne profiterait pas à la classe ouvrière[29]. D'un côté, il était impressionné par les demeures et les monuments des grands hommes américains[30], et se disait que les riches de ce pays étaient de ceux "qui utilisent leur argent à bon escient"[31]. D'un autre côté, il constatait le besoin de réformes sociales.

Les idées sociales de Willie s'appuyaient fortement sur les conceptions religieuses que lui avait inculquées son père. Les doctrines et les théories nouvelles qu'il découvrait étaient pour lui un stimulant mais ne le détournaient pas de ses croyances premières.

> En ce qui a trait à la théorie de la non-existence du Malin, je ne puis tout simplement pas y croire, je n'ai pas eu besoin d'aller chercher bien loin pour découvrir combien est vraie sa terrible existence, et je n'ai pas eu besoin de vivre dans les bas quartiers de la pire des villes américaines pour apprendre que c'est la force la plus terrifiante qui agisse sur le monde aujourd'hui. Me dire que le Mal n'existe pas, cela revient à me dire que je ne puis me fier à mes sens, à moins qu'il ne me faille cesser de réfléchir.[32]

C'était un homme compatissant et, perturbé par la misère qu'il pouvait observer dans les rues crasseuses de Boston, il se préoccupait du sort des gens. À son avis, il y avait "peu de risques qu'on en arrive jamais à manquer de main-d'oeuvre subalterne", ou "à suréduquer les générations à venir"[33]. Lorsqu'il essayait d'aider les déshérités, Willie était souvent désabusé par les réponses qu'il obtenait. Il relate l'anecdote suivante:

> J'ai travaillé jusqu'après trois heures dans les foyers et les petits ateliers. J'ai entendu une femme essayer de jeter son mari ivre dehors, deux ou trois enfants restaient dans la rue. La petite fille m'a dit qu'elle n'aimait pas son père, elle m'a raconté en riant que sa mère allait appeler la police pour le faire jeter en prison et qu'elle l'avait frappé sur la tête avec une chaise.[34]

Willie n'osait pas penser à ce qu'il pourrait advenir d'une fille qui tenait de tels propos. Au nom de la sécurité qu'il avait connue dans sa vie familiale, il priait Dieu de l'aider à conserver son amour pour l'humanité, afin d'être digne, en retour, de l'amour de Dieu[35]. Mais la détresse de Willie ne fut que temporaire car son objectif était "d'élever par [son] travail un monument à autrui en gardant sans cesse à l'esprit les besoins de l'humanité"[36].

En plus de son parti pris en faveur du changement social et de l'amélioration des conditions de vie de la classe laborieuse, Willie porta un intérêt grandissant au mouvement syndical. Dès 1893, il s'était entretenu des problèmes du monde du travail avec les membres du parti ouvrier socialiste et, en 1895, il prononça devant eux un discours sur Arnold Toynbee et la révolution industrielle en Angleterre. John King avait présenté Willie à Daniel O'Donoghue, le leader syndical catholique irlandais de Toronto, qui siégeait au conseil des métiers et du travail. Willie entretint des relations amicales avec O'Donoghue et correspondit avec lui jusqu'en 1898[37]. Préoccupé par l'exploitation de la main-d'oeuvre à bon marché, Willie rédigea un article qui impressionna si fort son père que ce dernier lui conseilla de rencontrer Sir William Mulock. Le résultat de cette démarche fut que Willie se vit confier par Mulock le soin de présenter un rapport sur l'exploitation de la main-d'oeuvre, relativement aux confectionneurs de vêtements à forfait de l'État. Au cours de son enquête, Willie conversa avec des inspecteurs d'usine et des membres des conseils des métiers et du travail, pour découvrir qu'il n'existait pas vraiment de travail organisé, mais que les vêtements étaient plutôt confectionnés dans les foyers. Willie présenta son rapport en 1898, et recommanda que l'on traite humainement les hommes, les femmes et les enfants au travail, et que l'on veille au respect de leurs droits au moyen d'inspections régulières. Ces demandes furent intégrées aux recommandations de la Résolution sur les justes salaires présentée par le ministre des Postes, William Mulock[38].

Profondément soucieux du bien-être des gens qui l'entouraient, Willie eut à subir une expérience traumatisante. Alors qu'il fréquentait l'école secondaire de Berlin, il avait eu quelques amitiés féminines, et s'était proclamé amoureux de Rose Humpel et d'une certaine Mlle Grossert; mais ce n'étaient là que de simples idylles d'adolescent[39]. À Harvard, toutefois, il s'éprit très sérieusement d'une jeune fille qu'il nommait "A", et qu'il avait l'intention d'épouser. Lorsque Isabel King découvrit que Willie était amoureux, elle le réprimanda, en lui disant que la charité commandait qu'il s'occupât avant tout de sa famille, que les filles grandissaient et que Max avait besoin d'aide pour aller à l'université. Jennie lui écrivit pour lui dire que son père, qui l'avait toujours considéré comme un ami, était bien fâché de voir qu'il projetait maintenant de renoncer à ses études pour un amour qui n'était pas éprouvé[40].

Willie eut des difficultés à composer avec ses sentiments. Il était déchiré entre le bonheur que lui procurait l'amour de "A" et l'angoisse que cela provoquait chez les siens. Tandis que John King était déçu par les projets de mariage de Willie, Isabel et Jennie cherchaient à le culpabiliser.

> ...elle dit que je l'ai abandonnée...comme si le sort de toute la famille reposait sur mes épaules, comme si je m'étais montré égoïste, ingrat, ou que je n'avais jamais pensé à eux... Et puis, Jennie dit que je n'apporte rien à la maison, sinon des requêtes. En cela, elle n'a pas tort: j'ai tout demandé, et je n'ai rien offert.[41]

En exprimant ses sentiments sans détour et avec franchise, Willie avait espéré être compris, mais devant les critiques de sa famille, il se demanda s'il n'avait pas agi un peu trop vite[42]. Il rentra à la maison et s'affola de trouver ses parents "si inquiets et désemparés"[43]. En fin de compte, Willie succomba aux pressions exercées sur lui, et promit de ne pas se fiancer. Mais il refusa de promettre qu'il allait cesser d'aimer cette jeune fille, ou de renoncer à tout jamais à ses fiançailles[44].

Willie retourna à Harvard et continua de fréquenter "A", qu'il trouvait si belle avec sa robe blanche et son bonnet d'infirmière. Conscient qu'ils s'aimaient l'un l'autre mais qu'aucun engagement n'était envisageable dans l'immédiat, Willie écrivit dans son journal: "je suis resté en paix avec ma famille, avec (A) et avec moi-même, si bien que maintenant je suis heureux"[45]. Bella, qui était alors étudiante dans une école d'infirmières de Boston, montra à Willie une partie d'une lettre qu'il avait écrite à sa famille, et il se demanda comment ses parents avaient pu y rester insensibles. Il discuta avec Bella sur ce qui avait été dit à la maison et lui annonça qu'il était déterminé à épouser "A" un jour. Il confia alors à son journal:

> ...Ils ne se douteront jamais de ce qu'a été mon chagrin...Mère ne demande pas mieux que de faire confiance au souverain Bien qui nous gouverne, mais père s'oppose à moi avec fermeté. Les parents ont tort de s'opposer à leurs enfants, car cela les pousse à chercher des failles qu'ils n'auraient (?) jamais vues autrement. Ainsi, ils apprennent très tôt "qui a le droit de jeter la pierre". Au fond de tout ça, on retrouve cette damnée distinction entre les classes sociales. Combien de vies, combien de familles a-t-elle ruinées? Pour ma part, je ne me plierai jamais à ces règles.[46]

En dépit des bouleversements provoqués dans la vie de Willie par son idylle avec "A", qui, au demeurant, allait être brisée, il présenta en 1898 sa thèse intitulée "Theory of Distribution", et obtint son diplôme de maîtrise[47]. Il quitta les États-Unis peu après et les conséquences de ce chagrin d'amour sur sa vie ultérieure sont difficiles à évaluer. En 1902, il fut pris à partie pour avoir fait la cour à la femme d'un ministre, avec qui il était sorti un soir jusqu'à minuit passé[48]. Le 31 décembre 1911, année où Willie avait été garçon d'honneur au mariage de Max, il confessa: "Je n'ai que peu de temps libre pour me consacrer, avec prudence et circonspection, à franchir l'étape la plus importante dans la vie d'un homme -- le choix d'une épouse. J'espère en trouver une dans l'année qui vient"[49].

En 1899, Willie avait quitté Harvard parce qu'il s'était mérité une bourse d'études supérieures à l'étranger, qui lui donna la chance de visiter l'Europe et d'y étudier. Il séjourna principalement en Grande-Bretagne où, en raison de son expérience passée à Hull House avec Jane Addams, il résida au Centre d'oeuvres sociales Passemore Edwards, situé tout près de Londres. Au Centre, il s'occupa d'animer des conférences et des débats sur la pensée sociale, et en particulier sur la façon dont elle était appliquée dans la loi sur les accidents du travail. Dans ses lettres à son père, Willie parlait avec enthousiasme de ses rencontres et de ses entretiens avec bon nombre de Fabiens chez les Ramsay Macdonalds, dont M^me^ Sydney Webb et M^lle^ Dorothy Ward, célèbre pour son travail dans les oeuvres sociales[50]. Ces activités lui donnèrent l'occasion de rencontrer John Burns, le leader syndical qui avait pris la tête de la grande grève des dockers, personnage qui fit sur lui une forte impression. À son avis, Burns était "un homme de raison, de courage, de conviction et d'honneur", qui, pour avoir été "à l'origine du mouvement en faveur des salaires décents" en Grande-Bretagne, s'était mérité le respect des classes laborieuses[51].

Après un voyage éclair qui le mena à Paris, Berlin, Vienne, Berne, dans plusieurs villes italiennes, à Gibraltar et à New York, Willie rentra chez lui, à Toronto[52]. Avant son retour, il fut confronté à un choix difficile. Il se voyait offrir un poste de professeur d'économie politique à Harvard au salaire de 2 500 $ mais pouvait également travailler pour W. Mulock en fondant la *Labour Gazette*. John King s'occupa de la correspondance relative aux deux offres en l'absence de Willie, faisant patienter Harvard et agissant comme intermédiaire entre Willie et Mulock[53].

En 1900, Willie avait écrit à son père au sujet du dilemme dans lequel il était placé, ne sachant pas si son avenir se trouvait aux

États-Unis, où l'on avait reconnu ses talents, ou s'il devait poursuivre sa carrière au Canada.

> ...Je suis d'origine canadienne, et j'ai bien peur que mon influence ne puisse être aussi forte ailleurs qu'au Canada... j'étais en passe de devenir rapidement un Américain, non de mon propre chef, mais par les nombreux avantages qui m'y attiraient... Si je puis trouver au Canada les ouvertures que je souhaite et si j'ai la chance de me rendre utile, je vivrai ma vie ici de préférence à tout autre endroit...[54]

Willie pensait qu'en dépit de tout ce qu'on pouvait dire contre les États-Unis, c'était l'un des pays les plus fascinants du monde. Il réalisait que son séjour de trois ans aux États-Unis et son année outre-mer parrainée par les Américains, avaient été pour lui d'une valeur inestimable et lui avaient appris à mener sa vie avec un sens plus juste des réalités. Mais la fierté des Mackenzie, que John King lui avait communiquée dans ses années d'enfance, faisait que Willie souhaitait ardemment être reconnu au Canada.

> ...Il est bien trop tôt pour présumer de mon propre avenir mais si j'arrive à préserver quelque chose du vieux Mac à l'intérieur du Dominion, cela pourra me conduire à occuper un poste honorable au service de la nation.[55]

Willie décida donc d'accepter le poste de rédacteur en chef de la *Labour Gazette* et peu de temps après il fut nommé sous-ministre du Travail. Mais il n'était pas encore satisfait, car il désirait ardemment se rendre à Harvard pour terminer son doctorat[56], but qu'il ne put atteindre avant 1909. Il parla à John King de son ambition et son père l'exhorta à conserver le poste qu'il occupait, en lui disant, "En ce qui a trait à tes projets, je ne peux pas t'en parler maintenant. J'ai toujours voulu que tu deviennes ministre du Travail — il vaut mieux penser à cela"[57].

Le rêve que John King caressait pour son fils ne se réalisa qu'en 1909, date où Willie se joignit au cabinet comme ministre du Travail. Il n'avait pas été difficile à John King de conduire Willie vers ce but bien précis, car son fils lui-même lui avait confié son souci du bien-être de ses semblables et de leurs problèmes sociaux. Il avait déclaré: "j'ai une haute idée de mon rôle au service de l'humanité et de la cause du travail" et, à son avis, la nomination d'un individu aux aspirations moins élevées au poste de ministre du Travail eût été "préjudiciable aux intérêts de notre pays et des classes industrieuses"[58]. Dans l'intervalle, Willie avait refusé une autre offre d'emploi, celui de directeur du Toronto General Hospital, assorti d'un salaire annuel de 4 000 $, avec le chauffage et l'éclairage fournis[59].

À titre de sous-ministre du Travail, Willie participa au règlement des conflits entre le patronat et les travailleurs et il fit part à son père du dilemme où ses responsabilités le plaçaient. Willie pensait que les travailleurs devaient jouir de suffisamment de temps libre pour pouvoir s'acquitter de leurs devoirs de citoyens[60]. Il tenta de mettre un terme aux congédiements abusifs de la part du patronat et manoeuvra pour que les ouvriers soient réembauchés après une grève, parce qu'il était convaincu que leurs demandes étaient justes[61]. Mais un autre aspect du monde du travail le déroutait.

> Les discussions que j'ai eues avec le comité syndical et les neuf représentants du patronat m'ont fait prendre conscience de la tyrannie que pouvaient exercer les syndicats lorsqu'ils étaient livrés aux mains de dirigeants aux idées préconçues et étrangers au conflit.[62]

À partir de ses observations sur la condition ouvrière, Willie fit part à ses parents de la conclusion suivante: "Il n'est guère étonnant que les travailleurs soient attirés par le socialisme. Ils y sont poussés"[63]. Les idées sociales de Willie n'allaient pas jusqu'à épouser la cause du socialisme. Son journal révèle ses pensées sur les solutions possibles des problèmes sociaux, qui s'accordent avec les conceptions du professeur Saycoff de Princeton.

> ...la lutte des classes des socialistes n'est pas la méthode la meilleure ni la plus souhaitable pour construire une politique sociale; les droits reconnus à chacun par les théories individualistes d'Adam Smith et de son école permettent à l'État d'intervenir lorsque ces droits sont compromis. Ce n'est pas le laisser-faire proprement dit qui doit être la règle, mais un laisser-faire

> soumis à l'autorité suprême de l'État, chargé de veiller à la sauvegarde de certains droits fondamentaux des individus: selon lui, une telle attitude devait permettre à l'État de lutter contre l'exploitation de la main-d'oeuvre et abolir le travail des enfants et des femmes.[64]

Dans l'esprit de Willie, la meilleure façon de régler les différends syndicaux-patronaux était l'arbitrage[65]. Cependant, si l'arbitrage échouait, l'État était en droit d'intervenir dans le règlement du conflit pour garantir les droits des travailleurs.

L'altruisme naturel de Willie l'incita à travailler à un projet d'immigration des Indiens au Canada. Se souvenant de l'intérêt soulevé à Woodside par le révérend Winchester et par John King, Willie s'occupa des pertes que les citoyens chinois et japonais de Vancouver avaient subies à la suite des troubles raciaux qui avaient secoué cette ville. Mais le plus beau fleuron de sa carrière de sous-ministre fut la paternité de la loi sur les enquêtes dans les conflits de l'industrie, promulguée en 1907, qui permit d'équilibrer les forces entre employeurs et employés en établissant la paix industrielle[66]. En 1915, cette loi trouva un prolongement en Grande-Bretagne, où elle fut adoptée pour protéger les droits des travailleurs affectés à la fabrication des munitions et Willie partagea avec son père sa fierté d'avoir accompli une telle réalisation.

> Tu trouveras ci-joint la copie d'une lettre que j'ai reçue de Sir Wilfrid hier, en réponse à une communication que je lui avais fait parvenir, dans laquelle je portais à son attention un aperçu du projet de loi Lloyd-George sur les munitions, car il faut dépouiller les dépêches de presse pour en retracer les dispositions. Vous vous souvenez peut-être que j'avais envoyé un télégramme à Lloyd-George, le jour où nous sommes allés ensemble au bureau du C.P.R., et vous vous rappellerez aussi que je vous avais dit lui avoir écrit par la suite. Sans savoir vu le projet de loi, il m'apparaît que pour l'essentiel, les mécanismes qu'il propose s'inspirent de notre loi sur les enquêtes dans les conflits de l'industrie. La lettre de Sir Wilfrid est particulièrement intéressante du fait que de sa propre main, il me reconnaît comme l'auteur du projet de loi. Étant donné qu'il était premier ministre à l'époque où le projet fut étudié par le cabinet et introduit au Parlement, il sait parfaitement, bien sûr, qui en est l'auteur.[67]

Après que John King fut installé à Toronto, Willie assista à de nombreuses assemblées libérales en compagnie de son père[68], comme il l'avait fait, plus jeune à Berlin. Mais au cours de cette période, l'idée de jouer un rôle de premier plan dans la politique canadienne n'avait pas vraiment germé en lui. Ce n'est qu'au cours de son séjour en Grande-Bretagne qu'il commença à trahir certaines visées politiques, à partir desquelles Isabel King conçut de grandes ambitions pour son fils. Il avait écrit à ses parents:

> Si la fortune me sourit dans l'avenir, mon plus cher désir restera toujours, comme aujourd'hui, de poursuivre l'oeuvre pour laquelle grand-père s'est battu si fort, d'améliorer l'administration des affaires publiques en y apportant plus de justice et de droiture, de faire triompher la vérité et d'accroître la liberté des citoyens de ce pays.[69]

Il se rendit à Ottawa, muni d'une lettre d'introduction de son père pour Wilfrid Laurier, qui devint rapidement un ami personnel et un protecteur[70].

La pensée politique de Willie était centrée sur les relations de travail, et selon lui, il fallait réaliser un compromis si l'on voulait se garder de l'idéal socialiste. En 1910, deux ans après son entrée en politique, Willie eut l'intuition que le libéralisme, avec une politique de libre-échange et de paix industrielle, était la meilleure réplique possible à l'idéologie conservatrice, qui soutenait l'impérialisme britannique et voulait faire du Canada un "pays d'hommes blancs". Les convictions de Willie étaient influencées par les pensées et les idéaux de John King, de William Lyon Mackenzie, de Goldwin Smith et de Wilfrid Laurier, pour aboutir à la foi dans un Canada libéral et indépendant au sein du Commonwealth britannique. Finalement, King allait devenir celui que E. Ludwig appelait le "Mittler", ou médiateur, l'homme qui comprenait l'esprit de la nation canadienne[71].

La décision de Willie d'entreprendre une

carrière politique fut encouragée par le docteur J.F. Honsberger, un médecin de Berlin préoccupé d'oeuvres sociales et d'éducation, fondateur du Y.M.C.A. de la localité, et président de l'association libérale de North-Waterloo. Avec son aide et celle de Peter Sims, Will Berry, les Staebler et les Shoemaker, Willie, après avoir élu domicile au 96 rue Queen à Berlin, remporta l'élection de 1908. Alors qu'il occupait en chambre le siège de North Waterloo, Willie fut nommé ministre du Travail et membre du Conseil privé. Il donna également des conférences sur l'économie politique au St. Jerome's College, et termina sa thèse de doctorat de Harvard. Mais il perdit son siège en 1911, en grande partie pour n'avoir pas défendu les travailleurs avec suffisamment de fermeté lors de la grève des cheminots, alors que ceux-ci n'avaient pu retrouver leurs pleins droits aux pensions de retraite après la grève. En outre, la position du parti libéral sur le libre-échange avait été interprétée comme une forme d'annexion lente aux États-Unis et la question navale telle que proposée fut considérée comme anti-teutonne, dans une circonscription à majorité allemande où l'adversaire de Willie, W.G. Weichel, était un Allemand luthérien qui parlait couramment la langue[72]. C'est principalement au cours de cette élection que fut établie la légende selon laquelle la famille King nourrissait des sentiments anti-allemands.

Les années qui s'écoulèrent entre la défaite de Willie à Waterloo et son élection à la chefferie du parti libéral en août 1919, furent marquées par de nombreuses réalisations, une autre défaite politique à Newmarket en 1917 et la douleur de perdre, en l'espace de deux ans et demi, sa soeur, son père et sa mère. Il fut président de l'Ontario Reform Association de 1911 à 1914, rédacteur en chef du *Canadian Liberal Monthly* de 1913 à 1914, et membre de l'exécutif national du Fonds patriotique canadien. De 1914 à 1917, Willie travailla aux États-Unis pour la fondation Rockfeller et, de 1917 à 1919, il fut conseiller indépendant en relations industrielles, notamment pour le compte de la Standard Oil Company[73]. C'est à cette époque que fut publié son ouvrage intitulé *Industry and Humanity*.

Willie écrivit, dans une lettre à son père, qu'il était convaincu d'avoir servi la cause des travailleurs américains et des états industrialisés en travaillant pour la fondation Rockfeller[74]. À la lumière des connaissances nouvelles que cette expérience lui avait permis d'accumuler, Willie avait confié à Max, qui allait devenir son confident après la mort de John King:

> J'ai préparé l'ébauche d'un plan de formation industrielle et d'enseignement technique, que je compte pousser plus loin et défendre devant le parti libéral, pour qu'il soit intégré à une politique nationale canadienne.[75]

Six mois avant d'être élu chef du parti libéral, Willie écrivit à Max pour lui dire que le Carnegie Institute lui avait offert un poste de négociateur chargé de promouvoir de bonnes relations entre l'Amérique, le Canada et les autres colonies britanniques. Mais, ajoutait-il, comme leur grand-père qui avait "combattu l'autocratie politique, son devoir était de lutter contre l'autocratie industrielle"[76].

La perte de Bella, de John et d'Isabel King unit les enfants qui restaient dans un même chagrin. Mais le partage de l'héritage suscita une mésentente entre Jennie et Willie. L'un et l'autre tenaient à leurs souvenirs que concrétisaient les biens matériels de Woodside et de Grange Road. À titre d'exécuteur testamentaire, Willie ne voulait pas faire de comptage officiel, convaincu que les détails du testament, conformément aux arrangements pris avec son père, devaient demeurer confidentiels. Willie annula une dette de 4 740,06 $ que Max avait contractée envers lui, en lui écrivant: "Aidez-vous les uns les autres et qu'ainsi soit respectée la loi du Christ"[77]. Il était dans l'intention de Willie de diviser les effets de la maison en deux parts égales et d'envoyer à Max un montant d'argent équivalent à sa part, plutôt que de lui expédier les meubles à Denver. Mais Jennie réclamait une comptabilité exacte, et conséquemment, les relations entre Willie et Jennie devinrent tendues et désagréables[78].

Willie était horriblement déçu que Jennie pût le croire malhonnête et plus encore qu'elle eût discuté des affaires de la famille avec des étrangers. Mais Max, très gravement malade et dépendant financièrement de Willie, prit le parti de Jennie dans la controverse, compromettant ainsi sérieusement la bonne entente née à Woodside. Faisant appel à la conscience de Willie en lui rappelant qu'un jour de Pâques,

il se souviendrait de ses gestes, Max écrivit:

> ...Cela me chagrine de devoir t'écrire à propos de ce que tu as dit, concernant Jennie et l'aide qu'elle a apportée à la maison. Mais je considère de mon devoir de t'avertir que je trouve tes paroles injustes, lâches et méchantes à l'extrême. Il se peut que Jennie n'ait pas présenté pour la famille les mêmes avantages financiers que toi, mais prise comme elle l'était par les soins de son ménage, chaque fois que c'était possible elle a donné tout ce qu'elle pouvait à Isabel et à mère, et plus encore, elle l'a fait sans arrière-pensée et sans espérer de récompense...
> Prends garde que ta soif immodérée de reconnaissance ne t'entraîne sur le chemin du déshonneur.[79]

L'appel de Max à Willie, au nom de l'ancienne unité de la famille, tissée par la charité, porta fruit et Willie et Jennie se réconcilièrent[80].

En 1919, Max dépendait entièrement de Willie financièrement[81], et suivant la vieille tradition de solidarité de Woodside, il fut entendu qu'à sa mort, Willie se chargerait de ses dettes[82]. La complicité des deux frères avait joué un rôle capital dans leurs vies, surtout après la mort de leur père. En tête d'un de ses livres, Max avait écrit une dédicace que Willie chérissait beaucoup.

> À mon frère qui fut toujours présent et m'a appuyé dans les moments difficiles, et à mon épouse dont les soins attentionnés et le dévouement m'ont conservé la vie.[83]

De plus, Willie trouvait un grand réconfort dans le livre de Max, "Nerves and Personal Power", qu'il avait aidé à publier. Au sommet de sa carrière, alors qu'il était premier ministre, Willie confia à Max:

> Certains jours j'ai une parfaite maîtrise de moi-même mais à d'autres moments il semble que je perde mon emprise sur moi, et que je plonge alors dans un désespoir qu'il m'est presque impossible de guérir. Je commence à mieux connaître cette hyperémotivité qui n'est pas étrangère à celle de Mère en certaines circonstances, et dont je devrai apprendre à déjouer les pièges.[84]

La résignation de Max devant la maladie, et les souffrances qu'il endura, comme son père, dans une lutte qui semblait n'avoir pas de fin, impressionnèrent au plus haut point la sensibilité de Willie. Il citait le courage de son frère en exemple et tâchait d'adopter son attitude devant la vie et les revers du destin. Confronté à l'élection la plus importante de sa carrière, contre Arthur Meighen, son vieil adversaire de l'université, Willie confia à Max:

> J'espère que tu croiras que c'est en toute franchise et en toute honnêteté si j'affirme avoir puisé dans ton exemple, plus que partout ailleurs, le meilleur de mes forces et la plus grande des inspirations, dans le grand combat politique que je mène pour la cause du peuple, contre l'intérêt particulier et l'égoïsme.[85]

Désormais assuré de sa victoire, Willie attribua une part de son succès aux relations qu'il entretenait avec sa famille.

> Crois bien, cher Max, que si j'ai atteint le pouvoir et le poste de hautes responsabilités que nous avions visé ensemble, je le dois plus à ton noble exemple, à ton aide, à ton intérêt et à ton appui constants, qu'à toute autre chose, à l'exception peut-être, de la force et de la détermination morales dont nous avons tous deux hérité.[86]

Max mourut en 1922, l'année ou Mackenzie King devint premier ministre du Canada. D'Ottawa, Willie envoya auprès de Max l'infirmière qui avait soigné leur mère, pour qu'elle lui apporte un certain réconfort dans ses derniers jours[87]. Les lettres que l'épouse de Max, May, écrivit à Willie, témoignent des sentiments très forts qui les avaient unis.

> ...Il vous aimait avec toute la force tranquille de son grand coeur. Vous avez vraiment été notre "garçon d'honneur"...[88]
> ...ses dernières paroles furent pour vous, sa dernière promesse a été pour moi, de rester toujours à mes côtés, et il n'existe pas de mots pour exprimer ce que cela signifie à mes yeux.[89]

Leur association avait pris fin, et Willie en scella lui-même l'issue en rapatriant le corps de Max, pour qu'il soit inhumé auprès de John, d'Isabel et de Bella King.

Il ne fait aucun doute que le jeune idéaliste Mackenzie King fut éduqué par un père brillant. C'est dans la bibliothèque de Woodside qu'il apprit à être fier des buts recherchés dans l'oeuvre de son grand-père, et que naquirent ses idées sociales. Ces acquis s'épanouirent pendant ses études universitaires, et arrivèrent à maturité lorsqu'il atteignit l'âge adulte. Sous son administration, le Canada connut des changements sociaux considérables, mais dans le monde politique, d'aucuns se demandèrent ce qu'il était advenu de ses idéaux. Peut-être est-ce dû au fait qu'il se retrouva sans mentor. Bien qu'il soit resté en contact avec Jennie, leur relation ne fut jamais aussi intime que celles qu'il avait entretenues avec ses parents et avec son frère, à qui il parlait de ses théories et de ses projets. Lorsqu'ils furent disparus, Willie demeura réellement seul, car en bon gentleman victorien, il n'exprima plus ses pensées qu'à son journal. Dans son intimité, Woodside devint bientôt un endroit à part, un lieu romantique connu seulement de six personnes. Mais si présent que fût Woodside à son esprit, en 1922, le bâtiment commençait à tomber en ruines. Le véritable Woodside était en train de disparaître.

WOODSIDE RENAÎT: MACKENZIE KING ET LA FONDATION WOODSIDE

L'histoire de Woodside faisait partie de la vie privée des King et continuait à vivre intensément dans leurs souvenirs. Le délabrement de la propriété que John King avait déploré s'accentua après leur départ en 1893. Les membres de la famille Colquhoun réintégrèrent la demeure qui fut ensuite louée et vendue à deux reprises. La taille de la propriété diminua graduellement à cause des diverses ventes et expropriations de terrains. En 1942, la maison laissée à l'abandon allait être démolie quand l'association des libéraux de North Waterloo jugea que sa reconstruction serait un projet valable pour rendre hommage au premier ministre du Canada qui y avait vécu lorsqu'il était enfant.

Comme nous l'avons dit plus haut, ce fut à l'époque où les King étaient locataires de Woodside que les héritiers de James Colquhoun commencèrent à prendre en main la propriété, confiée tout d'abord par procuration écrite décembre 1885 à Frederick Colquhoun[1] et par la suite à Gideon Colquhoun par un acte de cession en 1890[2]. Peu après, Jennie écrivit à Willie: "M. Williams aimerait se porter acquéreur mais M. Colquhoun ne vendra pas"[3]. Il semble que les rumeurs concernant la vente de Woodside ne manquaient pas car Mme Bowlby avait écrit à son fils Shannon à l'université: "j'ai entendu dire l'autre jour que M. Williams de W.L.Y. & R. avait acheté la propriété de Colquhoun actuellement occupée par Mme J. King. Je ne saurais dire si ceci est vrai ou non"[4].

Certains membres de la famille Colquhoun résidèrent à Woodside à divers moments mais la confusion règne quand il s'agit de savoir à qui de la famille appartenait précisément la propriété étant donné que le mode de cession n'a pas été clairement enregistré. En août 1902, Gideon James Colquhoun vendit le secteur nord-ouest de la propriété (maintenant zone industrielle) à la Berlin and Bridgeport Electric Street Railway Company Limited. En 1903, Gideon Colquhoun et sa femme, Flora, cédèrent 1 acre 1/10 de terrain au chemin de fer du Grand Tronc pour 650 $. Puis, en 1906, le frère de Gideon, Frederick, légua à sa mort la propriété à Johanna Liddella Colquhoun. Cependant, en 1911, Gideon Colquhoun inscrit comme résidant et propriétaire de Woodside vendit une petite partie du lot à la ville de Berlin[5].

Une autre partie de la propriété de Woodside fut expropriée en 1913 par la Berlin and Northern Railway Company aux termes de la loi sur les chemins de fer de l'Ontario. Gideon Colquhoun mourut le 28 août 1918 et la propriété, réduite, passa aux mains de sa femme, Flora Adams Colquhoun. Mme Colquhoun loua une partie de la maison et les propriétaires successifs firent de même jusqu'en 1948. Durant cette période, 18 familles différentes furent inscrites comme locataires et la maison fut parfois occupée par trois familles en même temps, mais le plus souvent par deux. Les locataires sous-louaient en plus des chambres à de nombreux pensionnaires dont il n'est pas fait mention[6].

En 1923, Flora Colquhoun vendit le terrain de la propriété de Woodside situé au-delà de la voie ferrée à John Brett, pensionnaire à Woodside. Après la mort de Flora Colquhoun, en 1924, les exécuteurs testamentaires vendirent ce qui restait du domaine à Ann Elizabeth Walters, femme du docteur J. Walters qui espérait redonner à Woodside son ancien prestige. Mais Mme Walters n'eut pas suffisamment d'argent pour réaliser son rêve à cause du grand nombre de réparations dont la maison avait besoin. Mme Walters mourut en 1934 et la propriété resta en fidéicommis jusqu'en janvier 1942 où elle fut vendue par son exécutrice à Jacob Bush, un boucher de métier[7].

Deux ans avant que Jacob Bush ne fasse l'acquisition de la propriété de Woodside, sa surface avait encore été réduite. Aux termes d'un arrêté municipal, la ville de Kitchener expropria une section de la propriété pour y aménager la Spring Valley Road[8]. Bush avait l'intention de tirer profit de son achat. Il envisageait de démolir la maison qui s'était gravement dépréciée: le corps de bâtiment abritant la cuisine avait perdu la moitié de sa taille originale, les planchers étaient en planches nues et les murs étaient blanchis à la chaux. Tout cela donnait à la demeure un aspect qui avait brisé le coeur de Willie lorsqu'il était venu à Kitchener[9]. Le but

"Woodside", le 26 novembre 1945. *(Dossier Kitchener-Waterloo*, Kitchener, Ontario.)

ultime de Bush était de subdiviser la propriété en lots mais son premier projet pour gagner de l'argent était de faire abattre les arbres qu'il s'était engagé à vendre à Henry E. Ratz, propriétaire d'une scierie dans la région[10].

L'un des membres de la direction de l'association libérale de North Waterloo fut bouleversé lorsqu'il apprit le sort qui menaçait la propriété de Woodside. Après avoir rencontré J. Harper Schofield, l'avocat de Bush, Me J.E. Hett, qui avait un cabinet à Toronto, à Hamilton et à Kitchener prévint le premier ministre le 28 janvier 1942 des mesures entreprises pour faire obstacle aux projets de Bush. Hett pensait que Woodside devait "être préservé pour les générations futures" mais craignait que les arbres n'aient déjà été abattus. Il communiqua avec Ratz et découvrit qu'à cause d'un problème mécanique avec la machinerie, les arbres n'avaient pas encore été coupés. Lorsque Ratz apprit que plusieurs personnes désiraient restaurer Woodside, il promit à Hett de ne pas abattre les arbres. Hett fut heureux d'en informer Mackenzie King:

> Ces lieux chéris et les souvenirs qu'ils renferment seront traités comme ils le méritent et les arbres, ceux-là même qui furent vos compagnons il y a longtemps attireront pendant de nombreuses années les pélerins qui viendront chercher l'inspiration à l'ombre de ces témoins de l'oeuvre de votre vie et des heures sombres où vous avez tenu les rênes du pays.[11]

John Harper Schofield, qui avait été président de l'association libérale de North Waterloo pendant huit ans n'était pas originaire de Kitchener et ne connaissait donc pas son histoire. Sa femme, en revanche, était née dans la ville. Elle connaissait en outre les King par l'intermédiaire de Homer Watson qui lui avait donné des leçons de peinture[12]. Informé par M. Hett des sentiments de Mackenzie King à l'égard de Woodside et sachant que son client, Bush, envisageait de vendre les lieux, Schofield discuta avec Harold W. Wagner, gendre de l'ami de King, M. Honsberger ainsi qu'avec John Watson, neveu de Homer Watson, en vue de déterminer quelles mesures pourraient être prises pour empêcher la destruction de Woodside. En tant que membres de l'association libérale, les trois hommes s'adressèrent à Louis Breithaupt, député de North Waterloo et neveu de l'ami de Willie, Albert. Stimulés par l'enthousiasme de M. Hett, ils résolurent de sauver Woodside. À la réunion de l'association du 30 janvier 1942, l'on décida:

> Que la maison de la rue Spring, à Kitchener, qui avait abrité le très honorable W.L. Mackenzie King, premier ministre du Canada, dans son enfance, serait achetée par la municipalité et conservée à perpétuité en l'honneur du premier ministre.[13]

Le plan proposé était de protéger et d'embellir la maison ainsi que les 11 acres 1/2 qui l'entouraient et de réunir 50 000 $ pour l'achat, la restauration et l'entretien de la propriété. L'on devait élire sept administrateurs parmi les libéraux représentatifs à qui l'on confierait le soin d'administrer et de gérer la propriété. La Waterloo Trust and Savings Company fut choisie comme dépositaire des fonds[14].

Bien que Mackenzie King fût enchanté par le projet, en sa qualité de premier ministre, il ne pouvait s'y intéresser personnellement parce qu'il craignait que son intervention ne fût interprétée comme une forme de patronage. Il ne désirait pas que Woodside fût un monument en son honneur mais plutôt à la mémoire de ses parents et de sa famille en souvenir de la vie qu'ils avaient vécue ensemble en ces lieux. Il reçut un nombre considérable de missives lui demandant des renseignements à ce sujet. La lettre de D.H. Russell est significative:

> Je n'ai pas cessé de réfléchir à l'idée que vous avez récemment exprimée concernant la possibilité que la demeure de votre enfance soit restaurée et abrite un musée qui pourrait préserver, sous une forme intéressante, le souvenir de votre ancien foyer, son atmosphère et son cadre.[15]

L'association des libéraux avait acquis l'option d'achat de la plus grande partie de la propriété et de la maison pour 3500 $, offre qui resta en vigueur jusqu'en février 1943, époque où H.J. Sims, un ancien ami de King et associé du cabinet de Schofield, demanda à Willie de se prononcer sur l'avenir de la maison qui, à son avis, était trop abîmée pour être rénovée. Pour sa part, il se demandait si la propriété ne devait pas être transformée en parc municipal. Sims demandait par ailleurs à Willie des précisions sur son séjour à Woodside.

> À ce propos, Billy, pouvez-vous me dire pendant combien de temps vous avez vécu à "Woodside"? Je me rappelle que vous avez habité pendant un certain temps avenue Margaret. Maintenant que tout est en marche, j'espère sincèrement que la propriété peut être préservée. Je me rends parfaitement compte de l'intérêt passionné que vous portez à cette question. Qu'il est triste de voir que des lieux qu'on a connus autrefois ont été en partie saccagés par la présence de deux voies ferrées et qu'on a laissé la maison se délabrer et pratiquement tomber en ruines.[16]

Après avoir obtenu l'option d'acheter Woodside à Bush et à Ratz, Schofield convoqua une réunion du comité pour définir les modalités de mise en oeuvre du projet. L. Breithaupt fit l'éloge de Schofield qui avait pris les dispositions requises pour conserver la propriété. Il "pensait que les députés seraient heureux de se cotiser pour trouver les fonds nécessaires à l'achat de la propriété" et l'on décida de ne pas prendre de mesures immédiates[17].

Breithaupt, Schofield et Watson furent chargés par le comité de déterminer la méthode de sollicitation des cotisations. Cependant, pour accélérer les choses,

Breithaupt fournit personnellement les fonds. En 1943, Jacob Bush vendit une partie du domaine de Woodside comprenant la maison qui fut dès lors inscrite aux noms de John Harper Schofield et de John Watson. Henry E. Ratz avait pour sa part renoncé à ses droits sur les arbres[18].

En janvier 1944, la décision de constituer la fondation Woodside en était au stade embryonnaire. Le comité provisoire était constitué de ceux qui avaient lancé l'idée de sauver Woodside, à savoir L. Breithaupt, J.H. Schofield, J. Watson et H. Wagner qui en était le trésorier. Ils avaient présenté à la fédération des libéraux leur projet, pour étude et ratification, qui était de trouver des patrons et de créer un conseil d'administration. Schofield explorait la possibilité de mettre sur pied un organisme à but non lucratif chargé de réunir les fonds pour la restauration de Woodside. Le comité recruta de nouveaux membres dont A.E. Pequegnat, Carl Weber, Albert Dunker et Gordon Hamblin et reçut l'aide dynamique de J. Albert Smith, du colonel E.G. Barrie et de Fred Schneider[19]. Même si l'on avait eu l'intention de lancer la campagne de souscription en dehors de toute allégeance politique, le conseil d'administration était surtout composé de membres de l'association des libéraux de North Waterloo. Lors d'une réunion du comité agrandi en mars 1944, on envisagea de nouveaux plans.

Les futurs fondateurs de la fondation Woodside et W.L. Mackenzie King, le 9 septembre 1947. De gauche à droite, J.H. Schofield, J.R. Watson, L.O. Breithaupt, W.L. Mackenzie King et H. Wagner. (Tirée de la collection privée de H. Wagner, Waterloo, Ontario.)

> L'opinion exprimée par M. Dunker à la réunion était que la maison devait être démolie et qu'il fallait reconstruire une nouvelle maison sur le terrain actuel d'une surface d'environ les deux-tiers de la superficie actuelle. Les membres du comité furent très impressionnés par les possibilités présentées par cette solution. Lors de cette réunion, M. J. Albert Smith fut élu président du comité organisateur.[20]

Le projet de restaurer Woodside fit grand bruit dans les journaux et fut critiqué par les descendants des Colquhoun qui n'éprouvaient qu'amertume à voir associer le nom des King à Woodside et firent savoir à la presse que la famille King n'avait résidé dans la maison que pendant trois ans[21]. En réponse à ces allégations, Mackenzie King écrivit une lettre à L. Breithaupt. Dans cette missive, il reconnaissait que la propriété avait appartenu à la famille Colquhoun mais précisait que les rumeurs voulant que la propriété n'ait été louée que pendant un court laps de temps tandis que les membres de cette famille étaient absents, en Europe, étaient entièrement fausses. Il racontait comment, au début des années 1880, son oncle Dougall McDougall avait loué Woodside, qui était complètement vide et non meublé, et disait que la famille King avait pris sa place par la suite. Willie se rappelait, sans l'ombre d'un doute, ses aller et retour de Woodside à l'école au cours des deux dernières années où il fréquentait l'école de M. Suddaby, pendant les quatre années où il avait fréquenté l'école secondaire, et sa vie à Woodside dans les deux premières années où il étudiait à l'université de Toronto, c'est-à-dire huit années en tout, correspondant pratiquement à toute la période de son adolescence. Il signalait que la maison avait été entièrement meublée par son père et reconnaissait avoir eu le coeur presque brisé à la vue de Woodside dans un état si négligé et irréparable causé, ajoutait-il, par le fait qu'on avait laissé la demeure se détériorer et tomber en ruine après son départ.

> Woodside est par ailleurs lié à pratiquement tout ce qui a eu de l'importance dans ma vie, au cours des années passées à Berlin, à part l'été ou les deux étés où je représentais North Waterloo.[22]

La gravité des événements internationaux relégua à l'arrière-plan les projets caressés pour Woodside. À cause de l'invasion de l'Europe en juin 1944, la décision de réunir des fonds pour le projet de Woodside fut temporairement retardée. En août 1944, l'association des libéraux prévint l'hon. T.A. Crerar, ministre des Mines, que les fonds dont elle disposait lui permettaient uniquement de conserver la propriété et de payer les impôts fonciers[23]. Mais à partir de cette époque, les journaux commencèrent à parler de Woodside comme de l'ancienne demeure de la famille de John King[24]. De plus, le conseil d'administration provisoire proposait que l'on ne se contentât pas d'apporter les rénovations envisagées mais que l'on proclame Woodside lieu historique national[25].

À un dîner en l'honneur du 25e anniversaire de sa nomination à la tête du parti libéral du Canada, on annonça officiellement à Mackenzie King que l'association des libéraux de North Waterloo avait acheté le domaine de Woodside. Il répondit que l'honneur qui lui était fait "était avant tout un hommage à la mémoire de son père et de sa mère ainsi qu'au foyer qu'ils avaient donné à leurs enfants". King pensa un instant à tous les souvenirs enfermés dans les murs de la vieille demeure et ajouta:

> En plus de ce qu'il représente pour moi, "Woodside" et le cadre boisé qui l'entourait formaient un magnifique domaine, parmi les plus beaux que l'on pût trouver dans la province de l'Ontario.[26]

King fut bouleversé par la photo de la maison délabrée qui parut dans le *Toronto Star*. Il envoya à son ami J.E. Atkinson une autre photographie de la vieille maison pour remplacer celle qui avait été publiée. À la suite de ce geste, il reçut une lettre d'Atkinson qui lui répétait qu'on envisageait de protéger Woodside en tant que lieu historique national. Sur un ton plus personnel, Atkinson poursuivait:

> Ce projet m'intéresse d'autant plus que j'ai conservé le souvenir tout à fait vivant d'une réunion de famille à Woodside où votre père fut assez aimable pour me convier un jour d'hiver et de tourmente, il y a de cela plus de 50 ans. Je me rappelle également que vous avez fait la route avec

nous, à partir du bureau de votre père. Je suis heureux que vous m'ayez fait parvenir une meilleure photographie de la maison et je veillerai à ce qu'on l'utilise lorsqu'on parlera de "Woodside" dans "The Star" et à ce qu'on détruise celle qui a paru dans le journal.

J'aimerais que vous me disiez si vous avez remarqué, comme moi, que certains souvenirs fort anciens nous reviennent avec un étonnante acuité lorsqu'ils sont réveillés par quelque incident du présent. Il en est ainsi du souvenir de ce repas de famille à Woodside. Vous avez eu beaucoup de chance d'avoir des parents de cette trempe et de vivre dans un foyer dont l'influence sur vous fut si bénéfique que, comme vous l'avez si souvent reconnu, vous lui devez une grande partie de votre réussite.[27]

En 1945, le comité de Louis Breithaupt communiqua avec la Walsh Advertising Company Limited pour obtenir ses services dans la campagne de souscription en faveur de Woodside. La société de publicité recommanda que l'on choisisse un comité national d'envergure canadienne que l'on chargerait d'aider à réunir les fonds, que l'on confie les diverses démarches relatives au projet à un comité local et que l'on assigne une vocation à la maison qui en fasse plus qu'un simple monument. L'agence Walsh offrit ses services gratuitement à l'exception des dépenses de déplacement pour le travail effectué à l'extérieur de Toronto. Après la tenue de deux réunions, l'une au Granite Club où avaient été invités des reporters du *Toronto Star* et une autre, chez Breithaupt, on prit plusieurs décisions. L'on forma le comité local qui comprenait ceux qui avaient lancé le projet, L.O. Breithaupt, J. Harper Schofield (président), John Watson et Harold Wagner (secrétaire). On accepta les services de l'agence Walsh en stipulant toutefois que les frais devaient se limiter à 2000 $. L'on décida d'engager une secrétaire à raison de 1800 $ par an. On choisit le nom de la future fondation qui devait s'appeler "W.L. Mackenzie King Woodside Foundation" et l'on décida de choisir les patrons parmi les ministres du cabinet, les personnalités éminentes du Sénat, les premiers ministres des provinces et les chefs de l'opposition. Toutes les opérations devaient être rapportées au comité national[28].

Les démarches entreprises en vue de mettre en place le projet envisagé pour Woodside suscitèrent un intérêt croissant. Carl A. Borgstrom, architecte paysagiste et urbaniste de talent, offrit son concours par l'intermédiaire de son ami Kenneth Sims dont le père avait séjourné pendant un certain temps à Kingsmere. De plus, Mackenzie King eut le plaisir d'apprendre que son ami Joe Atkinson du *Toronto Star* qui avait connu personnellement Woodside en ses beaux jours faisait partie du comité national[29].

Accompagné de Kenneth Sims, Borgstrom inspecta la maison et la propriété, et présenta ses recommandations au comité local. Il suggéra l'achat de la propriété Brett à l'ouest et du reste du domaine de Woodside situé à l'est, conservé par Jacob Bush. Il pensait également que l'on devait demander au chemin de fer du Canadien national de déménager son épi et qu'il fallait présenter à la municipalité une demande d'exemption d'impôts fonciers[30]. Conformément à ces recommandations, on fit l'acquisition de la propriété de Bush, et la fondation se retrouva propriétaire de 11 acres 1/2 faisant partie du domaine de Woodside pour un prix d'achat total de 5612,77 $.

En janvier 1946, King envisageait de se rendre à Kitchener pour assister au mariage de Mary Breithaupt. Une fois sur les lieux, il avait également l'intention de visiter la maison de Woodside, de rencontrer le comité local et de rendre visite à Kenneth Sims. Cependant, les circonstances l'empêchèrent de réaliser ses projets. Breithaupt continua d'informer régulièrement King des travaux de Borgstrom dans le cadre du plan de restauration de Woodside. On remit à Willie un croquis exposant l'idée que l'artiste se faisait de la maison et on lui demanda de présenter ses commentaires. En retour, il envoya une reproduction d'une photographie de la maison prise lorsque les King y vivaient en famille et signala qu'il regrettait de ne pas avoir une vue de face de la propriété pour donner une perspective plus juste. Il fit également des remarques sur quelques-uns des détails du dessin.

La première remarque concerne le petit bâtiment à l'arrière de la maison. Lorsque nous vivions à Woodside, cette partie de la maison occupait trois ou quatre fois la surface qu'on lui accorde sur le dessin.

Elle abritait l'office, la cuisine, la chambre des domestiques et une cuisine d'été. Elle comportait en plus, une petite annexe de brique où l'on entreposait le charbon et les cendres. Elle donnait à la maison une apparence fort différente de celle qu'elle a sur le dessin...

L'autre point sur lequel j'aimerais attirer votre attention a trait au rôle joué par les plantes grimpantes sur le côté de la maison et à la façon dont la pelouse s'élevait (il y avait une pente ou un monticule) jusqu'à quelques pieds des fenêtres. Je me rappelle fort bien qu'étant enfants nous ouvrions souvent les portes-fenêtres et sautions sur la pelouse ou grimpions de la pelouse sur le seuil des fenêtres dans la maison. Dans le dessin que vous m'avez envoyé, les fenêtres semblent être à une hauteur considérable des fondations...

Mon souvenir concernant le bâtiment à l'arrière de la maison est qu'il y avait une fenêtre qui s'ouvrait dans ce qui correspondait à l'office et une couple de fenêtres un peu plus loin, qui étaient percées dans l'appartement des domestiques, communiquant avec la cuisine. La cuisine d'été était éclairée du côté opposé.

...Dans le dessin, je remarque que les arbres semblent appartenir à des espèces qui sortent de terre arrondis à la base plutôt que droits et ronds.... Il serait plus conforme à la réalité d'éviter de faire aux arbres un pied arqué, en particulier ceux de gauche.[31]

Borsgtrom, qui travaillait pour L. Breithaupt, cherchait à obtenir le plus de renseignements possibles concernant l'extérieur et l'intérieur de la demeure afin de restaurer la maison et le terrain en respectant au maximum la vérité historique. Il demandait des renseignements sur le type et l'emplacement des meubles, en particulier sur ceux de l'ancienne chambre du premier ministre. Il cherchait à savoir quelles fleurs et quels arbustes devaient constituer les nouvelles plantations. Ayant découvert un pommier mourant près du coin de ce qu'il appelait "l'appentis" et un autre, un peu en meilleur état, poussant sur la butte du même côté que l'entrée principale, Borgstrom demandait si l'on savait quels types de pommes il produisait de façon à ce qu'on puisse planter des pommiers de la même variété à leur place. Borgstrom suggérait par ailleurs que l'on éclaircisse intelligemment les arbres car leur croissance indisciplinée avait fait disparaître au profit d'une véritable forêt la pelouse dégagée et la clairière qui formaient à l'origine le cadre de la maison[32].

À la suite de la suggestion de Borgstrom, on engagea des employés pour nettoyer la propriété et pour la débarrasser du bois mort. M. Atkinson envoya un journaliste du *Toronto Star* pour photographier la propriété au cours des activités de nettoyage et l'on prit des dispositions pour que la maison de Montréal, Cockfield-Brown, prenne en main les relations publiques du projet[33].

Mackenzie King étudia méticuleusement le plan de Borgstrom de l'intérieur de Woodside, le trouva conforme à la partie avant de la maison et indiqua la destination de chacune des pièces. Il réaffirma que ce qui manquait, c'était l'annexe de plain-pied qui constituait ce qu'il appelait "la partie arrière de la maison". Il craignait que sa démolition n'eût été plus importante qu'il ne l'avait tout d'abord pensé et ajoutait que la partie restante correspondait à ce que Borgstrom appelait "l'appentis". Pour recréer l'atmosphère originale de la demeure, King envisageait de faire faire des copies d'une photographie et d'un tableau de la maison de la main de Dolly Bowman qu'il conservait à Kingsmere. Pour ce qui est du terrain, Mackenzie King ajouta les commentaires suivants:

Même si je ne faisais qu'un saut à "Woodside", ceci me permettrait de découvrir quels arbres doivent être conservés et ceux qu'il convient d'enlever pour redonner au terrain l'aspect qu'il avait lorsque nous y vivions. Ce qui m'attrista le plus dans les changements que je constatai, ce fut la façon dont on avait coupé les branches les plus basses des arbres qui bordent la voie sinueuse de l'allée des voitures. On avait détruit complètement l'allure qu'avait cette avenue autrefois. Il est possible que le sous-bois ait repoussé dans l'intervalle. Si c'est le cas, il vaudrait peut-être mieux l'y laisser surtout s'il contribue à recréer l'impression originale. Peut-être que la meilleure solution serait de planter de petits conifères ou des arbustes. Je pourrais faire le dessin des parterres en un

rien de temps et également un croquis de la pièce d'eau parsemée de nénuphars, et des pelouses de chaque côté de la maison.[34]

Pour des raisons d'exactitude, King avait dressé le plan de la partie arrière, de la maison, telle qu'il se rappelait, afin de compléter le travail effectué par Borgstrom. Il fournit une copie de la photographie qu'il avait promise de l'avant de la maison qui comprenait une partie considérable de l'arrière appartenant à la cuisine. La photographie représentait également un homme, une femme et un enfant qu'il identifia comme étant la famille que les King avaient à leur service à l'époque où la photographie fut prise. Malheureusement, de l'avis de King, le photographe n'avait pas réussi à transmettre la vue agréable que constituait le porche arrière avec ses bancs et ses treillis, encadré de lilas et de pins. Néanmoins, il considérait que la photo était nettement supérieure à celle de la maison dans l'état délabré où elle se trouvait et suggérait:

> Si vous envisagez de publier une photo quelconque dans "The Star", je vous conseille fortement de vous servir de la photographie que je vous joins de la façade de la maison et de celle qui présente l'autre côté de la maison plutôt que de reproduire des photographies de la maison dans son état actuel. Je pense que vous serez d'accord avec moi sur le fait que son délabrement donne une impression tout à fait fausse des lieux.[35]

Bien que le comité eût senti l'attrait romantique que Woodside exerçait sur Mackenzie King, il éprouvait des difficultés à susciter l'intérêt pour le projet. À part un très petit nombre d'habitants de Kitchener, la plupart des gens ignoraient totalement la place que Woodside avait occupé dans la société de Berlin quand la famille King y séjournait. On avait cependant un extraordinaire respect pour la personne de Mackenzie King dans la ville. C'est pourquoi, en juillet 1946, le comité voulut le voir exprimer l'attachement romantique qu'il vouait à la demeure maintenant en ruines et qui conférait au domaine son importance historique. Il lui fit demander de choisir entre les lieux qui étaient liés à sa vie — Woodside, la maison Laurier et Kingsmere — lequel ou lesquels parlaient le plus à son coeur. King avoua que toutes ces demeures évoquaient des souvenirs qui lui étaient "très chers" mais que Woodside était le lieu qui avait le plus contribué à faire de lui l'homme d'État qu'il était devenu au Canada. À son avis, la maison Laurier devait entrer dans le domaine public, avant toutes les autres, pour des raisons historiques. Étant donné que la maison Laurier lui appartenait, il était libre de prendre, dans son testament, les dispositions qu'il jugerait les plus appropriées. Kingsmere, qui lui appartenait également pouvait avoir un sort analogue. En résumé, King écrivit:

> Vous m'avez demandé laquelle des maisons où j'ai vécu compte le plus dans mes souvenirs au fur et à mesure que j'avance en âge. Étant donné que Woodside est le seul lieu où il m'a été donné de partager les joies et les peines de la vie de famille, il est peut-être naturel que, pour moi, Woodside évoque plus l'idée d'un foyer qu'aucune autre des demeures que j'ai possédées.[36]

King désirait profondément la restauration de Woodside mais se demandait si elle était possible. À son avis, si l'on ne pouvait redonner à la maison et au domaine le cachet qui était le leur aux beaux jours de son adolescence, l'entreprise ne valait pas la peine d'être tentée. Si, néanmoins, le comité pensait que le projet était réalisable, dans ce cas, Mackenzie King croyait qu'en mettant à contribution Jennie Lay et lui-même, en plus de ce qu'on pourrait retrouver par l'intermédiaire d'autres sources, l'on disposait de suffisamment de meubles provenant de Woodside, de tableaux, de livres et d'autres articles pour redonner aux pièces l'aspect qu'elles avaient "du temps de [son] père". Il jugeait valable de préserver "pour les générations à venir une demeure qui saurait évoquer les maisons du Canada, telles qu'elles étaient à la fin du règne de Victoria". King convenait de la nécessité de réunir des fonds pour l'entretien et les soins nécessaires à la maison restaurée et au domaine. En ce qui concerne le financement du projet, il avait fait les commentaires suivants:

> Je me rappelle que vous m'avez demandé si, advenant la création d'une fondation, les

> cotisations à ce fonds devaient être limitées aux membres du parti libéral ou si la fondation devait être considérée comme d'envergure nationale. Quoi qu'il en soit, je pense qu'il serait préférable qu'elle revête l'aspect le plus large possible. Il conviendrait naturellement de préciser que le mérite de la création de la fondation revient aux membres du parti mais que le projet lui-même a été lancé pour des raisons nationales plutôt que pour des raisons politiques.[37]

Pendant toute l'année 1946, l'on s'attacha à s'acquitter des formalités visant à mettre en place la fondation qui devait être un organisme apolitique. Le comité de direction devait être constitué de membres influents du parti libéral mais le comité consultatif devait être composé de 50 personnes — personnalités du monde ecclésiastique, des arts, de la musique, de l'industrie et du travail. Au cours de la même année, l'on avait pris possession des derniers avoirs de Jacob Bush maintenant enregistrés aux noms de Schofield et Watson. Borgstrom, mettant à profit les renseignements réunis sur Woodside et confirmés par King, révisait son croquis[38].

En juillet 1946, le comité local se jugeait prêt à formuler ses projets. On tint une réunion, présidée par L. Breithaupt, à l'hôtel du Château Laurier, à Ottawa, à laquelle assistaient des représentants envoyés de tous les coins du Canada par les ministres provinciaux. Le projet de Borgstrom fut présenté et discuté. Des solutions étaient envisagées: l'on pouvait se limiter à la restauration et à l'aménagement paysager des lieux dans le cadre d'une dotation ou ajouter à cela la fondation d'un musée de Canadiana. La première solution requérait la somme de 400 000 $ tandis que la seconde nécessitait la somme de 500 000 $. L. Breithaupt, le sénateur Daigle et le député Ross Macdonald furent nommés membres de la direction du projet avec mission d'établir un plan des coûts et des méthodes d'obtention des fonds en plus de définir les formalités nécessaires à la constitution en société. Le colonel James Hurley devenait secrétaire-administrateur du projet intitulé "Mackenzie King Home and Park"[39].

Mais ces démarches provoquèrent l'inquiétude de King qui craignait qu'on pût les interpréter comme propres à encourager le favoritisme politique. Comme il était personnellement lié au projet, il craignait que l'on ne puisse dire qu'il nommait à certains postes ceux qui s'y intéressaient. Il insista donc pour qu'on suspendît le projet et suggéra que l'on ne prît aucunes mesures avant qu'il ne puisse visiter Woodside. Il est possible qu'il ait également eu l'impression que le projet s'écartait par trop de son idée première qui était de rendre hommage à ses parents car il suggéra:

> Peut-être que la meilleure solution serait d'abandonner entièrement l'idée de restaurer la maison et que ceux qui s'intéressent à un projet commémoratif se contentent de créer un parc qui pourrait porter mon nom et comporter une plaque rappelant que la maison de mon adolescence s'élevait à cet endroit.[40]

Breithaupt, Wagner, Sims, Watson et Schofield furent profondément déçus. Ils voyaient s'évanouir le projet auquel ils s'étaient dévoués et craignaient que l'enthousiasme ne se perdît si les plans étaient mis en veilleuse jusqu'à ce que King prenne sa retraite. Ils essayèrent d'inciter King à se rendre à Kitchener. Breithaupt et Wagner lui rendirent visite à la maison Laurier en novembre 1946 mais n'arrivèrent pas à lui faire changer d'idée[41].

Il fallut attendre le 9 septembre 1947 pour que Mackenzie King visite son ancienne demeure et que cette visite décide du destin de Woodside. Accompagné de Breithaupt, de Wagner, de Schofield et de Watson, King fit le tour du terrain et de la maison. Ce jour-là, il plongea avec nostalgie dans le passé, retrouva le monde poétique de son enfance et les liens qui le rattachaient à ce monde. Il confia à son journal son profond bouleversement et, à partir de ce moment, il éprouva le besoin de matérialiser son rêve d'adolescent où il s'était vu seul maître de Woodside. Mais nul mieux que lui ne peut décrire ce qu'il vit et ce qu'il ressentit.

> Nous passâmes par la rue St. Margaret avant d'emprunter le chemin Lancaster qui mène à Woodside. Je reconnus tout de suite le contour familier des collines et des champs — un de ces champs appartenait à oncle Dougall; l'ancien verger était main-

tenant parsemé de nombreuses résidences et les abords de Woodside avaient été affreusement défigurés par la voie ferrée qui traverse un pont construit immédiatement à côté de l'endroit où se trouvait autrefois la porte cochère menant à l'avenue. La clôture et la barrière avaient disparu. Nous remontâmes la vieille avenue qui serpente — qui avait perdu sa raison d'être et sa beauté à cause de l'élagage des arbres qui la bordent. Cependant, les années ont fait pousser le sous-bois qui rejoint graduellement les branches qui restent et lui redonnent en partie le cachet qu'elle avait pratiquement perdue, lors de ma dernière visite sur les lieux.

...Lorsque je vis le talus herbeux, juste en face de la maison, je me rappelai presque aussitôt que les jours qui précédèrent mon examen d'entrée à l'université j'avais étudié et appris par coeur des passages du procès de Warren Hastings qui fut l'un des sujets de l'examen.

...Je fus enchanté de voir qu'à l'avant de la maison, la pelouse n'avait pas totalement disparu. La présence des anciens pins me manquait. Je ne fus pas désolé de voir que l'écurie et la grange avaient été démolies mais je fus triste de constater qu'on avait planté un petit jardin dans une zone qui faisait à l'origine partie de la pelouse. Il était agrémenté de fleurs mais c'était plutôt un petit potager qui me sembla déplacé dans cette vaste étendue de gazon. Naturellement, l'herbe était haute et ce fut avec difficulté que j'atteignis le carré où, enfants, nous avions tous pleuré sur la perte et sur la tombe de la petite chienne, Fanny. Je me rappelai quantité d'incidents liés au vieux Bill, notre cheval, je pensai aux jours où nous jouions au cricket sur le gazon, à nos glissades sur la colline, l'hiver, et à mon frère Max dévalant une ou deux fois la colline en tonneau.

...Je me rendis de l'autre côté de la maison, où étaient les parterres de fleurs, et cherchai le tulipier de Virginie. Il avait tant grandi que nous l'avions passé sans même le reconnaître. Nous nous rendîmes à l'endroit où se trouvait la pièce d'eau aux nénuphars. Les traces d'humidité en indiquaient la place mais on avait installé un quelconque tuyau de drainage pour l'assécher, qui était maintenant percé. Nous finîmes quand même par trouver le tulipier... C'est la beauté de la vue, des deux côtés de la maison, que je regrettais le plus. Les deux perspectives avaient été altérées mais rien n'était irréparable. La maison se dressait toujours là et l'on remarquait encore ses élégantes proportions.

Plus tard, nous nous rendîmes à l'intérieur. Je parcourus les différentes pièces du rez-de-chaussée. Les papiers peints avaient tous disparu. Ils avaient été remplacés par un badigeon à la chaux qui change naturellement l'atmosphère de l'intérieur mais les pièces ont conservé leur style avec leur bas plafond et leurs portes-fenêtres. L'étage a été nettoyé. Toutes les pièces sont complètement vides et le papier peint a été enlevé. L'on peut cependant saisir encore le charme des chambres du haut. Je les revoyais, naturellement, avec la tapisserie d'autrefois et je retrouvais les lieux, tels qu'ils étaient à l'époque de mon père et de ma mère.

...L'on pouvait également voir la qualité supérieure des boiseries. Par bonheur, le soleil brillait par les fenêtres montrant combien ce côté de la maison était ensoleillé. Je revois nettement mon père écrivant ses poèmes ou travaillant sur ses dossiers juridiques tard dans la nuit. Je comprends aussi quelle énorme influence dut exercer ce cadre sur ma pensée et mon imagination.

...Je me promenais dans l'ancienne allée des amoureux dont un côté avait disparu et pouvait être restauré. Je me rendis jusqu'en haut du jardin qui semblait tout à fait naturel et également jusqu'en haut de la colline où nous campions parfois et où nous passions nos soirées du dimanche. La présence des arbres me semblait aussi familière que si ç'avait été hier. Évidemment, il y avait les affreuses balafres faites par le chemin de fer dans le paysage mais c'était dissimulable. L'on pouvait encore trouver trace du chemin que nous empruntions comme raccourci, à travers champs, pour rentrer à la maison après les heures de classe. J'éprouvais un immense plaisir à imaginer les lieux restaurés, ressemblant le plus possible à ce qu'ils étaient, le parc qu'on pourrait y aménager,

> et cette idée m'enchanta au plus haut point. J'en arrivais même à penser que j'aimerais voir la maison retrouver, dans la mesure du possible, son état antérieur.[42]

King était venu à Kitchener avec le sentiment qu'il "conseillerait vivement la démolition de la maison dont les briques pourraient être utilisées en partie pour un montjoie et la restauration du terrain aménagé en parc". Au contraire voilà qu'il désirait reconstruire la demeure et voir certaines pièces retrouver le charme qu'elles avaient autrefois. Conscient qu'il n'avait plus ses anciens amis à Kitchener pour prendre soin des lieux, il fut ému par l'affection et l'amitié authentiques que lui vouaient Breithaupt et les autres, ainsi que leurs concitoyens, et comprit que leur projet était valable[43].

La ville de Kitchener et ses environs furent sensibles au retour aux sources du premier ministre. Profitant de la visite de Mackenzie King à son ancienne maison, le comité local lui avait préparé un itinéraire dans l'intention de stimuler l'enthousiasme régional pour le projet Woodside. Malheureusement, il ne fut pas possible de respecter l'emploi du temps et Harold Wagner signala à King qu'ils avaient omis un groupe lors de leur visite:

> Vous vous souvenez sans doute qu'après notre arrêt à Linwood, nous étions en route pour Kingwood, mais que vous n'avez pu vous y rendre faute de temps. Louis Breithaupt fils et moi-même y sommes allés et nous y avons rencontré un groupe assez important de vos amis. Parmi eux se trouvaient de nombreux hommes âgés de la religion amish, avec leurs longues barbes soigneusement taillées, et leurs femmes, habillées pour l'occasion et portant leurs bonnets blancs. Bon nombre d'écoliers étaient aussi venus vous attendre. Naturellement, ces gens ont été très déçus et ils ont accepté notre explication avec quelques réticences. Il est dommage que nous ayons dû renoncer à cette visite, surtout qu'il y a là-bas une place qui porte votre nom. Si vous adressiez une lettre à notre administrateur, M. Ab. Siegner, R.R. nº 2, à Wellesley, cela les aiderait à comprendre la situation, surtout lorsque l'on considère que nous les avions prévenus à l'avance de notre intention d'inclure Kingwood dans notre itinéraire.[44]

Encouragé par l'intérêt manifesté par le comité local, King, de retour à Ottawa, commença à correspondre avec certains des membres. Il exprima sa reconnaissance à Harold Wagner pour ce que lui et les autres avaient fait, mais il ajouta:

> L'idée maîtresse de la fondation est de créer quelque chose de durable; nous devons réfléchir sérieusement pour savoir s'il n'y a pas lieu de reconstruire entièrement la maison sur son site actuel. D'après ce qui reste de la maison, nous pouvons heureusement envisager sa reconstruction partielle ou totale.[45]

Pour donner au comité local une meilleure idée de ce qu'avait été Woodside, King envoya à Wagner une copie d'une photographie représentant l'avant de la maison[46]. On pouvait y voir les membres de la famille King, la carriole et "Old Bill". Pendant sa visite à Woodside, King avait raconté à Watson un voyage qu'il avait fait à Doon avec ses parents pour rencontrer l'oncle de Watson, Homer. Au sujet de cette conversation, King précisa "la carriole et le cheval que l'on voit sur la photo sont ceux que nous avons utilisés pour cette occasion"[47].

Au début de 1948, on demanda à un entrepreneur d'examiner la maison. D'après lui, le gros de la maçonnerie en brique était en bon état et le reste pouvait être réparé. Il ne voyait aucune raison de démolir la maison et il pensait que l'annexe pouvait être remplacée sans problèmes tout en gardant les lignes architecturales indiquées[48].

Louis Saint-Laurent, qui devait succéder à Mackenzie King comme premier ministre, se rendit à Kitchener le 24 mars 1948 et, le 29 avril de la même année, on annonça que le projet de préservation de la maison d'enfance de King était à l'étude[49]. King avait fait part de son intention de prendre sa retraite cette année-là et, de ce fait, le comité pensait que toute opposition au projet pour des raisons politiques serait écartée. Malgré tout, et même après son départ en retraite, King se sentait mal à l'aise face à cette situation:

> ...si l'on ne veut pas que le but de ce projet soit incompris, il faut que l'idée originale

et sa réalisation soient entièrement la responsabilité d'autrui, comme cela a été le cas jusqu'à présent, et non pas la mienne, que ce soit directement ou indirectement.[50]

En réponse aux inquiétudes de King à cet égard, le comité décida de différer le projet jusqu'après les élections de 1949[51].

En novembre 1949, le comité local put se remettre à l'ouvrage. On prit la décision de démolir la maison et de la reconstruire avec les anciennes briques. Le cabinet d'architectes Jenkins et Wright, qui offrait ses services gratuitement, fut engagé pour prendre les mesures des pièces et pour préparer un rapport. On avait présenté une demande au premier ministre Saint-Laurent pour essayer d'obtenir le soutien du gouvernement pour les frais d'entretien. Breithaupt était sûr que l'on pouvait réunir suffisamment d'argent pour couvrir les frais de reconstruction. De plus, le comité avait besoin de la collaboration de Mackenzie King et de Jennie Lay au sujet du mobilier et de la bibliothèque de Woodside[52].

Mackenzie King écrivit à sa soeur et la mit au courant de l'ampleur du projet Woodside et de ce qu'il comprenait. Il offrit d'acheter les meubles qui avaient fait partie de leur ancien foyer et dont Jennie voudrait bien se séparer. Quant à lui, il avait l'intention de donner tout ce qu'il possédait, notamment le piano, le mobilier de la salle à manger, celui d'une chambre ainsi que quelques tableaux[53].

Dans l'immédiat, King demanda à Jennie d'envoyer aux architectes un schéma qui leur permettrait de reconstruire l'arrière de la maison avec autant de précision que possible. Après avoir passé trois heures avec les architectes, King déclara qu'il se souvenait de cette aile et il demanda la confirmation de Jennie. Il n'était pas sûr du nombre de portes donnant dans la cuisine mais, bizarrement, il se souvenait d'une desserte dans la dépense, détail qui avait été omis dans les plans, ainsi que d'un petit appentis de brique situé sur le côté et où on entassait les cendres. Il demanda aussi à Jennie d'indiquer la position de certains objets dans les pièces, afin d'aider ceux qui remeubleraient la maison[54].

Le 1er décembre 1949, Jenkins et Wright purent présenter à King un rapport sur les progrès réalisés jusque-là.

> Voici l'état actuel des travaux à Woodside. Nous avons fait enlever et ranger les rampes, les pilastres et les balustres de l'escalier, ainsi que des sections des boiseries décor[illegible] de l'avant-toit et des châssis mobi[illegible] qui étaient en bon état. Nous avons fait enlever des sections de tous les cadres de fenêtres et de portes, des plinthes, des moulures etc... et nous les avons fait mettre de côté pour que les nouveaux cadres et le reste puissent être construits de la même manière. Les ouvertures de la maison ont été bouchées pour assurer la préservation de l'ensemble pendant l'hiver. Nous avons aussi déterré les fondations de la cuisine que vous nous avez décrites avec tant de détails. Enfin, nous avons trouvé quelques échantillons du papier peint original et nous les gardons précieusement.
>
> Nous corrigeons maintenant nos dessins pour inclure toutes les informations que nous avons obtenues et dès que ce travail sera terminé, nous vous en enverrons une copie pour que vous puissiez faire des commentaires.[55]

King était ravi de l'attention méticuleuse que l'on portait aux détails. Mais comme il était perfectionniste, il continuait à chercher tout ce qui pouvait l'aider à reconstituer la partie de la maison qui avait été démolie. Il informa Jenkins que sa soeur était à la recherche d'un dessin de Woodside fait par Harry Lay au moment où les King allaient partir s'installer à Toronto[56].

Le dessin de Harry Lay ne fut jamais retrouvé mais Jennie donna à Mackenzie King un plan de la cuisine et du corps arrière de la maison, puis ensuite du rez-de-chaussée et de l'étage avec l'emplacement des poêles, des meubles et des tableaux. À partir de là, Jenkins et Wright purent établir des plans d'aménagement. Ils commencèrent aussi à vérifier les ferrures utilisées pour les portes avant 1900[57]. King examina minutieusement le travail de Jennie, dont les détails lui rafraîchissaient la mémoire. À l'endroit où King pensait qu'il y avait eu une desserte dans la dépense, Jennie avait dessiné une armoire qui, selon King, "était une vieille armoire qui se trouvait dans la chambre des enfants d'une maison, rue Margaret, dans laquelle mes parents vécurent quelques temps avant de

s'installer à Woodside. Ma mère y rangeait le linge". Il se souvint aussi que la chambre de bonne comprenait en fait deux pièces et "que l'une des portes était peut-être condamnée pendant [leur] séjour à Woodside"[58]. La contribution de Jennie enthousiasmait King: "grâce à leur effort commun, pensait-il, la maison une fois restaurée, sera avant tout un monument à la mémoire de Père et de Mère"[59].

Jenkins et Wright consultèrent Mackenzie King sur les plans cotés représentant différentes élévations et les pièces de la maison. Il critiqua plusieurs détails, parmi lesquels le porche, tracé à titre d'essai, qui à son avis était trop large et les bancs placés de chaque côté, qui "auraient pu être une simple planche, comme le couvercle d'une boîte ou d'un coffre". Il fit aussi remarquer qu'à l'époque de son père, l'unique fenêtre dans le mur de la bibliothèque avait été obstruée par les rayons qui couvraient le mur de la pièce. Il était par ailleurs incapable de décider si les murs de la véranda devaient être recouverts de plâtre ou peints à la chaux, comme c'était le cas à certains endroits et comme ils l'étaient de son temps. Il se rendait compte que le plâtre donnait plus de luminosité mais pensait que la chaux étalée sur le mur donnant sur la route avait été une erreur et que "la brique aurait dû rester telle qu'elle était au moins jusqu'à la véranda". Il avait aussi du mal à se rappeler la position des cheminées et espérait qu'on pourrait déterminer leur emplacement avec la mise au jour du reste des fondations[60]. Ce furent les dernières observations de King au sujet de Woodside, mais c'était amplement suffisant.

Parallèlement aux travaux préliminaires en vue de la restauration, l'organisation de l'aspect financier progressait. En mars 1950, Kenneth Sims présenta une demande de constitution de la fondation Mackenzie King Woodside. On demanda la permission d'utiliser le nom de King, ce qu'il accorda, et d'entreprendre une campagne générale de financement[61]. Les statuts de la charte furent approuvés par le secrétaire d'État le 8 avril 1950. Neuf administrateurs remplacèrent les membres du conseil provincial. C'étaient L. Breithaupt, président; J. Ken. Sims, vice-président; James Macdonald, secrétaire-trésorier; Mel. Moffat; Will C. Barrie; l'honorable Ross Macdonald; J. Harper Schofield; John Watson et H. Wagner. On décida que 50 patrons seraient choisis[62].

Peu après la création officielle de la fondation, Mackenzie King mourut et les administrateurs s'engagèrent à faire du projet le succès que King avait souhaité. La Banque de Nouvelle-Écosse accorda un prêt de 5 000 $ et on décida d'entreprendre la démolition de la maison, tout en récupérant les briques et tous les autres matériaux possibles. On décida aussi, d'après les recommandations des architectes, d'équiper la maison reconstruite d'un sous-sol complet au lieu de la petite cave qui s'y trouvait auparavant[63]. Breithaupt, Wagner, Watson et J. Macdonald formèrent le comité financier, et on fixa l'objectif de la campagne à un minimum de 150 000 $. La dactylographie fut assurée au prix coûtant par la compagnie d'assurances Mutual Life de Kitchener. Les premiers frais s'élevèrent à 600 $ pour le nettoyage et l'entassement des briques ainsi que pour le remboursement de la somme prêtée par la Breithaupt Leather Company pour l'achat de la propriété, qui appartenait à Jacob Bush, et les frais d'exploitation qui s'ensuivirent. La propriété devait être cédée à la fondation Mackenzie King Woodside et, à cause des frais qui augmentaient rapidement, W. Barrie et J. Schofield décidèrent de lancer leur campagne publicitaire immédiatement[64].

En plus des meubles donnés par Mackenzie King et Jennie Lay, on offrit la somme de 890 $ à M^me^ Geneva Jackson pour l'achat de mobilier d'époque. Les frères Ball avaient démoli l'ancienne maison, les plans pour la reconstruction de la nouvelle furent approuvés et, en février 1951, l'appel d'offres fut fait[65]. Le mois suivant, Breithaupt et Schofield rencontrèrent à Ottawa les exécuteurs littéraires de la succession King, qui leur donnèrent de nombreux articles se rapportant à Kitchener. On suggéra qu'une succursale de bibliothèque pourrait être installée dans la maison de Woodside. Ils virent aussi des membres de l'Association libérale nationale et s'arrangèrent pour utiliser les 60 000 plaques d'une machine à imprimer les adresses, afin de constituer une liste d'envoi, et obtinrent la traduction d'une lettre en français destinée au Québec[66].

Avec comme président honoraire le premier ministre Louis Saint-Laurent, C.D. Howe, le premier ministre Leslie Frost et John

G. Diefenbaker comme patrons, la fondation reçut beaucoup d'attention de la presse[67]. Mais malgré l'appui de ces personnalités d'envergure nationale, la plus grande partie du travail fut faite par ceux qui avaient lancé le projet dans la région de Kitchener-Waterloo. Comme à cette époque le Parlement envisageait de se départir de la maison Laurier et de Kingsmere, on décida de ne pas essayer de désigner Woodside lieu historique national. Le président de la Chambre des communes pensait qu'il fallait que la localité puisse profiter du projet Woodside et J.K. Sims proposa qu'une pièce soit réservée à l'usage de la Waterloo Historical Society ou à l'exposition de tableaux de la Galerie nationale[68].

Il y eut d'autres problèmes imprévus, dont certains fort coûteux. L'entreprise de construction de Harry Wunder se heurta à des problèmes de sables mouvants et d'évacuation des eaux sur le chantier, mais ils purent être résolus[69]. Pour couvrir les frais, H. Wagner envoya 45 000 circulaires demandant une contribution[70]. Cependant, la publicité n'avait pas été assez répandue et la fondation dut avoir recours aux services de P. Kelly de la Cockfield Brown and Company et d'un certain M. Hindmarh du journal *The Star*. Au début de 1952, la fondation perdit les services de L. Breithaupt, qui fut nommé lieutenant-gouverneur de l'Ontario. J. Harper Schofield remplaça Breithaupt comme président de la fondation et s'assura pour le projet le soutien du professeur Fred Landon, directeur de la Commission des lieux et monuments historiques nationaux[71].

Afin d'aménager un lieu d'habitation pour la gardien, Jenkins et Wright durent modifier les plans du corps abritant la cuisine qui avaient été approuvés par Mackenzie King. Pour ce faire, la pente du toit fut accentuée afin de permettre l'installation d'une mansarde et la cinquième cheminée fut supprimée au profit d'une lucarne. Irvine Skerritt, un ancien combattant, fut engagé comme gardien chargé de l'entretien. (Sous l'égide de Parcs Canada, Skerritt fut réengagé et devint directeur de Woodside.) La fondation dut assumer les frais supplémentaires de 822 $ pour les changements apportés à l'aile de la cuisine et de 3 272 $ pour la construction d'une salle d'exposition dans le sous-sol. Les administrateurs durent faire la publicité eux-mêmes pour toute la région de Kitchener-Waterloo car les gens engagés pour faire la publicité et réunir les fonds ne remplissaient pas leurs fonctions de manière satisfaisante. Wagner et Schofield se rendirent également à Ottawa en vue d'obtenir du professeur Landon et du colonel C.G. Childe des objets provenant de la succession King pour Woodside[72].

Bien que tous les administrateurs aient travaillé avec ardeur à la reconstitution de Woodside, Harold Wagner devint l'âme du projet après le départ de Louis Breithaupt. Son amitié avec Jennie Lay fut productive car elle lui apprit plusieurs détails sur Woodside et lui permit d'obtenir des objets supplémentaires. Cette amitié était peut-être fondée sur le fait que Mme Wagner avait été présentée à Mackenzie King quand son père, le docteur Honsberger, avait soutenu la carrière politique de King à Berlin. À cette occasion, Mme Wagner enfant avait été choisie pour offrir un bouquet de fleurs à Sir Wilfrid Laurier[73].

Jennie Lay n'avait pas été aussi enchantée par le projet de Woodside que Mackenzie King. Quand Wagner la contacta directement pour la première fois, elle admit qu'elle avait informé F.A. McGregor, exécuteur littéraire de la succession King qu'elle ne voulait pas mettre son mobilier dans une autre maison. Elle ajoutait, toutefois: "comme Woodside est un fait accompli, je ferai tout en mon pouvoir pour le faire ressembler le plus possible à notre ancien foyer"[74].

Wagner s'arrangea pour que Jennie Lay visite Woodside le 19 juillet 1952. Accompagnée de son fils, de sa belle-fille et de M. McGregor, Jennie Lay fut gagnée à la cause. Par la suite, McGregor dit à Wagner que "Mme Lay, qui bien sûr était la seule à connaître l'ancienne maison, avait été très impressionnée par la fidélité de la reproduction ainsi que par le bon goût dont font preuve tous les aménagements"[75]. Une correspondance entre Jennie Lay et H. Wagner s'ensuivit, qui contribua beaucoup à l'authenticité de Woodside une fois reconstruit. Intriguée par l'ampleur des détails à régler, elle écrivit:

> ... En ce qui concerne le mobilier de la maison, je ne suis pas un *artiste*, mais si vous avez le plan des pièces, je pourrais inscrire l'emplacement des différents meubles et donner, dans la mesure du possible, la couleur des papiers peints, des tapis etc...

> Le poêle Happy Thought a vraiment sa place dans la cuisine! Comporte-t-il un réservoir à eau chaude à l'arrière?!! Dès mon retour à Barrie, j'essaierai de trouver des échantillons du tissu pour les rideaux et autres, mais je serai à Kingsmere jusqu'en septembre...
>
> Il est possible que j'aille à la maison Laurier un de ces jours, et j'y jetterai un coup d'oeil!
>
> Dès mon retour, j'essaierai de faire la recette du gâteau "ice box", mais il n'aura ni l'apparence ni le goût de celui que nous faisions à Woodside et qui était si délicieux".[76]

Malgré le désir de Mackenzie King, la fondation eut beaucoup de difficultés à réunir le mobilier utilisé par la famille King à Woodside. Jennie Lay devait donner le mobilier de la chambre des maîtres, ainsi que plusieurs autres petits objets. Le piano de marque "Chickering" qui se trouvait dans le cabinet de travail de la maison Laurier devait être transféré à Woodside. Mais selon M^me^ Lay, la fondation "n'avait pas obtenu certaines choses que M. King pensait qu'il fallait obtenir". Elle parlait de plusieurs tables, dont l'une était recouverte de marbre, qui conviendraient admirablement à Woodside. À cause de la somme dépensée, 100 000 $, les administrateurs décidèrent d'insister fermement pour obtenir tous les objets nécessaires afin que la maison ait "la bonne apparence, en accord avec l'époque"[77]. On demanda à Jennie Lay d'essayer "d'influencer les gens de la maison Laurier" pour qu'ils se départissent de ces objets[78].

En septembre 1952, le mobilier de Woodside arriva; il provenait de chez les Lay, de Mooreside et de la maison Laurier[79]. M. MacGregor envoya 356 livres ainsi que 2 palets de curling qui avaient été offerts au premier ministre par M. D. Forsyth, de Beamsville, en 1935. Il semble que M. Forsyth s'était servi de ces palets quand il jouait au curling avec John King sur la vieille patinoire de Berlin[80]. Par contre, le piano attendu n'arriva pas et un autre fut envoyé pour le remplacer. Les administrateurs de Woodside étaient certains que M^me^ Lay serait déçue par la substitution mais ils décidèrent de se taire: "le piano reçu fera l'affaire et on peut dire qu'il fait partie de la succession King"[81].

H. Wagner poursuivit ses démarches pour obtenir d'autres meubles et objets personnels authentiques qui auraient leur vraie place à Woodside. Il écrivit à J.E. Handy à la maison Laurier pour lui demander de bien vouloir coopérer. Il réclamait en particulier un coffret à pipes qui avait appartenu à John King et que Mackenzie King avait conservé dans sa bibliothèque[82]. En réponse, Handy écrivit:

> Comme vous le savez, je suis assiégé de toutes parts par des demandes de souvenirs de la "maison Laurier" et de Kingsmere, et je pense qu'il me faut suivre des règles strictes. Il est possible que dans plusieurs années la maison Laurier soit affectée à deux usages, comme musée d'une part et pour loger les invités de marque d'autre part; le cas échéant, les pièces qui sont actuellement utilisées comme bureaux seront ouvertes au public. Bien que cela ne fasse pas encore l'objet d'une politique gouvernementale bien définie, c'est une possibilité que je dois prendre en considération et pour laquelle je dois être prêt. Je dois aussi déménager de la maison Laurier à Kingsmere des meubles qui ont été expédiés de Farm House à Woodside. J'ai dû enfin envoyer quelques meubles pour "Mackenzie House", à Toronto, et je vous assure qu'il n'est pas facile de faire la part des choses tout en gardant à l'esprit les besoins ultérieurs.[83]

En octobre 1952, Jennie Lay fut invitée à Woodside par la fondation pour examiner la reconstitution terminée. Comme son frère en 1947, elle fut replongée dans le passé.

> Elle alla de pièce en pièce avec empressement, à l'étage et au rez-de-chaussée, poussant des exclamations de plaisir à la vue des meubles qui, dans la plupart des cas, "étaient exactement comme autrefois". Elle s'arrêta souvent pour désigner un meuble, un objet en porcelaine ou un tableau qui avaient fait partie de leur ancienne maison et qui lui rappelaient des souvenirs particuliers. Elle s'arrêta avec affection devant un grand pot à café en argent, une table de whist, le secrétaire de son père et la table de toilette de sa mère.[84]

La fondation Mackenzie King Woodside avait presque atteint son objectif et il semblait que ses jours étaient comptés. Lors d'une réunion, le 11 septembre 1952, les membres reçurent une lettre du colonel C.G. Childe les prévenant de la décision suivante:

> ...la Commission des lieux et monuments historiques nationaux du Canada a déclaré que "Woodside", maison d'enfance du très honorable W.L. Mackenzie King, revêt une importance historique nationale, et a recommandé au ministère des Ressources et du Développement économique son acquisition et sa sélection en tant que parc historique national.[85]

Dans les mois qui suivirent, on redoubla d'ardeur pour terminer toutes les affaires en cours et rembourser les dettes. On prit la décision de lancer une nouvelle campagne pour réunir 16 000 $ afin de faire face aux échéances et de demander à la T. Eaton Company ou à la Robert Simpson Company de faire don de rideaux. Stephen Jones offrit de réunir 10 000 $ à l'échelon local et 15 000 $ à l'échelle nationale, avec une commission pour lui-même de 5% ainsi que 100 $ pour couvrir ses dépenses. On décida par surcroît de déposer à Woodside un livre d'or des donations, dans lequel on inscrirait le nom des personnes qui donneraient 10 $ ou plus[86].

Stephen Jones suggéra que l'on coopère avec l'association des Allemands de Pennsylvanie pour attirer plus de soutien local pour Woodside. Au début de 1953, cette association avait absolument besoin d'un endroit pour abriter des pièces d'intérêt historique pour les premiers colons allemands. On pensa que la fondation Woodside serait peut-être intéressée à fournir cet endroit, "peut-être le site de la grange qui se trouvait autrefois sur la propriété, près de la maison", où l'association pourrait, en collaboration avec la Waterloo Historical Society, édifier un bâtiment et exposer des objets domestiques ou des outils de ferme de l'époque des premiers colons. Les administrateurs de la fondation accueillirent favorablement cette suggestion, à condition de ne pas avoir à payer pour le bâtiment, son contenu ou son entretien. Mais avant de pouvoir prendre quelque mesure que ce soit, on devait obtenir l'approbation et le consentement de la Commission des lieux et monuments historiques nationaux pour qu'il n'y ait pas d'obstacles à la cession de la propriété au ministère des Ressources et du Développement économique[87].

Toutefois, lors d'une réunion tenue le 8 mai 1953, les membres de la fondation conclurent qu'ils n'avaient pas l'autorité nécessaire pour réaliser les changements d'envergure qui s'imposeraient si l'association des Allemands de Pennsylvanie était associée à Woodside étant donné que les dons avaient été faits uniquement pour honorer Mackenzie King. Lorsque le domaine deviendrait la propriété de l'État, l'association pourrait lui présenter sa proposition[88]. Mais la transition se fit lentement. En novembre 1953, on décida de réélire les administrateurs en place pour faciliter la cession à l'État au moment voulu. Les administrateurs étaient J.H. Schofield, J.K. Sims, J. Mel. Moffat, Will C. Barrie, John R. Watson, Albert E. Dunker, Russell Daly, Harold W. Wagner et James Macdonald. Quant à Louis Breithaupt, il garda un poste honorifique[89].

Lors de la réunion du 9 mars 1954, les administrateurs furent avisés par une lettre de l'honorable Jean Lesage, ministre des Affaires du Nord et des Ressources nationales, que le gouvernement fédéral avait décidé d'accepter l'offre de la fondation en ce qui concernait le transfert des titres de propriété de Woodside à Sa Majesté du chef du Canada. M. Lesage avait joint à sa lettre une copie du décret du conseil autorisant la transaction et il signalait que son ministère aimerait prendre possession de la propriété le 1er avril 1954 pour en faire un parc historique national[90]. Durant cette même réunion, il fut décidé que deux des administrateurs se rendraient à Ottawa pour voir F. MacCregor et E. Handy en personne et discuter des meubles et des livres qui pourraient être cédés à Woodside. En même temps, les administrateurs choisis devait rencontrer le conservateur de la Galerie nationale au sujet des tableaux ayant appartenu à Woodside. On avait tenu des pourparlers sur le transfert de ces tableaux à Woodside et les administrateurs devaient s'assurer que les arrangements conclus seraient respectés[91].

La maison de Woodside et la propriété furent transférées au nom de Sa Majesté la Reine le 19 mars 1954[92]. J.H. Schofield et J. Macdonald, les deux administrateurs choisis pour aller à Ottawa, rencontrèrent l'honorable

C.D. Howe et l'honorable Jean Lesage pour discuter des questions relatives à la transaction. Mais leur visite auprès de E. Handy et de F. MacGregor, à la maison Laurier, n'eut pas le succès escompté. On leur montra des livres et des tableaux, mais la plupart ne convenaient pas à Woodside. Parmi les quelques objets acceptables se trouvait un buste en marbre du très honorable W.L. Mackenzie King. M. Handy expliqua qu'on ne pourrait pas donner d'autres meubles à Woodside, car l'ensemble avait été inventorié pour la cession de la maison Laurier à l'État. Leur visite à la Galerie nationale fut elle aussi un échec. Lors d'une entrevue avec M. McCurrie, conservateur de la Galerie, les administrateurs apprirent que les tableaux qu'ils espéraient obtenir pour Woodside avaient été donnés à la Galerie en 1943 par l'association féminine de Kitchener qui les avaient achetés. Les administrateurs de la Galerie nationale n'avaient pas le pouvoir de confier un bien public à la fondation Woodside et rien ne pouvait être fait avant que Woodside ne devienne la propriété de l'État[93].

MacGregor écrivit cependant à H. Wagner:

> En regardant quelques tableaux non exposés dans la maison Laurier, M. Handy a trouvé un discours encadré qui avait été présenté à "John King, M.A., c.r.", par l'association de la presse canadienne en janvier 1895. Vous avez déjà en votre possession le portrait du père de M. King que l'A.P.C. lui a offert à la même occasion. M. Handy a pensé que vous aimeriez avoir cet objet qui lui est lié et nous vous l'envoyons dans un paquet séparé.[94]

Breithaupt, lui aussi, avait usé de toute son influence en vue de réunir des fonds pour Woodside, surtout pour la galerie d'art et la salle d'exposition. Il avait écrit à M. Hindmarsh pour demander un don de 5 000 $ de la fondation Atkinson pour terminer la salle et acheter quelques bons tableaux. Mais comme les administrateurs de la fondation allaient le découvrir:

> M. Breithaupt a depuis reçu une lettre de M. Hindmarsh indiquant que les administrateurs de la fondation Atkinson ne pensaient pas que le projet Woodside fût de leur ressort, mais qu'il joignait à sa lettre un chèque de 5 000 $ de la part du journal *Toronto Star* pour terminer les travaux de la salle d'exposition à "Woodside" et pour acheter quelques tableaux, à condition que le choix de tableaux soit approuvé par une *autorité compétente*.[95]

Entre 1950 et 1954, la fondation Woodside avait réuni 81 903,64 $ provenant de plus de 450 personnes, parmi lesquelles les plus généreuses furent L. Breithaupt, W.P. Zeller, la fondation J.W. McConnell, le journal le *Toronto Star* et la municipalité de Kitchener[96]. L'une des dernières actions entreprises par la fondation fut d'essayer d'obtenir des tableaux pour Woodside. Lors de la réunion du 28 janvier 1955, les administrateurs apprirent que L. Breithaupt avait eu deux entretiens avec M. McCurrie et que ce dernier avait confirmé que les administrateurs de la Galerie nationale ne pouvaient céder à Woodside les tableaux désirés. Mais ils ne s'opposaient pas à envoyer ces tableaux à Woodside à titre de prêt pour qu'ils y soient exposés et ils s'engageaient même à envoyer d'autres chefs-d'oeuvre que la Galerie nationale avait en surplus. Cette pratique était chose courante pour les autres lieux historiques. Breithaupt demanda à M. McCurrie, de la part des administrateurs qui devaient assumer ces frais, de bien vouloir les aider à choisir et à acheter certains tableaux pour Woodside. Le montant de cet achat ne devait pas dépasser 4 500 $[97].

Le 28 février 1955, le compte en banque de la fondation Woodside Mackenzie King passa au nom de J. Harper Schofield et J. Macdonald. Les sommes nécessaires aux dernières dépenses, comme les faux frais, la finition du sous-sol et de la salle d'exposition, devaient être puisées à même le compte, qui contenait 6 857,74 et serait ensuite fermé. On ordonna la dissolution de la charte et, avec un vote de remerciement pour les services rendus et la contribution apportée par L. Breithaupt, l'époque de la fondation prit fin[98].

Le passage des responsabilités entre la fondation et le gouvernement fédéral se fit très facilement et dans un esprit de coopération. La fondation reçut l'autorisation de terminer son programme initial et les autorités fédérales purent inspecter la propriété, préparer et organiser les démarches nécessaires pour faire de Woodside un parc et

lieu historique national.

En mai 1952, le professeur Fred Landon visita la propriété de Woodside, prépara un rapport à ce sujet pour la Commission des lieux historiques et recommanda l'acquisition du domaine. Landon exprima son opinion à ce sujet:

> Selon moi, cet endroit, en plus de sa relation avec M. King, évoque la vie au milieu du XIX^e siècle. Partout en Ontario, nous avons des musées remplis d'objets rappelant la vie des pionniers et Kitchener possède l'un des meilleurs; mais nous n'avons rien, à ma connaissance, pour illustrer l'époque intermédiaire. Nos enfants ont une bonne connaissance de la vie et des coutumes des pionniers, mais ils ne savent que peu de choses ou rien de la vie de leurs arrières grands-parents.[99]

Toutefois, l'acquisition et l'entretien de Woodside n'avaient pas été prévus dans les demandes de crédits de l'année 1952-1953. Le 14 janvier 1954, le bureau du Conseil privé accepta la propriété sur recommandation du ministère des Affaires du Nord et des Ressources nationales et la confia au service des parcs nationaux de ce ministère[100] qui allait devenir plus tard Parcs Canada.

On fit établir le levé topographique de la propriété. Celui-ci démontra que la description de l'acte notarié était exacte, à quelques détails près. On trouva quelques modifications au nord-ouest de la propriété, à cause d'un chemin de gravier qui se trouvait sur l'emprise de l'ancienne voie du tramway de Bridgeport. En plus des acquisitions de terrain sur la propriété par la fondation Woodside, Parcs Canada, à la suite de négociations qui durèrent jusqu'en 1973, reprit en main la maison et le terrain de Brett, au sud-ouest du domaine. Mais même à notre époque, le terrain au nord-ouest de la propriété appartient à des particuliers[101].

Les travaux extérieurs commencèrent en 1955. Ils comprenaient l'aménagement paysager, l'assèchement d'une mare ainsi que des travaux de remblayage, surtout aux alentours du chemin Spring Valley où, à l'époque des King, il y avait une cédrière tourbeuse et un ruisseau. On décida de garder un terrain triangulaire qui avait été acheté de l'autre côté du chemin Spring Valley. Pour recréer l'image du passé, on proposa la construction d'un bassin en ciment couvert de nénuphars, ainsi que la plantation de massifs de fleurs sur les pelouses, de lilas près de la maison et d'une vigne vierge le long des murs de la demeure; on étudia aussi la possibilité de reconstruire le chemin d'accès circulaire. Les arbres morts furent abattus, ceux qui souffraient de maladies furent traités et on entreprit de nouvelles plantations. Plus tard, on clôtura la propriété, le chemin d'accès sinueux fut redressé, un garage fut construit et une voie de sortie fut aménagée sur le chemin Spring Valley. Pour les visiteurs, on aménagea une aire de stationnement et des chemins d'accès; des poteaux indicateurs et des bancs furent installés[102].

Comme la maison était ouverte au public, il fallut la doter d'un nouveau système de chauffage. L'espace qui avait été réservé pour la salle d'exposition devint une salle de conférence pour le club philatéliste de Kitchener et un groupe d'art dramatique local. Des visiteurs venaient voir la maison, mais il y avait encore beaucoup à faire si on voulait les attirer en plus grand nombre, car la maison était plutôt vide. En 1956, on dressa un inventaire préliminaire du mobilier qui avait été acquis à l'époque de la fondation, et on en envoya une copie à M. John Dowton, du service de décoration intérieure de la compagnie Robert Simpson, pour qu'il puisse donner des critiques constructives. Plus tard, O.T. Fuller prépara une liste des antiquaires qui pourraient être contactés[103].

Mais il fallut attendre 1961 pour obtenir une synthèse des diverses inspections qui avaient eu lieu. O.T. Fuller consulta M^me Jeanne Minhinnick, du Upper Canada Village, sur Woodside et présenta ensuite un rapport contenant ses critiques au sujet de la reconstruction. Dans ce rapport, il signalait que la maison avait une apparence froide et officielle, surtout lorsqu'on l'apercevait depuis la porte d'entrée. Le sol de l'entrée, de la cuisine et de la dépense était recouvert d'un revêtement de linoléum, incongru dans une demeure victorienne. Il émettait aussi des réserves quant à la couleur des autres planchers, peints rouge brique, bien que, "selon M. Skerritt, cela ait été fait d'après les conseils de M^me Lay, soeur de M. King, et pourrait correspondre à l'original". D'après Fuller, on devait approfondir cette question, car il ne

pensait pas que les sols d'une demeure victorienne auraient été normalement peints de cette manière. Il pensait que le choix du revêtement de sol dans la salle à manger et de la bibliothèque jurait avec le style victorien de la maison, ainsi que, dans une certaine mesure, le choix des papiers peints, des tentures et des rideaux. Son opinion était qu'aucune pièce ne reflétait vraiment le style sombre et surchargé caractéristique de la fin de l'époque victorienne. Fuller trouvait la maison vide de meubles, sauf le salon dont les proportions étaient presque parfaites. Il nota également:

> Le mobilier en place, à quelques exceptions près, est dépareillé; certains meubles sont de qualité médiocre et d'autres n'ont pas leur place dans la maison; il y a aussi un ou deux meubles qui sont franchement atroces. En voici quelques exemples cités par ordre d'importance: une chambre seulement, deux tout au plus, ont un mobilier dont les motifs sont uniformes; la table de la salle à manger est en frêne ou en orme, d'un bois médiocre, et sa forme est dépourvue d'imagination; les chaises d'acajou dorées de style Louis XVI de la salle à manger sont trop anciennes et trop délicates; quant à la chaise de style Savaranole dans la bibliothèque et le fauteuil de cuir carré de style début du siècle placé dans la salle à manger, ils sont tous deux affreux et choquants dans ce cadre.
>
> En plus de tout cela, nous devons nous demander si certains meubles, même s'ils ont appartenu à un moment donné à Mackenzie King, faisaient partie du mobilier de la famille quand elle habitait Woodside.[104]

Le rapport de Fuller comprenait des recommandations. Il insistait surtout sur la nécessité de choisir en ce qui a trait à l'aménagement de Woodside entre la restauration à caractère "historique" et la restauration d'époque. Woodside devait-il être un monument en l'honneur de Mackenzie King, enfant et adulte, ou plutôt la représentation d'une maison de la fin de l'époque victorienne? Si l'on choisissait la première option, Fuller recommandait que l'on réunisse autant de souvenirs authentiques de la vie de Mackenzie King que possible, sans se préoccuper de la période de sa vie qu'ils représentent, même si c'était contraire à l'orientation générale du musée. Selon lui, la restauration de Woodside uniquement en tant que témoin d'une époque n'était pas vraiment justifiée. Il pensait que Woodside devait le plus possible rappeler la famille King. Si, en revanche, on décidait de faire de Woodside le témoin d'une époque, il faudrait se livrer à des recherches considérables et engager des dépenses élevées pour retrouver les biens authentiques des King. Ce projet pourrait s'étaler sur plusieurs années et procéder par étapes. La première étape, selon la recommandation de Fuller, devait inclure l'aménagement du site et de ses alentours immédiats, comme le suggérait M. Bishapric, tout en restant dans le cadre de l'authenticité la plus probable.

> Aménagement immédiat et complet, dans la mesure du possible, de quatre pièces intérieures: A. l'entrée; B. le couloir; C. la cuisine; D. la dépense. Ces aménagements devraient comprendre: (I) Revêtement de sol pour chaque pièce le plus authentique possible, en accord avec les usages et les exigences d'une demeure victorienne (on pourrait ainsi retarder les dépenses considérables qu'entraînerait le remplacement du revêtement de linoléum et la réfection des autres planchers).
> (II) Chaque pièce devrait être entièrement redécorée dans ses moindres détails, en gardant à l'esprit que la maison victorienne, et surtout la maison de *la fin* de l'époque victorienne, était *surchargée*; les murs étaient presque couverts, du plancher au plafond, de tableaux, de bric-à-brac et des tentures; les couleurs dominantes étaient sombres, ce qui donnait une impression un peu austère qui peut paraître oppressante aux yeux de l'homme d'aujourd'hui. (Cette décoration ne s'applique pas à la cuisine, bien que des tapis et des rideaux sombres en tissu léger puissent créer l'atmosphère appropriée).[105]

Woodside fut fermé au public pendant les travaux complémentaires de restauration qui devaient en faire une demeure de la fin de l'époque victorienne, telle que l'avait occupée la famille King. Fuller avait reçu l'autorisation d'acheter les antiquités nécessaires et il travailla en collaboration avec Mme Jeanne Minhinnick comme conseillère. On fit un

relevé des meubles existants et on indiqua ce qui serait nécessaire pour chaque pièce de la maison. Pour des raisons d'authenticité, les luminaires et les armoires installés dans les années 20 seraient enlevés[106]. Dans le journal *Kitchener-Waterloo Record*, on put lire:

> Mme Minhinnick est à la recherche d'articles domestiques de la fin du XIXe siècle, comme par exemple des calendriers ou des ustensiles de cuisine.
>
> Jusqu'à présent, elle a retrouvé de nombreux tapis, des rideaux de porte, des couvre-lits, des coussins, des porcelaines, des paravents, des tabourets et des meubles importants qui illustrent l'époque. Elle accepterait avec plaisir toute information lui permettant de trouver d'autres articles du même genre.[107]

De plus, Peter John Stokes, l'architecte chargé de la restauration, fut engagé pour étudier la propriété et faire des recommandations. Il donna un nombre considérable de détails sur les moulures, les placards, les escaliers et les étagères[108]. Woodside fut réouvert en mai 1962. Les objets divers furent photographiés et catalogués, une brochure fut préparée et on engagea des guides; on installa aussi une salle d'audio-visuel et des expositions furent organisées dans le sous-sol. C'est ainsi que Woodside devint un lieu historique à part entière[109].

Woodside avait été sauvé de la démolition parce que William Lyon Mackenzie King y avait passé une partie de sa jeunesse. Les membres de l'association libérale de North Waterloo avaient voulu honorer le plus célèbre des enfants du pays et ils s'étaient rendus compte que la restauration de la maison de son enfance était le meilleur moyen d'atteindre leur but. Ils n'avaient pas eu entièrement conscience de l'importance de Woodside pour la famille King mais leurs relations avec Mackenzie King leur apprirent quelle fascination son ancienne demeure exerçait sur lui. En faisant de la restauration une réalité, ils exaucèrent l'un des derniers souhaits de King: que Woodside revive comme à l'époque de son père.

CONCLUSION

La carrière de John King, père de William Lyon Mackenzie King, fut brillante. Malgré sa valeur, sa contribution au droit canadien fut malheureusement oubliée et éclipsée à cause du succès politique de son fils. Les diverses idées fausses qui furent propagées au sujet de ses liens avec son fils eurent sans doute des conséquences encore plus graves. Il est évident que l'importance des liens entre Isabel King et son fils a été exagérée, du fait de la place occupée par Isabel King dans les années de l'âge mûr de Mackenzie King. Nous n'avons pas essayé, dans le présent ouvrage, de mettre en doute l'affection qui liait la mère et le fils, mais plutôt de redonner au père la place qu'il avait réellement occupée.

L'idéalisme social et le désir de servir l'humanité sont nés dans la bibliothèque de Woodside. John King fut l'élément motivant dans le développement intellectuel de ses enfants. C'est lui qui apprit à ses enfants à être fiers de leur grand-père maternel, William Lyon Mackenzie. Ce qui avait été entrepris à Woodside continua, car Mackenzie King rechercha toujours les conseils et le respect de son père. Mais ce n'est qu'à la fin de sa vie que Mackenzie King prit conscience de tout ce qu'il devait à son père.

Woodside avait été une demeure comme les autres pour les habitants de Kitchener. Seuls les King y avaient vu un lieu magique. C'est peut-être à cause de la tristesse qui suivit leur départ de Woodside que les King en firent la "maison du bonheur", symbole de la perfection d'une époque antérieure. La volonté d'un groupe de professionnels et d'hommes d'affaires, qui constituèrent la fondation Woodside, sauva le domaine de la destruction. Après la reconstruction, ils cédèrent le domaine à l'État et, sous l'égide de Parcs Canada, Woodside recommença à vivre comme à l'époque de John King, exauçant ainsi la dernière volonté de Mackenzie King.

PERSONNES INTERVIEWÉES
(août-septembre 1981)

M. W. Berry, Cambridge, Ontario
M. F. Breithaupt, Kitchener, Ontario
Mme W. Buss, Kitchener, Ontario
Mme Emily Finney, Kitchener, Ontario
Mlle Florence Mueller, Kitchener, Ontario
Mme Olivia Schmuck, Kitchener, Ontario
Mme Marcia Schofield-Heimrich, Kitchener, Ontario
Mlle Dorothy Shoemaker, Kitchener, Ontario
M. W. Shoemaker, Paisley, Ontario
M. I. Skerritt, Kitchener, Ontario
M. Harold W. Wagner, Waterloo, Ontario

NOTES

Woodside: la maison du bonheur

1 R. MacGregor Dawson, William Lyon Mackenzie King, A Political Biography 1874-1923 (Toronto, University of Toronto Press, 1958), p. 10.
2 O.E. McGillicuddy, The Making of a Premier. An Outline of the Life of the Right Hon. W.L. Mackenzie King C.M.G. (Toronto, The Musson Book Co., Ltd., 1922) (ci-après The Making of a Premier), p. 13.
3 Bruce Hutchison, The Incredible Canadian (Toronto, Longmans, Green, 1953) (ci-après The Incredible Canadian), p. 15.
4 Canada. Archives publiques (ci-après APC), MG26, J7, William Lyon Mackenzie King Family Papers, Bella à Willie, le 17 janv. 1889; Willie à tante Libbie, le 4 fév. 1889.
5 APC, J7, William Lyon Mackenzie King et Dougall McDougall King, le 11 juillet 1890; compte de John King, le 23 déc. 1890.
6 APC, J7, Bella à Willie, le 7 avril 1893.
7 APC, J7, Bella à Willie, le 20 nov. 1891.
8 APC, J7, Bella à Willie, le 29 nov. 1891.
9 APC, J7, John King à Willie, le 31 août 1894.
10 APC, J7, Jennie à Willie, le 25 oct. 1896.
11 APC, J7, Jennie à Willie, le 11 oct. 1896.
12 APC, J7, Jennie à Willie, sans date, 1896.
13 APC, J7, Willie à toute la famille, le 10 oct. 1897; APC, J13, Journal de William Lyon Mackenzie King, le 5 nov. 1897.
14 APC, J13, le 18 avril 1898.
15 APC, J13, le 31 juillet 1898.
16 APC, J7, Willie à toute la famille, le 12 déc. 1898.
17 APC, J7, Mère à Willie, le 15 déc. 1898.
18 Ibid.
19 APC, J7, Mère à Willie, janv. 1889.
20 APC, J7, Willie à Mère et à Père, le 15 avril 1899.
21 APC, J7, Jennie à Willie, 1901.
22 Bureau d'enregistrement, Kitchener (ci-après ROK), copie des dernières volontés et du testament du très honorable W.L. Mackenzie King, le 28 fév. 1950.
23 APC, collection de photographies, collection William Lyon Mackenzie King, C9051, Mackenzie King et son troupeau de moutons à Kingsmere; APC, J7, voir en général, correspondance familiale de M. et M^me^ Harry Lay.
24 "Liberals Plan to Restore Mr. King's Boyhood Home", Toronto Star, le 29 nov. 1945.
25 Emil Ludwig, Mackenzie King, A Portrait Sketch (Toronto, Macmillan, 1944) (ci-après Mackenzie King), p. 10; APC, J13, le 8 sept. 1947.
26 Bruce Hutchison, The Incredible Canadian, p. 14.
27 APC, J7, Mère à Willie, le 15 déc. 1905.
28 APC, J7, Willie à Max, le 21 déc. 1917.
29 W.L.M. King, Citizenship, An Address Delivered on 4 Aug. 1925 (Ottawa, Imprimeur du roi, 1925).
30 APC, J7, Jennie à Willie, le 5 mars 1930.
31 APC, J7, Willie à Jennie, le 28 nov. 1927.
32 APC, J7, Jennie à Willie, le 7 avril 1935.
33 Parcs Canada, Bureau régional de l'Ontario, Cornwall (ci-après PC), texte dactylographié tiré de Kitchener-Waterloo Record, le 27 sept. 1944.
34 H.R. Hardy, Mackenzie King of Canada, A Biography (Londres, Oxford University Press, 1949) (ci-après Mackenzie King of Canada), p. 19.
35 APC, J13, le 8 sept. 1947.
36 Ibid.
37 APC, J13, le 9 sept. 1947.
38 Ibid.
39 APC, J13, le 8 sept. 1947.
40 APC, J13, le 9 sept. 1947, le 26 oct. 1947, le 31 déc. 1947.
41 APC, J13, le 24 déc. 1947.
42 APC, J13, le 29 oct. 1947.
43 "Restored Mackenzie King Home Gives Sister Thrill", Kitchener-Waterloo Record, le 27 oct. 1952.
44 "Mackenzie King's Home Drawing More Visitors", London Free Press, le 27 août 1960.

Berlin à l'époque de John King

1 ROK, n^o^ 376, plan d'une partie de la ville de Berlin, canton de Waterloo, Canada-Ouest, arpentage du Sieur George John Grange, 1853-1854.

2 "Ward Hamilton Bowlby, M.A., K.C.", Waterloo Historical Society (ci-après WHS) (1917), p. 50-51; W.V. Uttley, A History of Kitchener, Ontario (Waterloo, Chronical Press, 1937) (ci-après, History of Kitchener), p. 88.

3 "President's Address", WHS (1922), p. 202-206; J.F. Carmichael, "A History of St. Andrew's Church, Kitchener", WHS (1946), p. 23-29; W.V. Uttley, History of Kitchener, p. 72-73, 83-84, 86, 117-118, 120-121, 216, 237; J. Stroh, "Reminiscences of Berlin (now Kitchener)", WHS (1930), p. 175-205.

4 E.F. Donohoe, "Resolutions Passed by Twin City Citizens Upon the Death of President Lincoln", WHS (1944, p. 43-45; W.V. Uttley, A History of Kitchener, p. 73, 138, 187; J. Stroh, "Reminiscences of Berlin"; Dorothy Brigg, "The Kitchener Public Library", WHS (1928), p. 68-76; "President's Address, Waterloo County Newspapers", WHS (1921), p. 152-159.

5 E.F. Donohoe, "Resolutions Passed"; W.V. Uttley, A History of Kitchener, p. 138.

6 APC, J13, le 9 sept. 1947; H.W. Brown, "The Kitchener and Waterloo Collegiate and Vocational School, Its History", WHS (1927), p. 268-284; WHS "Ward Hamilton Bowlby, M.A., K.C."; E.F. Donohoe, "Resolutions Passed", WHS; W.V. Uttley, A History of Kitchener, p. 84, 88-89, 122, 138, 219, 275, 284; Dorothy Brigg, "The Kitchener Public Library", WHS; St. Jerome's College Archives (ci-après SJA), St. Jerome's College, Berlin, Ontario, Canada. Scholastic Year 1898-1899.

7 E.D. Watson, "Early Days of Ayr", WHS (1924), p. 72-79; H.W. Brown, "The Kitchener and Waterloo Collegiate", WHS; WHS, "Ward Hamilton Bowlby, M.A., K.C."; C.W. Wells, "A Historical Sketch of the Town of Waterloo, Ontario", WHS (1928), p. 22-67; County of Waterloo Gazetteer and General Business Directory (Toronto, Mitchell & Co. 1864-1889) (ci-après County of Waterloo Gazetteer); W.V. Uttley, A History of Kitchener, p. 84, 121.

8 H.W. Brown, "The Kitchener and Waterloo Collegiate"; G.V. Hilborn, "The Registry Office", WHS (1939), p. 84-86; E.F. Donohoe, "Resolutions Passed"; W.V. Uttley, A History of Kitchener, p. 84, 89, 107, 122; WHS, "President's Address, Waterloo County Newspapers".

9 Sandy Baird, The Tale of the Twin Cities: Kitchener-Waterloo (Kitchener, Kitchener Waterloo Record), p. 3.

10 Sketch of the Life of Catherine Breithaupt, Her Family and Times (Berlin, Ontario, 1911); "Breithaupt Family Prominent in Politics of Kitchener Area", Kitchener-Waterloo Record, le 15 août 1981; "William Henry Breithaupt", WHS (1945), p. 31-33; "Louis Orville Breithaupt", WHS (1960), p. 78-79.

11 Entretiens avec Mlle Dorothy Shoemaker (ancienne bibliothécaire, Kitchener Public Library), Kitchener, Ontario, le 15 août 1981.

12 E.F. Donohoe, "Resolutions Passed".

13 W.V. Uttley, A History of Kitchener, p. 302, 339.

14 "At Berlin", Globe (Toronto), le 31 août 1889; Kitchener Public Library Archives (ci-après KPLA), exemplaire non daté du The Toronto Mail, 1886.

15 Busy Berlin, Jubilee Souvenir, 1897 (Berlin, Ontario, 1897), p. 2.

16 Ibid.

17 W.V. Uttley, A History of Kitchener, p. 41-42.

18 Busy Berlin, Jubilee Souvenir, 1897, p. 2.

19 W.V. Uttley, A History of Kitchener: Busy Berlin, 1901 (Berlin, Ontario, News Record, 1901); Saturday Night (Toronto), le 7 août 1937; City of Talent 1854-1954, Kitchener Centennial (Kitchener, 1954).

20 G.V. Hilborn, "The Registry Office". W.V. Uttley, A History of Kitchener.

21 Busy Berlin 1901.

22 Paul Tiessen, éd., Berlin Canada. A Self-Portrait of Kitchener, Ontario, Before World War One (St. Jacobs, Ontario, Sand Hills Books, 1912).

23 Busy Berlin, Jubilee Souvenir, 1897; "President's Address, Waterloo County Railway History", WHS (1917), p. 14-23.

24 Busy Berlin, Jubilee Souvenir, 1897.

25 W.V. Uttley, A History of Kitchener, p. 272-273.

26 County of Waterloo Gazetteer de 1864.

27 Ibid., H.W. Brown, "The Kitchener-Waterloo Collegiate".

28 Congregation of The Resurrection, Waterloo Archives, manuscrit non paginé, daté du 15 fév. 1866.

29 SJA, St. Jerome's College, Berlin, Ontario, Canada. Scholastic Years 1908-1909, p. 17, 76; et pour l'année 1909-1910, p. 17.
30 "Hotelkeeping Zubers Honoured", Kitchener-Waterloo Record, le 2 avril 1969; W.V. Uttley, A History of Kitchener.
31 W.H. Breithaupt, "The Saengerfest of 1875", WHS (1934), p. 136-137; H.L. Staebler, "Random Notes on Music of Nineteenth Century Berlin, Ontario", WHS (1949), p. 14-19; Busy Berlin, Jubilee Souvenir, 1897.
32 C.F. Klink, "Early Theatres of Waterloo County. An Article Based Upon the Berliner Journal, 1859-1899", WHS (1952), p. 14-18.
33 Brigg, "The Kitchener Public Library", p. 68-76.
34 Busy Berlin, Jubilee Souvenir, 1897; W.V. Uttley, A History of Kitchener.
35 Kitchener-Waterloo Record, le 5 mars 1974.
36 APC, J7, Willie à tante Libbie, le 4 fév. 1880 ou 1881.

La carrière de John King: à la recherche du succès

1 APC, J7, Certificat de naissance de John King.
2 APC, J7, Mackenzie King réunit plusieurs fichiers sur John King aîné, dont certains comportent des documents militaires originaux.
3 Ibid., J13, le 8 juillet 1899.
4 Ibid.
5 APC, J7, "'Maitre' John King Q.C., M.A. Father of The Rt. Hon. W.L. Mackenzie King", texte anonyme.
6 "Death of Mr. D. McDougall", Berlin Telegraph (Kitchener), le 31 août 1894.
7 APC, J7, W.L. Mackenzie King à L. Breithaupt, le 21 sept. 1944.
8 APC, J7, Article, "John King", A Cyclopaedia of Canadian Biography. Representative Canadians (Toronto, Rose Publishing Company, 1886), p. 156-158; APC, J7, textes anonymes divers sur la vie de John King; "Death of John King Esq., Eminent Law Lecturer", Newmarket Era (Newmarket, Ontario), le 1er sept. 1916.
9 Ibid.
10 APC, J7, "In the Matter of the Estate of William Lyon Mackenzie Deceased".
11 APC, J7, Jennie à Willie, le 20 mai 1949.
12 APC, J13, le 5 nov. 1895.
13 APC, J7, Harriet MacNicol à Donald MacNicol, reçu par Mackenzie King, le 14 déc. 1936.
14 Ibid.
15 APC, J13, le 22 avril 1900.
16 APC, J7, Certificats de naissance des enfants King. Ils mentionnent le lieu de naissance. L'on n'a pas de description des demeures de la rue King et de la rue Margaret; APC, collection des photographies des King, C55534, Mackenzie King dans la maison de la rue Benton en 1922.
17 APC, J7, Jennie à Willie, le 8 déc. 1891.
18 APC, J7, J. King à Willie, le 3 août 1888.
19 APC, J14, correspondance de John King, W.W. Lairn (?) à J. King, le 25 août 1842. Cette lettre adressée au père de John King est caractéristique des discussions religieuses de la famille King.
20 APC, J14, "Address of The Carrier Boy of The Berlin Telegraph" pour les étrennes du lendemain de Noël, pendant diverses années de 1865 à 1885.
21 John King était membre du conseil presbytéral de l'église St. Andrew de Berlin et de Toronto; APC, J14.
22 H.W. Brown, "The Kitchener and Waterloo Collegiate and Vocational School"; APC, J13, le 8 sept. 1947; APC, J7, Mère à Willie, le 30 sept. 1900; Jennie à Willie, le 29 mars 1892; Jennie à son frère, le 10 janv. 1889.
23 APC, J14, "Notice of Motion by Mr. King", non daté.
24 APC, J7, Jennie à Willie, le 4 avril 1893; Bella à Willie, le 20 nov. 1891; Max à Willie, le 29 nov. 1891; APC, J13, le 8 sept. 1947.
25 APC, J7, Bella à maman, le 2 sept., non daté; J.F. Carmichael, "A History of St. Andrew's Church, Kitchener".
26 M. Miller, Homer Watson. The Man of Doon (Toronto, The Ryerson Press, 1938), p. 25.
27 APC, J7, Bella à maman, le 10 mars 1884: W. Kingsford à J. King, le 26 oct. 1893; APC, J13, le 8 sept. 1893; le 7 juillet 1899.
28 APC, J7, "Brief Note on the Life of John King, Q.C.", article de journal non daté.

29 A.W. Connor, "James W. Connor B.A. 1843-1929", WHS (1929), p. 153-158; entretien avec Olivia Schmuck, Kitchener, sept. 1981; APC, J13, 1903-1912.
30 APC, J14, J.L. Colquhoun à Isabel King, le 25 sept. 1916.
31 APC, J14, "In Memory of James Colquhoun", plaque commémorative du Collegiate and Vocational School de Kitchener-Waterloo, rue King, Kitchener, Ontario.
32 APC, J13, le 9 sept. 1947.
33 APC, J14, "One of Our Counsel Learned in the Law for our Province of Ontario", le 3 janv. 1890.
34 "Trails End Hotel", WHS (1968), p. 80-81.
35 APC, J7, John King à Willie, le 3 août 1888.
36 APC, J14, "Canadian Press Association Solicitor and Council Member, 1895".
37 APC, J7, Article, "John King", A Cyclopaedia of Canadian Biography, p. 156-158.
38 APC, J7, J. Dickie à J. King, le 14 février 1880.
39 APC, J7, Jennie à Willie, le 10 mars 1892 et le 2 mars 1893; Isabel King à Willie, le 25 oct. 1891 et le 5 mars 1902; APC J14, In Chancery Book 1880-1910.
40 APC, J7, en particulier J. King à Willie, le 8 oct. 1892; Willie à Mère et à Père, le 18 oct. 1891.
41 APC, J7, manuscrit "John King, M.A., Q.C."
42 APC, J14, J. King à Willie, le 7 avril 1890; Bursar à J. King, le 30 nov. 1915; W. Mulock à J. King, le 4 mai 1896; Archives publiques de l'Ontario (ci-après POA), D7, Educational Papers, J. King à G. Ross, le 4 oct. 1889, le 12 oct. 1895, le 10 mars 1890.
43 APC, J14, dossier de coupures de journaux de John King; listes de livres.
44 APC, J7, " 'Maitre' John King, Q.C., M.A., Father of the Rt. Hon. W.L. Mackenzie King".
45 Ibid.
46 APC, J14, dans les affiches judiciaires de la presse pour "The Law of Slander and Libel in Canada" et "The Law of Defamation in Canada".
47 John King, C.Y.C. Annotations to Cyclopaedia of Law and Procedure (New York, The American Law Book Co., 1913), p. VII.
48 APC, J14, extraits, analyses et coupures réunis: John King, "The Law of Libel", The Empire, le 3 fév. 1894; "In Memoriam John King, M.A., K.C.", University Monthly (Toronto, nov. 1916, p. 59-60; A. Black à J. King, le 3 juillet 1899 – Texte choisi pour être retranscrit dans The Canadian Men and Women of the Time (Toronto, William Briggs, s.d.), H.J. Morgan, éd. et APC, J7, A. Cyclopaedia of Canadian Biography. Representative Canadians, p. 156-158; A.F. Pirie à J. King, le 24 juin 1893, D.S. Forneri à J. King, le 17 août 1881.
49 APC, J14, brouillon de lettre à James J. Foy, député.
50 APC, J7, J. King à Willie, 1891.
51 APC, J7, J. King à Willie, le 20 nov. 1905.
52 APC, J7, Willie à Max, le 5 avril 1915.
53 APC, J7, Willie à Père, le 7 avril 1914 et le 1er juin 1914.
54 APC, J7, Willie à Père, le 22 nov. 1905.
55 APC, J7, Père à Willie, le 4 juin 1903; télégramme à J. King, le 12 janv. 1906.
56 APC, J14, Book Reviews for The Battle With Tuberculosis and How to Win It (Philadelphie, B. Lippincott Co.), Nerves and Personal Power (Toronto, Thomas Allen Co., 1922); "Two Canadian Idealists", Outlook (Londres), le 21 mars 1906.
57 APC, J7, Max à Mère, le 24 oct. 1906.
58 APC, J7, Willie à Max, le 1er janv. 1915.

La famille victorienne de John King

1 Bruce Hutchison, The Incredible Canadian, p. 14.
2 APC, J14, dossier des coupures d'Isabel King.
3 Toronto Star, le 9 mai 1938.
4 Ibid.
5 APC, J7, J. King à Willie, le 17 déc. 1891.
6 APC, J7, Willie à Père et à Mère, le 30 janv. 1898.
7 APC, J7, Mère à Willie, le 4 mai, sans date.
8 APC, J7, Willie à Mère et à Père, le 18 oct. 1891.
9 APC, J7, Willie à Jennie, le 12 janv. 1938.
10 APC, J13, le 14 août 1947.
11 APC, J13, le 14 sept. 1947.
12 APC, J13, le 18 sept. 1947.

13 APC, J13, le 5 janv. 1948.
14 APC, J7, Willie à Max, le 2 sept. 1916.
15 Doon Pioneer Village (ci-après DPV), Horse and Rocker. Voir aussi APC, collection de photographie, collection King, C14189, photographie de Willie King sur son cheval à bascule.
16 APC, J17, Bella à maman et à papa, le 17 août 1881; Willie à maman, le 2 sept. 1883; "Restored Mackenzie King Home Gives Sister Thrill", Kitchener-Waterloo Record, le 27 oct. 1952.
17 APC, J7, Bella à Willie, le 31 mai 1889; H. Lay à Willie, le 21 avril 1893; Max à Dear People, le 10 juillet 1904.
18 APC, J7, Willie à Père et à Mère, le 30 nov. 1892; W.V. Uttley, A History of Kitchener, p. 202.
19 APC, J7, Jennie à Willie, oct. 1891, le 20 fév. 1893, le 2 mars 1893, le 20 janv. 1892, le 29 nov. 1891; Bella à Willie, le 6 déc. 1888; Jennie à Mère, le 10 janv. 1889; Willie à Père, le 1er mai 1888; "Home of Boyhood of Mackenzie King Nears Complete Restoration", Toronto Star, le 27 oct. 1952; APC, J13, le 9 sept. 1947.
20 APC, J7, Max à Willie, janv. 1892, le 8 fév. 1893, le 16 déc. 1891, le 10 mars 1892; Bella à Willie, le 10 mars 1892.
21 APC, J7, Jennie à Willie, le 20 oct. 1891; Willie à tante Libbie, le 4 fév. 1889; Jennie à Père et à Mère, le 2 août 1888; Jennie à Willie, le 15 janv. 1893; Jennie à Mère, le 10 janv. 1889; Willie à maman, le 2 sept. 1883.
22 APC, J7, Jennie à Willie, le 20 oct. 1891, le 22 janv. 1892.
23 APC, J7, Jennie à Père et à Mère, août 1888; Jennie à Willie, le 9 déc. 1891, le 15 janv. 1893, le 7 déc. 1891, le 17 avril 1892, le 15 janv. 1892, le 2 mars 1893, le 16 fév. 1893, le 20 avril 1891; Max à Willie, le 19 nov. 1891, le 11 nov. 1892; J. King à Willie, le 7 avril 1890; Bella à Willie, le 1er nov. 1889; " 'Maitre' John King, Q.C., M.A., Father of the Rt. Hon. W.L. Mackenzie King"; APC, collection de photographies, C44311, portrait de Willie par I.M.K.
24 APC, J7, Jennie à Willie, le 20 mai 1949.
25 APC, J14, exemplaire identifié "The Berlin Telegraph", le 14 sept. 1892.
26 APC, J7, Jennie à Willie, le 29 nov. 1891, le 6 nov. 1899, le 25 janv. 1905.
27 APC, J7, Bella à Willie, le 2 mars 1893.
28 APC, J7, Mère à Willie, le 12 fév. 1905. La série J7 comporte également plusieurs exemples ultérieurs.
29 APC, J7, Jennie à Willie, le 29 nov. 1891; Mère à Willie, le 15 déc. 1898; Bella à Willie, le 13 déc. 1889; Jennie à Willie, le 8 déc. 1892.
30 APC, J14, coupure, "Plea for the Children's Faery Lore", John King, Berlin, identifiée "Xmas Varsity".
31 APC, J7, Mère à Willie, le 1er janv. 1900.
32 APC, J7, Mère à Willie, le 2 janv. 1904.
33 APC, J7, Bella à Willie, le 1er nov. 1889. Voir également de nombreuses lettres écrites à Pâques dans les séries J7 et J14.
34 APC, J7, Jennie à Willie, le 4 nov. 1891, le 6 nov. 1899; Max à Willie, le 3 nov. 1891.
35 APC, J7, Jennie à Willie, le 1er nov. 1896.
36 APC, J7, Jennie à Willie, le 16 déc. 1891, le 15 janv. 1892, le 8 déc. 1892; Max à Willie, le 20 nov. 1892, le 11 nov. 1892; Bella à Willie, le 20 nov. 1891; Willie à Jennie, le 11 oct. 1891.
37 APC, J7, Willie à Mère et à Père, le 23 août 1894; Mère à Willie, le 7 fév. 1893; Jennie à Mère, sans date; Willie à maman, le 10 mars 1884; Willie à tante Libbie, sans date; Bella à Willie, le 24 août 1893; J. King à Willie, le 3 août 1888, le 11 août 1888, le 7 avril 1890; Jennie à Willie, le 14 sept. 1896; Max à Willie, le 30 nov. 1891; Bella à maman et à papa, le 17 août 1881; Jennie à Mère, le 10 janv. 1889.
38 APC, J7, John King à Willie, le 11 août 1890.
39 APC, J7, John King à Willie, le 7 avril 1890.
40 APC, J7, Max à Willie, le 20 nov. 1891; Willie à J. King, le 20 nov. 1891.
41 APC, J7, Bella à J. King, le 30 nov. 1886.
42 APC, J7, Jennie à Willie, le 29 nov. 1891.
43 APC, J7, Jennie à Willie, le 4 nov. 1891; Bella à maman et à papa, le 17 août 1881.
44 APC, J7, Max à papa et à maman, le 2 août 1888; Max à Willie, le 7 déc. 1892.
45 APC, J13, le 8 sept. 1947. La série J7 comporte d'autres exemples à l'appui.
46 APC, J7, Willie à John King, le 1er mai 1888.
47 APC, J7, Bill à John King de William Lyon

Mackenzie King, le 3 déc. 1890; association entre Max et Willie, le 11 juillet 1890. D'autres articles également de la série J7.

48 APC, J7, Bella à Willie, le 29 nov. 1891; Jennie à Willie, le 7 déc. 1891.

49 APC, J7, Jennie à Willie, le 6 nov. 1949.

50 APC, J7, Bella à Willie, le 20 avril 1893.

51 APC, J7, Jennie à Willie, 1897.

52 APC, J7, Jennie à Willie, le 15 déc. 1892.

53 APC, J7, Willie à Père, le 2 août 1888; Jennie à Willie, le 4 nov. 1891, le 15 janv. 1892, le 20 janv. 1892, le 22 janv. 1892, le 16 fév. 1893, le 8 déc. 1891; Bella à papa, le 17 août 1891.

54 APC, J7, John King à Willie, le 7 avril, sans date.

55 APC, J7, Bella à Willie, le 20 avril 1893.

56 APC, J7, Mère à Willie, le 7 fév. 1893.

57 APC, J7, Mère à Willie, janv. 1902.

58 APC, J7, Mère à Willie, le 6 janv. 1903.

59 "Suddaby School, Formerly Central School, Kitchener", WHS (1943), p. 238-240; APC, J7, Bella à Willie, le 6 déc. 1888, le 3 mai 1889, le 31 mai 1889, le 1er nov. 1889.

60 APC, J7, Max à Willie, le 16 déc. 1891, le 10 mars 1892, le 17 déc. 1892, le 11 oct. 1891.

61 H.R. Hardy, Mackenzie King of Canada, p. 17; M. Dunham, Grand River (Toronto, McClelland and Stewart, 1945), p. 230; O.E. McGillicuddy, The Making of a Premier, p. 8.

62 APC, J7, Bella à Willie, le 31 mai 1889; entretiens avec Mlle Dorothy Shoemaker, Mlle Florence Mueller, Mme Olivia Schmuck, le 19 août, le 20 août, le 21 août 1981; H.L. Staebler, "Mackenzie King", WHS (1950), p. 10-13; M.W. Shoemaker (Paisley, Ontario) à M. Nicolson, le 27 oct. 1981.

63 APC, J7, Bella à Willie, le 31 mai 1889.

64 APC, J7, Max à Willie, le 8 fév. 1891, le 3 nov. 1891; Willie à Mère et à Père, le 18 oct. 1891; Jennie à Willie, le 4 nov. 1891; Mère à Willie, le 31 janv. 1892.

65 APC, J7, Jennie à Willie, le 4 nov. 1891.

66 APC, J7, Jennie à Willie, le 8 déc. 1891, 1898, Bella à Willie, le 31 mai 1889, le 8 oct. 1891; Mme King à Willie, le 25 oct. 1891.

67 APC, J7, Jennie à Willie, le 4 nov. 1891. La plupart des biographies de W.L. Mackenzie King insistent sur l'importance de la bibliothèque à Woodside et naturellement sur les lectures et les discussions qui s'y déroulèrent.

68 APC, J7, Mère à Willie, le 12 août 1895.

69 APC, J7, Bella à Willie, le 23 oct. 1892.

70 APC, J14, chronique nécrologique, sans date.

71 APC, J14, coupures sur l'affaire Lindsay-LeSeur; documents affaire LeSeur -- Déclaration de John King 1912. LeSeur avait écrit une biographie de William Lyon Mackenzie mais sa publication fut interdite par une action en justice entreprise par les descendants de Mackenzie qui lui reprochaient d'être trop critique à l'égard de la carrière de Mackenzie.

72 POA, correspondance G.S. Lindsay. P. Edgar au nom de Morang Co. à William D. LeSeur.

73 APC, J7, Willie à Mère et à Père, le 18 oct. 1891.

74 APC, J7, Bella à maman et papa, le 17 août 1881.

75 APC, J7, J. King à Willie, le 7 oct. 1902.

76 APC, J7, Jennie à Willie, le 30 janv. 1892.

77 APC, J7, Jennie à Willie, le 1er nov. 1896, le 20 fév. 1893, sans date 1896.

78 APC, J7, Jennie à Willie, sans date.

79 APC, J7, Mère à Willie, le 22 avril 1902.

80 APC, J7, Mère à Willie, le 8 nov. 1896.

81 APC, J7, Jennie à Mère, le 10 janv. 1889.

82 APC, J7, Mère à Willie, le 25 oct. 1891.

83 APC, J7, Mère à Willie, le 12 déc. 1896.

84 APC, J7, Bella à Willie, le 29 janv. 1893; Jennie à Willie, le 30 janv. 1892, le 4 nov. 1891; Bella à maman, le 2 sept., sans date; Willie à maman, le 2 sept. 1883.

85 J.F. Carmichael, "A History of St. Andrew's Church Kitchener"; Centennial Year 1854-1954, St. Andrew's Presbyterian Church (Kitchener, 1954); APC, J7, Jennie à Willie, le 29 mars 1892; Willie à tante Libbie, le 4 fév. 1880.

86 APC, J7, Bella à Willie, le 1er mars 1892.

87 APC, J7, Mère à Willie, le 21 janv. 1892.

88 APC, J7, Mère à Willie, le 31 janv. 1892.

89 APC, J7, Jennie à Willie, le 30 janv. 1892.

90 APC, J7, Jennie à Willie, le 8 août 1894.

91 APC, J7, Jennie à Willie, le 22 janv. 1892, le 29 nov. 1891, le 15 nov. 1896, le

15 janv. 1892, le 30 janv. 1892, le 16 fév. 1893, le 29 mars 1892; Bella à Willie, le 10 mars 1892, le 29 nov. 1891, le 1er mars 1892.

92 Entretiens avec Mme Emily Finney, Kitchener, Ontario, le 10 août 1981. Mme Finney nous a confié que Mme George Buck, qui enseignait le catéchisme à Willie, le dimanche, racontait des histoires sur le comportement de Willie lorsqu'il était son élève.

93 APC, J13, le 11 août 1947.

94 APC, J13, le 2 déc. 1947.

95 APC, J7, Willie à John King, le 15 oct. 1904.

96 APC, J7, Willie à Mère et à Père, le 18 oct. 1891, le 22 nov. 1891.

97 APC, J7, Bella à Willie, le 1er mars 1892.

98 APC, J7, Mère à Willie, le 25 oct. 1891.

99 APC, J7, Mère à Willie, le 25 oct. 1891.

100 APC, J7, Jennie à Willie, le 20 oct. 1891, août 1888, le 4 avril 1893; Bella à Willie, le 15 avril 1892.

101 APC, J7, Jennie à Willie, le 14 sept. 1896.

102 APC, J7, Mère à Willie, le 27 août 1902.

103 APC, J7, Max à Mère, le 24 oct. 1906.

104 APC, la série J7 comporte de nombreux exemples.

105 APC, J7, Bella à Willie, le 10 mars 1892.

106 APC, J7, Willie à Mère et à Père, le 6 août 1888.

107 APC, J7, Jennie à Père et à Mère, le 2 août 1888.

108 APC, J7, Max à papa et à maman, le 7 août 1888.

109 APC, J7, Jennie à Willie, le 10 mars 1892, le 29 nov. 1891; Bella à Willie, le 17 janv. 1889, le 20 janv. 1892; Max à Willie, le 16 déc. 1891, le 6 mars 1893; J. King à Willie, le 3 août 1888.

110 DPV, chaise à bascule pour enfant, siège Windsor en bois à demi-dossier à vis utilisé chez les King. APC, J7, Bella à maman, le 10 mars 1884.

111 APC, collection de photographies, collection King: C46521, C2856, C7352, C7331, C7354, C46542, C7345, C7348, C55520, photographies des membres de la famille King.

112 APC, J7, Bella à Willie, le 6 déc. 1888.

113 APC, J7, Jennie à Willie, le 17 avril 1892.

114 APC, J7, Bella à Willie, le 15 déc. 1892.

115 APC, J7, Jennie à Willie, le 8 déc. 1892, le 10 oct. 1899; Bella à Willie, le 5 oct. 1896, le 25 oct. 1896, le 2 mars 1893.

116 APC, J7, Willie à Mère et à Père, le 1er nov. 1881, le 22 nov. 1891; Bella à Willie, le 29 nov. 1891; Jennie à Willie, le 20 fév. 1893; Max à Willie, le 7 déc. 1892.

117 APC, J7, Bella à Willie, le 12 fév. 1892; Mère à Willie, le 12 déc. 1902; Jennie à Willie, le 25 oct. 1896; Bella à maman et à papa, le 17 août 1881; Jennie à Willie, sans date, le 7 oct. 1892; université de Waterloo, Archives (ci-après UWA), compte de John King auprès du magasin général de Berlin, Grand livre 1893.

118 UWA, compte de John King auprès du magasin général de Berlin, Grand livre 1893.

119 APC, J14, recettes de famille.

120 APC, J7, Royal Luncheon, sept. 1899.

121 APC, J13, le 3 oct. 1924.

122 APC, J7, J. King à Willie, le 3 août 1888.

123 APC, J7, J. King à Willie, le 7 avril 1890.

124 APC, J7, J. King à ____, non daté 1890.

125 APC, J7, Jennie à Willie, le 20 oct. 1891, le 7 déc. 1891; Bella à Willie, le 4 avril 1892.

126 APC, J7, Bella à Willie, le 20 janv. 1892.

127 APC, J7, Jennie à Willie, le 20 janv. 1892.

128 APC, J7, Jennie à Willie, le 13 janv. 1892.

129 APC, J7, Bella à Willie, le 12 fév. 1892.

130 APC, J7, Jennie à Willie, le 10 mars 1892.

131 APC, J7, Jennie à Willie, le 1er mars 1892.

132 APC, J7, Mère à tous, 1901.

133 APC, J7, Jennie à Willie, le 4 avril 1893.

134 APC, J14, contrat de services avec Mme J. King.

135 APC, J7, Jennie à Willie, le 19 août 1936.

Woodside: la maison et le domaine

1 ROK, Carte d'une partie de la ville de Berlin, canton et comté de Waterloo, Canada-Ouest, arpentage pour M. George John Grange, 1853-1854.

2 "Claim King Only Resided Three Years at 'Woodside' ", Kitchener-Waterloo Record, le 25 août 1944.

3 Ibid.; County of Waterloo Gazetteer, 1877-1878.

4 KPL, Berlin, Rôle d'impôt, 1853.

5 ROK, Carte d'une partie de la ville de Berlin.

6 ROK, Carte et rapport joints à l'acte de vente intervenu entre George John Grange et Sir James Edward Alexander, chevalier et M. James Morrison, A917, le 10 janv. 1859.
7 ROK, Carte d'une partie de la ville de Berlin.
8 ROK, Acte de vente, comme pour la note 6.
9 Ibid.; Mémoire de contrat synallagmatique de vente, George John Grange et épouse à Sir James Edward Alexander, chevalier, et James Morrison, A917, le 10 janv. 1859.
10 ROK, Carte d'une partie de la ville de Berlin.
11 APC, Collection nationale de cartes et plans, C4257, Carte de la ville de Berlin, 1853-1854.
12 ROK, Contrat synallagmatique nº 1918, George Grange à D. McDougall, 1867.
13 "Death of Mr. D. McDougall", Berlin Telegraph (Kitchener), le 31 août 1894.
14 Tribunal des successions et tutelles du comté de Waterloo, demande d'ordonnance (nommant l'administrateur de la succession) déposée par Mary Bryce Colquhoun, le 21 mai 1878, nº 1115.
15 APC, Collection nationale de cartes et plans, 0011391, Carte d'une partie de la ville de Berlin, 1879.
16 ROK, Procuration, Thomas Gilson à Frederick Colquhoun, le 3 déc. 1885, nº 811; Margaret Steele à Frederick Colquhoun, le 19 oct. 1885, nº 812.
17 APC, J7, W.L.M. King à Louis Breithaupt, le 21 sept. 1944.
18 ROK, Acte de cession, E.A. Colquhoun à Gideon J. Colquhoun, le 22 mai 1890, A239147.
19 KPL, Berlin, Rôle d'impôt, 1853.
20 PC, J.D. Herbert à J.R.B. Coleman, le 19 juillet 1962.
21 PC, Memo Woodside, le 31 mai 1965.
22 Marion MacRae, The Ancestral Roof: Domestic Architecture of Upper Canada (Toronto, Clarke, Irwin, 1963), p. 244-245.
23 APC, J7, Plans cotés, élévations, nord, sud, est et ouest (Woodside), Jenkins et Wright 418-4, le 5 nov. 1949; APC, collection de photographies, collection King, C7333, photographie de Woodside, vers 1890.
24 APC, J7, Plans cotés du rez-de-chaussée, Jenkins et Wright 418-2, nov. 1949.
25 Ibid.
26 Voir la note 23; PC, P.J. Stokes à J.D. Herbert, le 25 janv. 1962.
27 Voir la note 23.
28 Entretiens avec Harold W. Wagner, Waterloo, Ontario, le 15 août 1981; PC, Memo Woodside, le 31 mai 1965; Parc historique national de Woodside (ci-après WHP), Disposition des meubles, Jenkins et Wright d'après Mme Jennie Lay, le 19 nov. 1952.
29 WHP, Disposition des meubles; APC, J7, Plan d'étage coté, Jenkins et Wright 418-2, nov. 1949.
30 Ibid.
31 APC, J7, Pilastre, Balustre, Porte d'entrée principale, Jenkins et Wright, fév. 1950; Plans cotés, Plan de l'étage, Jenkins et Wright, 418-3.
32 Les renseignements sur la maison sont tirés principalement des plans cotés. On a obtenu des renseignements complémentaires sur les dimensions de la cuisine et la division des pièces auprès de plusieurs sources. Citons notamment: APC, J7, W.L. Mackenzie King's Woodside Plan of House Specifications for each room; Louis Breithaupt à W.L.M. King, le 30 janv. 1946; W.L.M. King à Breithaupt, le 4 fév. 1946, le 9 fév. 1946, le 12 janv. 1946; WHP, Disposition des meubles par Jennie Lay, plan incorporé à l'agencement des meubles par Jenkins et Wright, Rez-de-chaussée et étage; King à H.W. Wagner, le 22 sept. 1947; King à W. Stuart Jenkins, le 2 déc. 1949, le 26 avril 1950; Jennie à Willie, le 29 mars 1892; le 30 janv. 1892; J. King à Willie, 1893; Bella à Willie, le 29 janv. 1893.
33 APC, J7, Willie à Père, le 1er mai 1888; Plans cotés, Plan du rez-de-chaussée; Plan de l'étage.
34 "Claim King Only Resided Three Years at 'Woodside' ", Kitchener-Waterloo Record, le 25 août 1944.
35 APC, collection de photographies, C7333, photographie de Woodside, vers 1890.
36 WHP, Disposition des meubles, rez-de-chaussée.
37 Ibid.
38 WHP, Disposition des meubles, étage.
39 APC, J14, Inventaire, ameublement de J. King, Scott Walmsley, 1901.

40 L'entrée de Woodside, la cédrière tourbeuse et le cours d'eau sont indiqués sur la carte C4257, C83592, N.M.C. 0011391, Cartes de Berlin, Collection nationale de cartes et plans, APC. Les pelouses et les arbres sont visibles sur les photos de la collection de photographies des APC, collection King, C7328, C7310, C7327, C7355, C7356, C7333, C7311; APC, J7, Willie à Père, le 1er mai 1888; APC, J13, le 9 sept. 1947.

41 APC, collection de photographies, collection King, C7312, Entrée de Woodside.

42 APC, collection de photographies, collection King, C7325, C7344, C7331, C7313, C63271, Terrain de Woodside; APC, J13, le 9 sept. 1947.

43 APC, J7, Jennie à Willie, 1901; Mère à Willie, le 15 déc. 1898, le 18 avril 1898; APC, C7338, C7340; APC, J13, le 9 sept. 1947; "Home of Boyhood of Mackenzie King Nears Completion Restoration", Toronto Star, le 27 oct. 1952; "Restored Mackenzie King Home Gives Sister Thrill", Kitchener-Waterloo Record, le 27 oct. 1952; "The Prime Minister, Native's Return", Time (New York), le 22 sept. 1947; "King's Old Home Here is Being Completely Rebuilt, Brick for Brick, Beam for Beam", Kitchener-Waterloo Record, le 30 juin 1951; W. Herriot, "The Trees of Waterloo County", WHS (1924), p. 80-84.

44 APC, J7, Bill à John King de W.L. Mackenzie King; Willie à Père, le 1er mai 1888; Janet à Willie, le 7 oct. 1892.

45 APC, J7, Max à Willie, le 8 mai 1891.

46 APC, J7, Bella à Willie, le 25 oct. 1892, le 29 mars 1893; Willie à J. King, le 1er mai 1888; Willie à Jennie, le 25 nov. 1895; R. MacGregor Dawson, William Lyon Mackenzie King, p. 10; H.R. Hardy, Mackenzie King of Canada, p. 11; APC, collection de photographies, C7326, C7333, C83592, La maison et le terrain de Woodside.

47 APC, J7, Willie à maman, le 2 sept. 1883; Jennie à Père, août 1888; Isabel à Père, sans date; Willie à Mère et à Père, le 2 août 1888; Willie à Max, le 11 oct. 1891; Max à Willie, le 20 nov. 1891; Jennie à Willie, le 29 nov. 1891, le 4 nov. 1891, le 22 janv. 1892, le 4 mars 1893, le 20 oct. 1891; John King à Willie, le 7 avril 1890; Bill à John King de Willie, sans date.

48 APC, J7, Bella à Willie, le 23 oct. 1892.

49 APC, J7, Jennie à Willie, le 15 janv. 1893.

50 APC, collection de photographies, C63268, C7333, C7327, C7355, C7356, C7328, C7310, C7338, La maison et le terrain de Woodside; APC, J7, Willie à Père, le 1er mai 1888; W.L. M. King à L. Breithaupt, le 12 janv. 1946, le 4 fév. 1946; W.L. M. King à Stuart Jenkins, le 26 avril 1950.

Toronto: les années grises

1 APC, J7, Jennie à Willie, le 20 mai 1949.

2 "Restored Mackenzie King Home Gives Sister a Thrill", Kitchener-Waterloo Record, le 27 oct. 1952.

3 APC, J7, correspondance familiale, en particulier, Bail réglementaire, 13 juillet 1904; Bail à court terme, 31 août 1912; Bail synallagmatique, 16 juin 1893.

4 APC, J14, contrat, 8 juillet 1895; contrat, 29 mai 1895; J. King à Willie, le 28 août 1895; City of Toronto. Archives, The Toronto City Directory (Toronto, Might Directories Limited) des années 1893-1918.

5 APC, J7, Mère à Willie, le 15 mars 1902.

6 "Old Man Got Badly Tangled at Catechism", Toronto Telegram, le 7 oct. 1910; APC, J14, J. King à F.W. Grant, le 3 avril 1916.

7 APC, J14, John King à Charles Eliot, le 2 fév. 1902.

8 APC, J14, The Law School, Osgoode Hall, Toronto, le 16 oct. 1908.

9 "Law Students Unruly", Globe (Toronto), le 31 oct. 1907.

10 O.E. McGillicuddy, The Making of a Premier, p. 11.

11 "Mr. King Honoured", Mail and Empire (Toronto), le 24 mars 1904.

12 "Changes in the Law School", Toronto Star, le 30 sept. 1915.

13 "Grand Old Pals", Clarys Gazette (Toronto), le 19 sept. 1947.

14 Les journaux de Toronto de 1895 présentent d'excellents reportages de la grève des étudiants à l'université de Toronto. Voir en particulier Globe (Toronto), du 20 janv. à mars 1895.

15 APC, J14, J. King à R. Harcourt, le 27 mars 1901; POA, D7, Education Papers, J.

King à G. Ross, mars 1884, le 3 mai 1893.

16 POA, D7, Education Papers, R. Harcourt à J. Maclennan, sept. 1900; J. King à J. Maclennan, juin 1900. Par surcroît, la série J14, APC fournit des preuves patentes du soutien du milieu enseignant et du milieu politique.

17 APC, J14, John King à Goldwin Smith, le 27 fév. 1902.

18 APC, J7, Willie à John King, le 23 sept. 1900.

19 Ibid., le 20 oct. 1900.

20 APC, J7, Mère à Willie, janv. 1901, le 12 mars 1902, le 12 août 1902; APC, J14, attestations dans divers journaux, en particulier le Kingston Whig Standard, le 3 mars 1902; Ottawa Journal, le 4 mars 1902.

21 Thèse de doctorat inédite, Murray W. Nicolson, "The Catholic Church and the Irish in Victorian Toronto", université de Guelph, 1981.

22 APC, Willison Papers, J. King à Willison, le 14 mars 1904.

23 APC, J7, Mère à Willie, le 12 mars 1902; Jennie à Willie, le 16 mars 1902; APC, J14, J. King à Charles Eliot, le 21 fév. 1902.

24 APC, J7, J. King à Willie, le 7 mai et le 19 nov. 1902; Max à Willie, le 27 juillet 1901; Jennie à Willie, le 14 fév. 1902; Willie à Père, le 4 mars 1901, le 16 juin 1905; APC, J14, Financial Folder.

25 APC, J13, le 1er nov. 1914.

26 APC, J7, J. King à Willie, déc. 1902; Mère à Willie, le 23 mars 1903; APC, J14, Memo on Word Limit re Newspapers, 1903; Memo on C.Y.C.

27 APC, J7, Willie à Père, le 4 août 1905.

28 APC, J14, Document Re Chattel Mortgage, le 6 août 1903; APC, J7, Willie à J. King, le 31 oct. 1900; Willie à Mère et à Père, le 28 avril 1901; APC, J13, le 5 janv., le 26 janv. 1902, le 1er nov. 1914.

29 APC, J13, le 18 janv. 1900.

30 APC, J7, Jennie à Willie, le 14 sept. 1896, le 7 oct. 1901; Mère à Willie, le 22 avril 1902, le 5 juillet 1904.

31 Ibid., Mère à Willie, le 28 juillet 1902.

32 Ibid., le 8 oct. 1902.

33 Ibid., le 12 déc. 1896, le 27 janv. 1902, le 28 janv. 1905; Jennis à Willie, 1906.

34 Ibid., Mère à Willie, le 13 mars 1903.

35 Ibid., le 24 sept. 1899, le 9 oct. 1902, le 9 janv. 1905; Jennie à Willie, 1898, le 7 janv. 1900; APC, J14, à la maison, 4, rue Grange, mercredi.

36 APC, J7, Mère à Willie, le 13 avril 1902.

37 APC, J14, invitations à des mariages et avis divers.

38 APC, J7, Jennie à Willie, le 25 oct. 1896, le 1er nov. 1896; le 10 oct. 1899, le 6 nov. 1899, le 7 janv. 1900, le 3 août 1906; J.L. Colquhoun à Mme King, le 25 sept. 1915; Mère à Willie, le 24 sept. 1899, le 18 fév. 1900, le 1er nov. 1904, le 9 sept. 1906; Max à Willie, le 23 déc. 1899; APC, J13, le 30 juin 1894.

39 APC, J7, Willie à Mère, Père et Max, le 23 août 1894; Mère à Willie, le 17 juillet 1904; Jennie à Bella, le 8 août 1904.

40 Ibid., Max à Mère et aux filles, le 24 oct. 1896.

41 Ibid., Jennie à Willie, le 11 oct. 1896, le 15 nov. 1896; Mère à Willie, le 11 janv. 1900.

42 Ibid., Mère à Willie, le 30 sept. 1900.

43 Ibid., sur la question de la succession de William Lyon Mackenzie, décédé.

44 Ibid., Bella à Willie, le 29 nov. 1891.

45 Ibid., Jennie à Willie, le 28 juin 1930.

46 APC, Laurier Papers, J. King au directeur du Y.W.C.A., le 6 juin 1901.

47 APC, J7, Bella à Willie, le 23 août 1894; Jennie à Willie, le 8 août 1894; Willie à Mère, le 11 oct. 1891; Télégramme, J. King à Willie, le 6 nov. 1900; Kitchener Registry Office, John E. Neville à John A. Horran, mars 1896; APC, J14, Mort de Dougal McDougall, chronique nécrologique de journal, sans titre, Mort de Mlle Flora McDougall, chronique nécrologique de journal, sans titre; King c. Neville, article de journal non titré.

48 APC, J7, Jennie à Willie, le 28 juin 1930.

49 Ibid., 1896; St. Andrew's Church, Toronto, Seventy Second Annual Report For the Year Ending 31st Dec. 1902 (Toronto, 1902); St. Andrew's Church, Toronto, Eighty Third Annual Report For the Year Ending 31st Dec. 1913 (Toronto, 1913).

50 APC, J14, coupures de journaux, Bella King.

51 APC, J7, Mère à tous, 1901.

52 Ibid., Mère à Willie, le 6 janv. 1903.

53 Ibid., Willie à Bella, le 25 juin 1898.

54 Ibid., Mère à Willie, le 19 août 1898; APC, J13, le 16 juillet 1898.

55 APC, J13, le 14 déc. 1898.
56 APC, J7, Willie à Père et à Mère, le 4 déc. 1898.
57 Ibid., le 12 déc. 1898.
58 Ibid., Willie à Bella, le 26 nov. 1899.
59 APC, J14, certificats et reçus, Bella, 1903-1905 APC, J7, Willie à Bella, le 25 fév. 1904; Bella à Willie, le 1er mars 1904, le 23 fév. 1904, janv. 1904, le 21 mars 1904; APC, J14, Work Books; Sewing Dictionary.
60 APC, J7, Mère à Willie, fragment de 1905 à 1906.
61 Ibid., Bella à Willie, le 19 oct. 1904.
62 Ibid., Willie à Mlle Douglas, le 15 mars 1916; Mary L. Smellie à Mme King, le 16 avril 1915; Mère à Willie, le 13 avril 1902; Lottie MacArthur à Mme King, sans date; APC, J14, allocutions de Bella.
63 APC, J14, J. Child à J. King, le 7 avril 1915.
64 APC, J7, Willie à Jennie, le 16 fév. 1916; Père à Willie, le 23 mars 1915; Mère à Willie, le 13 mars 1903.
65 Toronto Star, le 17 avril 1915.
66 APC, J14, coupures de journaux; APC, J13, le 11 juillet 1899; APC, J7, Jennie à Willie, le 8 août 1894, le 11 oct. 1896.
67 APC, J7, Jennie à Willie, le 29 nov. 1891, le 7 oct. 1891, sans date 1898; le 16 mars 1902, sans date 1906; APC, J13, le 23 avril 1903.
68 APC, J7, Jennie à Willie, le 18 oct. 1897, sans date 1901; le 21 janv. 1901.
69 Ibid., Jennie à Willie, sans date, 1899, le 27 mars 1894, le 19 fév. 1900, sans date, 1900, le 23 août 1899.
70 Ibid., Mère à Willie, le 5 déc. 1902; Jennie à Willie, le 5 déc. 1902, le 27 nov. 1902; Willie à Jennie, le 30 juillet 1903.
71 Ibid., Max à tous, sans date, 1904.
72 Ibid., Mère à Willie, le 19 nov. 1906; Jennie à Willie, le 27 janv. 1900; avis, le 26 déc. 1906.
73 Ibid., Max à Willie, le 16 déc. 1891; Jennie à Willie, le 8 août 1894, le 11 oct. 1896; Mère à Willie, le 12 août 1895; Max à tous, le 10 mars 1901; Max à Willie, 1902, le 16 déc. 1902.
74 APC, J7, Max à Willie, le 16 déc. 1902.
75 Ibid., Max à Willie, le 10 mars 1904.
76 Ibid., Willie à Père et à Mère, le 7 avril 1913; Willie à J.H. Clarke, le 15 août 1913; May Wookey à M. et Mme King, le 18 oct. 1911; Max à Willie, le 17 août 1916; Willie à Max, le 3 sept. 1918.
77 Ibid., Mère à Willie, le 12 août 1895.
78 APC, J14, Dossier de reçus.
79 APC, J7, I. King à J. King, oct. 1906.
80 Ibid. Mère à son fils, le 12 déc. 1896.
81 Ibid., Mère à Willie, fév. 1906.
82 Ibid., Willie à Mère et à Père, le 30 janv. 1898.
83 APC, J14, livres et brochures.
84 APC, J7, Mère à Willie, le 13 déc. 1901.
85 Ibid., Jennie à Willie, mars 1901.
86 APC, J13, le 29 déc. 1911.
87 APC, J7, Mère à Willie, le 11 mars 1910.
88 Ibid., le 21 sept. 1911.
89 APC, J13, numéro 708, 1917.
90 APC, J14, concession de terre pour services à l'armée; W. Laurier à J. King, le 24 juin 1913.
91 Ibid., J. King à E. Bell, le 14 sept. 1914; APC, J7, Willie à Mère et à Père, le 23 juin 1915.
92 APC, J7, Willie à Bella, le 20 janv. 1915; Willie à Père, le 11 juin 1914.
93 APC, J13, le 1er nov. 1914.
94 APC, J7, Mémoire présenté à la fondation Carnegie.
95 APC, J14, E. Bell à J. King, le 21 sept. 1915; Père à Willie, le 18 sept. 1915; parchemin enluminé, le 25 nov. 1915.

L'ascension de Mackenzie King

1 APC, J7, Willie à Jennie, le 11 oct. 1891; Willie à Mère et à Père, le 1er nov. 1891.
2 APC, J7, Willie à John King, le 22 nov. 1891; Bella à Willie, le 20 janv. 1891; Jennie à Willie, le 15 janv. 1893; Willie à Jennie, 1893; Willie à Père et à Mère, le 20 nov. 1892, le 10 avril 1892; APC, J13, le 31 déc. 1893; O.E. McGillicuddy, The Making of a Premier, p. 7.
3 APC, J7, Willie à Mère et à Père, le 1er nov. 1891; Max à Willie, le 8 fév. 1893; J. King à Willie, le 25 oct. 1892; APC, J13, le 17 nov. 1893.
4 APC, J13, le 17 nov. 1893; APC, J7, Jennie à Willie, le 15 déc. 1893.
5 APC, J13, le 18 déc. 1893, le 29 juin 1894, le 18 déc. 1893, le 10 janv. 1896; APC, J7, Jennie à Willie, le 8 août 1894, le 15 déc. 1892; H. Harper à Willie, le 7 nov. 1901; Willie à Mère et à Père, le 24 nov. 1905; M. Bell à W.L. Mackenzie King, le 16 janv. 1902; Willie à Mère et à Père, le 23

août 1894, le 20 nov. 1892; entretiens avec M.F. Breithaupt, le 10 sept. 1981.

6 APC, J7, Mère à Willie, le 25 oct. 1891; Bella à Willie, le 18 oct. 1891; APC, J13, le 9 oct. 1894, le 11 nov. 1893; H.R. Hardy, Mackenzie King of Canada, p. 28-29.

7 APC, J13, le 31 juillet 1898.

8 W.L.M. King, Church Union in Canada (Ottawa, Imprimeur du roi, 1924).

9 APC, J13, le 5 nov. 1893.

10 APC, J13, le 29 oct. 1893.

11 APC, J7, Willie à Mère et à Père, le 29 avril 1892.

12 APC, J13, le 24 mai 1896.

13 APC, J7, Bella à Willie, le 20 nov. 1891.

14 APC, J7, Bella à Willie, le 1er mars 1892, le 12 fév. 1892; Jennie à Willie, le 8 déc. 1891; Max à Willie, le 22 nov. 1896.

15 APC, J7, Willie à tous, le 23 janv. 1900.

16 APC, J13, le 21 déc. 1893, le 20 juillet 1893, le 27 nov. 1895, le 28 nov. 1895, le 29 avril 1896, le 8 sept. 1898, le 23 nov. 1895.

17 W.L. Mackenzie King, Toronto Jewery 60 Years Ago (Toronto, Canadian Jewish Congress, Dec. 1958), "The Jewish Population", reproduit de Mail and Empired (Toronto), le 25 sept. 1897.

18 APC, J13, le 18 mai 1895; APC, J7, J. King à Willie, le 8 oct. 1896, le 17 juin 1896; G. Ross à J. King, le 3 mars 1894.

19 POA, D7, Educational Papers, John King à G. Ross, le 30 sept. 1895, le 11 juin 1897; APC, J7, J. King à Willie, le 14 août 1895; APC, J13, le 12 janv. 1896.

20 POA, D7, Educational Papers, J.W. Wilson à G. Ross, le 6 juin 1897.

21 Voir les notes 18ç19.

22 APC, J13, le 2 fév. 1896.

23 APC, J13, le 18 juin 1897.

24 APC, J13, les 20 et 21 juillet 1895.

25 APC, J7, Willie à Mère et à Père, le 29 nov. 1896.

26 APC, J7, Willie à Mère et à Père, le 8 nov. 1896.

27 APC, J7, Willie à Mère et à Père, le 5 déc. 1896.

28 APC, J7, Willie à Père, le 29 sept. 1897; Willie à Père, à Mère et à tous, le 22 mai 1898.

29 APC, J13, le 18 juin 1897, le 22 mai 1897; APC, J7, H. Lay à Willie, le 9 mars 1895; Willie à Père et à Mère, le 7 nov. 1897.

30 APC, J7, Willie à tous à la maison, le 10 oct. 1897.

31 APC, J7, Willie à Mère et à Père, le 29 nov. 1896.

32 APC, J13, le 28 fév. 1898. Appendice I.

33 APC, J13, le 8 août 1898.

34 Ibid.

35 Ibid.

36 APC, J7, Willie à tous à la maison, le 10 oct. 1897.

37 APC, J13, le 13 juillet 1893, le 15 déc. 1895, le 21 nov. 1897, le 24 déc. 1897, le 18 sept. 1897, le 25 juin 1898, les 17-24 déc. 1897; APC, J7, Willie à tous à la maison, le 24 oct. 1897.

38 W.L. Mackenzie King, M.A., L.L.B., Report to the Honourable Postmaster General on the Methods Adopted in Canada in Carrying Out of Governmental Clothing Contracts (Ottawa, Government Printing Bureau, 1898); O.E. McGillicuddy, The Making of a Premier, p. 4-5.

39 APC, J7, Bella à Willie, le 17 janv. 1889; Willie à Mère et à Père, le 18 oct. 1891; APC, J13, les 22 et 23 déc. 1897, le 27 juillet 1897.

40 APC, J7, Mère à Willie, sans date.

41 APC, J13, le 7 avril 1898.

42 Ibid.

43 APC, J13, le 16 avril 1898.

44 APC, J13, le 17 avril 1898.

45 APC, J13, le 21 avril 1898.

46 APC, J13, le 8 août 1898.

47 APC, J13, les 2 et 11 juin 1897; APC, J7, Willie à Bella, le 25 juin 1898.

48 APC, J13, le 26 fév. 1902.

49 APC, J13, le 31 déc. 1911.

50 APC, J7, Willie à Mère, le 19 nov. 1899; Willie à tous, le 7 janv. 1899; Willie à Père, le 10 fév. 1900; Willie à Mère, à Père et à tous, le 1er nov. 1899; Jennie à Willie, le 20 mai 1900.

51 APC, J7, Willie à Mère, le 26 janv. 1900.

52 APC, J7, Willie à tous, le 23 janv. 1900.

53 APC, J7, Willie à Père, à Mère et à tous, le 17 avril 1901; APC, J14, J. King à W. Mulock, le 26 juin 1900.

54 APC, J7, Willie à Père, le 10 juillet 1900.

55 Ibid.

56 APC, J13, le 23 sept. 1900.

57 APC, J7, J. King à Willie, le 4 avril 1901.

58 APC, J7, Willie à Père, à Mère et à tous, le 9 mars 1901.

59 APC, J7, Willie à Max, le 11 juillet 1905.
60 APC, J7, Willie à Père, le 20 oct. 1900.
61 APC, J7, Willie à Père, le 30 nov. 1901.
62 APC, J7, Willie à Père, le 23 nov. 1901.
63 APC, J7, Willie à Père et à Mère, le 30 mai 1903.
64 APC, J13, le 8 déc. 1906.
65 APC, J7, Willie à Père, le 28 juin 1901.
66 APC, J14, correspondance sur la Industrial Disputes Investigation Act de 1907.
67 APC, J7, Willie à Père, le 24 juin 1915.
68 APC, J7, Willie à Jennie, le 26 août 1896.
69 APC, J7, Willie à tous, le 5 fév. 1900.
70 APC, J7, Willie à John King, le 23 sept. 1900.
71 APC, J7, Willie à J. King, le 18 fév. 1900. Voir également l'énorme collection de lettres de cette époque en général; E. Ludwig, Mackenzie King, p. 7.
72 W.V. Uttley, A History of Kitchener, p. 222, 281, 282, 239, 368, 405, 406; APC, J7 Willie à Jennie, le 10 juin 1909; télégramme à John King, le 2 juin 1909; Life of Dr. Honsberger (Kitchener, Private Printing, sans date), chapitre 6 et p. 45-47, H. Wagner Papers (ci-après HWP); "William Lyon Mackenzie King", WHS (1967), p. 71-72; "1896 Home Disappears", WHS (1965), p. 39; A. Tessaro, "Mackenzie King in North Waterloo", WHS (1978), p. 18-37.
73 APC, J7, télégramme, le 19 déc. 1917; Willie à Max, le 20 janv. 1915, le 28 janv. 1919, le 7 janv. 1919.
74 APC, J7, Willie à J. King, le 27 mars 1916.
75 APC, J7, Willie à Max, le 27 mars 1916.
76 APC, J7, Willie à Max, le 10 fév. 1919.
77 APC, J7, "Bear Ye One Another's Burdens", sans date.
78 APC, J7, Willie à Max, le 23 janv. 1918.
79 APC, J7, Max à Willie, le 4 avril 1918.
80 APC, J7, Willie à Max, le 3 déc. 1918.
81 APC, J7, Max à Willie, le 9 janv. 1919.
82 APC, J7, Willie à Max, le 12 fév. 1919.
83 APC, J14, dédicace.
84 APC, J7, Willie à Max, le 17 fév. 1921.
85 APC, J7, Willie à Max, le 8 nov. 1921.
86 APC, J7, Willie à Max, le 17 nov. 1921.
87 APC, J7, télégramme, Max à Willie, le 27 janv. 1922.
88 APC, J7, May King à Willie, le 22 mars 1922.
89 APC, J7, May à Willie, mars 1922.

Woodside renaît: Mackenzie King et la fondation Woodside

1 ROK, nº 811, Procuration écrite à Frederick Colquhoun, le 3 déc. 1885; nº 812, Procuration écrite, Margaret Steele, et al., à Frederick Colquhoun, le 19 oct. 1885.
2 ROK, Acte de cession, E.A. Colquhoun, et al., à Gideon J. Colquhoun, le 22 mai 1890.
3 APC, J7, Jennie à Willie, le 4 avril 1893.
4 Université de Waterloo, Archives, GA, 33, Bowlby Papers, D. Bowlby à Shannon Bowlby, le 23 mars 1893.
5 ROK, Contrat synallagmatique nº 15907, Gideon James Colquhoun à la Berlin and Bridgeport Electric Railway Company Limited; Contrat synallagmatique 16771, Gideon James Colquhoun et Flora Adams Colquhoun au chemin de fer Grand Tronc, le 26 sept. 1903; nº 4537, Les dernières volontés et le testament de Frederick Colquhoun, le 19 mai 1906; Contrat synallagmatique nº 26234, Gideon J. Colquhoun à la Corporation of The Town of Berlin, le 14 mars 1911.
6 ROK, nº 32908, Attestation de propriété de terrains, 29 sept. 1913; nº 9508, Testament de Gideon James Colquhoun, le 9 mai 1923; Droits sur les biens successoraux de Gideon James Colquhoun, le 15 mai 1923; Kitchener Public Library, Archives, Vernon's City of Kitchener and Town of Waterloo Directory (Hamilton, 1920-1949); voir également notre entretien avec Mme W. Buss qui déclare que son oncle, John Brett, et un certain M. Grim, entre autres, prenaient pension à Woodside au début des années 1920.
7 ROK, Contrat synallagmatique nº 4921, Flora Adams Colquhoun à John Brett, le 9 mai 1923; Exécuteurs de Flora Adams Colquhoun à Anne Elizabeth Walters, le 11 oct. 1924; Contrat synallagmatique nº 8094, Francis Elise Maybee, exécutrice d'Elizabeth Walters, à Jacob Bush, le 5 janv. 1942; "Let's Reminisce, Three Men Save Mackenzie King's Home at Woodside", Kitchener-Waterloo Record, le 28 sept. 1963.
8 ROK, Arrêté municipal nº 2721 de la ville de Kitchener, le 4 mars 1940.
9 APC, J7, W.L. M. King à M. Kilbasco, le 4 oct. 1947.

10 ROK, Jacob Bush à Henry Ratz, le 3 janv. 1942.
11 APC, J7, M. J. Hett à W.L. M. King, le 23 janv. 1942.
12 Entretiens avec Mme Marcia Schofield-Heimrich (fille de J.H. Schofield), Kitchener, Ontario, le 10 sept. 1981.
13 PC, Procès-verbal, le 30 janv. 1942. On peut également trouver d'autres copies du procès-verbal aux APC, J7 et HWP.
14 PC, Introduction au procès-verbal.
15 PC, D.H. Russell à W.L. M. King, s.d.
16 APC, J7, H.J. (Peter) Sims à Mon cher Billy, le 23 fév. 1942.
17 PC, Procès-verbal, le 9 avril 1942.
18 PC, Procès-verbal, le 23 oct. 1942; "Let's Reminisce...", Kitchener-Waterloo Record, le 28 sept. 1963; ROK, Contrat synallagmatique nº 82891, Jacob Bush à John Harper Schofield et à John Watson, le 12 fév. 1943.
19 PC, Procès-verbal, le 17 sept. 1943, le 7 janv. 1944, le 24 mars 1944.
20 Ibid., le 24 mars 1944.
21 "Protest Plan at Kitchener for W.L.M. King Shrine", Toronto Telegram, le 25 août 1944.
22 APC, J7, W.L. M. King à L.O. Breithaupt, député, le 21 sept. 1944.
23 APC, J7, L'Assoc. des libéraux de North Waterloo à T.A. Crerar, le 4 août 1944.
24 "John King House", Ottawa Citizen, le 8 août 1944; Kingston Whig Standard, le 10 août 1944.
25 APC, J7, L. Breithaupt à T.A. Crerar, le 7 août 1944.
26 PC, W.L. M. King à L. Breithaupt, le 2 sept. 1944.
27 APC, J7, J.E. Atkinson à W.L. M. King, le 4 sept. 1944.
28 APC, J7, G.H.W. Akins à L. Breithaupt, le 8 nov. 1945; PC, Procès-verbal, les 24 et 25 nov. 1945, le 2 déc. 1946.
29 APC, J7, K. Sims à W.L. M. King, le 28 déc. 1945; C.A. Borgstrom à K. Sims, le 15 déc. 1945; W.L. M. King à K. Sims, le 31 déc. 1945; L. Breithaupt à W.L. M. King, le 8 janv. 1946.
30 WHP, Procès-verbal, le 9 janv. 1946.
31 APC, J7, W.L. M. King à L. Breithaupt, le 12 janv. 1946.
32 APC, J7, L. Breithaupt à W.L. M. King, le 30 janv. 1946.
33 Ibid.
34 APC, J7, W.L. M. King à L. Breithaupt, le 4 fév. 1946.
35 APC, J7, W.L. M. King à L. Breithaupt, le 9 fév. 1946.
36 APC, J7, W.L. M. King à L. Breithaupt, le 19 juillet 1946.
37 Ibid.
38 APC, J7, L. Breithaupt à W.L. M. King, le 16 fév. 1946, le 23 fév. 1946; PC, Procès-verbal, le 6 fév. 1946; ROK, Contrat synallagmatique nº 89657, Jacob Bush à John Harper Schofield et John Watson, le 24 janv. 1946.
39 HWP, L. Breithaupt à H. Wagner, le 18 juillet 1946; Procès-verbal, le 31 juillet 1946.
40 APC, J7, W.L. M. King à L. Breithaupt, le 14 sept. 1946.
41 APC, J7, L. Breithaupt à W.L. M. King, le 19 sept. 1946, le 16 nov. 1946; W.L. M. King à L. Breithaupt, le 3 nov. 1946; HWP, L. Breithaupt à H. Wagner, le 8 nov. 1946.
42 APC, J13, le 9 sept. 1947.
43 Ibid.
44 HWP, H. Wagner à W.L. M. King, le 1er oct. 1947.
45 APC, J7, W.L. M. King à H. Wagner, le 22 sept. 1947.
46 Ibid.
47 APC, J7, W.L. M. King à J.R. Watson, sept. 1947.
48 APC, J7, L. Breithaupt à W.L. M. King, 1er mars 1948.
49 "Plan to Preserve King's Boyhood Home Reviewed", London Free Press, le 29 avril 1948.
50 APC, J7, W.L. M. King à L. Breithaupt, le 13 janv. 1949.
51 APC, J7, Procès-verbal, le 18 janv. 1949.
52 APC, J7, M. Handy à W.L. M. King, le 9 nov. 1949.
53 APC, J7, Willie à Jennie, le 25 nov. 1949.
54 Ibid.
55 APC, J7, Jenkins et Wright à W.L. M. King, le 1er déc. 1949.
56 APC, J7, W.L. M. King à M. Jenkins, le 2 déc. 1949.
57 APC, J7, Jenkins et Wright à W.L. M. King, le 10 janv. 1950; W.L. M. King à Jenkins et Wright, le 23 janv. 1950; Willie à Jennie, le 2 janv. 1950.
58 APC, J7, W.L. M. King à Jenkins et Wright, le 23 janv. 1950.
59 APC, J7, Willie à Jennie, le 3 fév. 1950.
60 HWP, W.L. M. King à Stuart Jenkins, le 26

avril 1950.
61 APC, J7, Procès-verbal, le 5 mars 1950, le 15 avril 1950.
62 HWP, H. Wagner à W.L. M. King, le 17 juin 1950.
63 HWP, Procès-verbal, le 26 juin 1950, le 8 août 1950, le 3 oct. 1950.
64 Ibid., le 7 déc. 1950.
65 Ibid., le 19 fév. 1951.
66 Ibid., le 8 mars 1951.
67 "150,000. Sought for King Home", Kitchener-Waterloo Record, le 18 oct. 1951; "Mackenzie King Home Under Reconstruction", London Free Press, le 20 oct. 1951.
68 HWP, Procès-verbal, le 29 mars 1951.
69 Ibid., le 7 avril, le 29 mai, le 1er juin 1951.
70 Ibid., le 1er oct. 1951.
71 Ibid., le 18 janv., le 2 fév. 1952.
72 Ibid., le 3 juin 1952.
73 HWP, H. Wagner à Jennie Lay, le 30 juin 1952.
74 PC, Jennie Lay à H.W. Wagner, le 28 juin 1952.
75 Ibid., F.A. MacGregor à H. Wagner, le 23 juillet 1952.
76 Ibid., Jennie Lay à H.W. Wagner, le 8 août 1952.
77 Ibid., H. Wagner à L. Breithaupt, le 3 juillet 1952.
78 Ibid., H. Wagner à J. Lay, le 26 août 1952.
79 HWP, H. Wagner à J. Lay, le 29 sept. 1952; PC, WT, À expédier à Woodside, s.d.
80 PC, F. MacGregor à H. Wagner, le 17 sept. 1952.
81 Ibid., H. Wagner à F. MacGregor, le 24 sept. 1952.
82 HWP, H. Wagner à E. Handy, le 28 oct. 1952.
83 Ibid., J.E. Handy à H. Wagner, le 5 nov. 1952.
84 "Restored Mackenzie King Home Gives Sister Thrill", Kitchener-Waterloo Record, le 27 oct. 1952.
85 PC, Procès-verbal, le 11 sept. 1952.
86 Ibid., Procès-verbal, 15 oct. 1952; Proposition présentée à la fondation Mackenzie King Woodside, par Stephen Jones, le 15 oct. 1952; Noms des donateurs de 10 $ à inscrire dans le livre de King, le 23 déc. 1952.
87 Ibid., Procès-verbal, le 12 janv. 1953.
88 Ibid., Procès-verbal, le 8 mai 1953.
89 Ibid., Procès-verbal, le 20 nov. 1953.
90 Ibid., Procès-verbal, le 9 mars 1954.
91 Ibid.
92 ROK, Contrat synallagmatique nº A120108, Fondation Mackenzie King Woodside à Sa Majesté la Reine, 1954.
93 PC, Procès-verbal, le 23 avril 1954.
94 Ibid., F. MacGregor à H. Wagner, s.d.
95 Ibid., Procès-verbal, le 23 avril 1954.
96 Ibid., The Mackenzie King Woodside Trust Record of Subscriptions 1950-1954.
97 Ibid., le 28 janv. 1955.
98 Ibid., le 18 fév. 1955.
99 PC, Professor Fred Landon (le 20 mai 1952) cité dans la lettre de O.T. Fuller à J. Herbert, le 4 août 1961.
100 PC, C.G. Childe à M. Smart, le 27 juin 1952; Copie certifiée authentique du procès-verbal d'une réunion du comité du Conseil privé, approuvé par Son excellence le gouverneur général, le 14 janv. 1954.
101 PC, J.A. Hutchison à M. Lamont Agne, le 21 oct. 1954; J.I. Skerritt à J. Mayfair, le 26 nov. 1954.
102 Ibid., W. Caswell à The Chief, le 28 mai 1955; W. Caswell à M. Coleman, le 16 août 1955; L.R. Vachon à G.L. Scott, le 11 oct. 1956; J.A. Hutchison à M. Robinson, le 24 oct. 1956; J. Skerritt à M. McKay, le 6 mars 1957; A.J. McKay à J.D. Herbert, le 12 mai 1960.
103 Ibid., G.W. Bryan à M. Richardson, le 27 mars 1957; A.J. Richardson à J. Skerritt, le 30 janv. 1959; Antiquaires — O.T. Fuller, sans date.
104 Ibid., O.T. Fuller à J.D. Herbert, le 4 août 1961.
105 Ibid.
106 Ibid., O.T. Fuller à J. Minhinnick, le 3 août 1961; O.T. Fuller à J.D. Herbert, le 21 déc. 1961; J. Minhinnick à J.D. Herbert, le 9 janv. 1962; Rapport, J. Minhinnick, le 9 janv. 1962.
107 "Seek Antiques for King Home", Kitchener-Waterloo Record, le 5 mars 1962.
108 PC, J.P. Stokes à J.D. Herbert, Rapport, le 25 janv. 1962; Travaux de menuiserie, 1962.
109 Ibid., J.D. Herbert à A.J. Reeve, le 8 mai 1962; Inventaire des objets, 1er juin 1962; Mémoire au directeur, le 22 nov. 1962; J.D. Herbert à F.A. Curylo, le 5 juillet 1962; M. Taylor à R. Carlisle, le 27 juin 1979.

BIBLIOGRAPHIE

Baird, Sandy
The Tale of the Twin Cities: Kitchener-Waterloo, Kitchener, Kitchener-Waterloo Record.

Beadle, D.W.
Canadian Fruit Flower and Kitchen Garden, Toronto, James Campbell and Son, 1872.

Berlin Telegraph (Kitchener)
Article, sans titre, le 14 sept. 1892. "Death of Mr. D. McDougall", le 31 août 1894.

Bolduc, N.G.
"The Waterloo Horticultural Society", Waterloo Historical Society (1938), p. 12-13, Kitchener.

Breithaupt, W.H.
"President's Address", Waterloo Historical Society (1926), p. 220-225, Kitchener.
---. "The Saengerfest of 1875", Waterloo Historical Society (1934), p. 136-137, Kitchener.

Brigg, Dorothy
"The Kitchener Public Library", Waterloo Historical Society (1928), p. 68-76, Kitchener.

Brown, H.W.
"The Kitchener and Waterloo Collegiate and Vocational School, Its History", Waterloo Historical Society (1927), p. 268-284, Kitchener.

Busy Berlin, Jubilee Souvenir, 1897
Berlin, Ontario, 1897.

Busy Berlin, 1901
News Record, Berlin, Ontario, 1901.

Canada. Archives publiques.
MG26, J7, William Lyon Mackenzie King, Papiers de famille

MG26, J13, William Lyon Mackenzie King, Journaux intimes

MG26, J14, John King, Correspondance, Willison Papers, Correspondance de John King

Canada. Archives publiques. Collection nationale de cartes et plans
N.M.C. 0011391, Map of the Town of Berlin, 1879.

C4257, Map of the Town of Berlin, 1853-1854.
C83592, Map of the Town of Berlin, 1875.

Canada. Archives publiques. Collection nationale de photographies
Série C, Collection William Lyon Mackenzie King.

Carmichael, J.F.
"A History of St. Andrew's Church, Kitchener", Waterloo Historical Society (1946), p. 23-29, Kitchener.

Carter, J.
"Our Home Town Prime Minister", Historical Oracle, vol. 5, nº 2 (1974), p. 7, Waterloo.

Centennial Year 1854-1954, St. Andrew's Presbyterian Church
Kitchener, 1954.

City of Talent, 1854-1954, Kitchener Centennial
Kitchener, 1954.

City of Toronto. Archives.
The Toronto City Directory, Toronto, Might Directories Limited, 1893-1918. Titres divers.

Clarys Gazette (Toronto)
"Grand Old Pals", le 19 sept. 1947.

Clifford, D.
A History of Garden Design, Londres, Faber and Faber, 1962.

Congregation of the Resurrection. Waterloo Archives.
Manuscrit non paginé, daté du 15 fév. 1866.

Connor, A.W.
"James W. Connor B.A. 1854-1929", Waterloo Historical Society (1929), p. 153-158, Kitchener.

County of Waterloo Gazetteer and General Business Directory
Toronto, Mitchell & Co., Toronto, 1864-89. Berlin, 1864-89.

Dawson, R. MacGregor
William Lyon Mackenzie King, A Political Biography 1874-1923, Toronto, University of Toronto Press, 1958.

Donohoe, E.F.
"Resolutions Passed by Twin City Citizens Upon the Death of President Lincoln", Waterloo Historical Society (1944), p. 43-45, Kitchener.

Doon Pioneer Village
Articles, Berceuse et siège à bascule de W.L.M. King.

Dunham, M.
Grand River, Toronto, McClelland and Stewart, 1945.

Gale, N.
Some Observations and Anecdotes Woodside Historic Park, Ottawa, Parcs Canada, 1972. Document inédit.

Gordon, C.
"An Insurance Centre", Saturday Night (le 7 août 1937).

Globe (Toronto)
"At Berlin", le 31 août 1889.
"Law Students Unruly", le 31 oct. 1907.

Granatstein, J.L.
W.L. Mackenzie King, Toronto, Fitzhenry and Whiteside, 1976.

Great Library, Osgoode Hall
Ouvrages juridiques de John King.

Hardy, H.R.
Mackenzie King of Canada, A Biography, Londres, Oxford University Press, 1949.

Herriot, W.
"The Trees of Waterloo County", Waterloo Historical Society (1924), p. 80-84, Kitchener.

Hilborn, G.V.
"The Registry Office", Waterloo Historical Society (1939), p. 84-86, Kitchener.

Homemakers' Magazine (Toronto)
"The Walper Hotel", oct. 1977.

Hutchison, Bruce
The Incredible Canadian, Toronto, Longmans, Green, 1953.

Kerr, J.E.
"Current History", Waterloo Historical Society (1927), p. 385-386, Kitchener.

King, Dougall McDougall
The Battle with Tuberculosis and How to Win It, Philadelphie, J.B. Lippincott Co.
---. Nerves and Personal Power, Toronto, Thomas Allen Co., 1922.
---. "Tuberculosis and Reconstruction", The Vocational Summary (mars 1919), p. 6-7.

King, John
The Amended Criminal Law of Libel, Berlin, Ontario, non daté.
---. "Concerning Statutory Interpretation", The Canadian Law Times vol. 36 (juillet 1916), p. 553-559, Toronto.
---. C.Y.C. Annotations to Cyclopedia of Law and Procedure, New York, The American Law Book Co., 1913.
---. "Industrial Peace Legislation in Canada", The Green Bag, (nov. 1907), p. 694-701, Toronto.
---. A Decade in the History of Newspaper Libel, Woodstock, The Sentinel Review Book, 1892.
---. The Law of Contempt, Toronto, The Carswell Co., 1909.
---. The Law of Criminal Libel, Toronto, The Carswell Co., 1912.
---. The Law (or King's Law) of Defamation in Canada, Toronto, The Carswell Co., 1907.
---. "The Law of Libel", The Empire (le 3 fév. 1894.).
---. The Law of Slander and Libel in Canada, Toronto, The Carswell Co.
---. "Legal Education", Toronto Daily Star, le 28 mars 1911.
---. "The Libel Act of 1894", The Canadian Law Times, pt. 1, vol. 15, nº 2 (fév. 1895), p. 29-39; pt. 2, vol. 15, nº 3 (fév. 1895), p. 61-73; pt. 3, vol. 15, nº 4 (avril 1896), p. 89-103, Toronto.
---. "Libels on Public Men", British Whig (le 16 mars 1908).
---. "Life of Horatio Nelson Lay", American

Asiatic Association, New York (mars 1914).
---. McCaul, Croft, Forneri, Personalities of Early University Days, Toronto, MacMillan, 1914.

---. "To the Members of the Central Committee of Management of the German Peace Festival" (en collaboration avec W. Jaffray et G. Davidson), Waterloo Historical Society (1966), p. 79-81.
---. "A Model Court", The Canadian Law Times, vol. 10 (sept. 1890), p. 205-208, Toronto.
---. "Old Toronto's Residence", Toronto World (le 15 août 1899).
---. The Other Side of the Story Being Some Reviews Criticizing the Story of the Upper Canada Rebellion, also the Letters in the Mackenzie-Rolph Controversy and a Critique on "The New Story", Toronto, James Murray and Co., 1886.
---. "Our English Shakespeare", National Review, vol. 10 (juillet 1876), p. 1-27, New York.
---. "The Press as Organ of Public Opinion". Peterborough Review (le 31 juillet 1868), sans pagination.
---. "The Salaries of the Judiciary", The Canadian Law Times, vol. 10 (sept. 1890), p. 193-204, Toronto.
---. "Sir Hector MacDonald", Queen's Quarterly (avril 1904), Kingston.

King, William Lyon Mackenzie
Citizenship, An Address Delivered on 4 Aug. 1925, Ottawa, Imprimeur du roi, 1925.
---. Church Union in Canada, Ottawa, Imprimeur du roi, 1924.
---. Industry and Humanity, 1918, réimp., Toronto, University of Toronto Press, 1973.
---. "The Jewish Population", Mail and Empire (le 25 sept. 1897).
---. Report by Commissioner Appointed to Investigate into the Losses Sustained by the Chinese Population of Vancouver, B.C. on the Occasion of the Riots in That City in Sept. 1907, Ottawa, S.E. Dawson, 1908.
---. Report to the Honourable Postmaster General on the Methods Adopted in Canada in Carrying Out of Government Clothing Contracts, Ottawa, Government Printing Bureau, 1898.
---. Report on Mission to England to Confer with the British Authorities on the Subject of Immigration to Canada from the Orient and Immigration from India in particular, Ottawa, S.E. Dawson, 1908.
---. The Secret of Heroism, A Memoir of Henry Albert Harper, Londres, Fleming and Revell Company, 1906.
---. Toronto Jewry 60 Years Ago, Toronto, Canadian Jewish Congress, déc. 1958.

Kingston Whig Standard
Article, sans titre, 3 mars 1902.
Article, sans titre, 10 août 1944.

Kitchener Gazetteer and Directory
1864-1878. Titres divers.

Kitchener Public Library. Archives.
Rôle d'évaluation, Berlin, Ontario, 1853.
Exemplaire non daté du Toronto Mail, 1886.
Vernon's City of Kitchener and Town of Waterloo Directory, Hamilton, 1920-1949. Titres divers.

Kitchener Waterloo Collegiate and Vocational School
Plaque commémorative en l'honneur de James Colquhoun.

Kitchener-Waterloo Record
"Claim King Only Resided Three Years at 'Woodside' " le 25 août 1944. Article, sans titre, le 27 sept. 1944.
"King's Old Home Here is Being Completely Rebuilt, Brick for Brick, Beam for Beam", le 30 juin 1951.
"$150,000. Sought for King Home", le 18 oct. 1951.
"Restored Mackenzie King Home Gives Sister Thrill", le 27 oct. 1952.
"Seek Antiques for King Home", le 5 mars 1962.
"Let's Reminisce, Three Men Save Mackenzie King's Home at Woodside", le 28 sept. 1963.
"Hotelkeeping Zubers Honoured", le 2 avril 1969. Article, sans titre, le 5 mars 1974.
"Breithaupt Family Prominent in Politics of Kitchener Area", le 15 août 1981.

Klink, C.F.
Early Theatres of Waterloo County. An Article Based Upon the Berliner Journal, 1859-1899", Waterloo Historical Society (1952), p. 14-18, Kitchener.

Lewis, J.
Mackenzie King The Man: His Achievements, Toronto, Morang and Company, 1925.

Life of Dr. Honsberger
Kitchener, Ontario.

London Free Press
"Plan to Preserve King's Boyhood Home Reviewed", le 29 avril 1948.
"Mackenzie King Home Under Reconstruction", le 20 oct. 1951.
"Mackenzie King's Home Drawing More Visitors", le 27 août 1960.

Ludwig, Emil
Mackenzie King, A Portrait Sketch, Toronto, Macmillan, 1944.

MacTavish, N.
"The King Family and Literature", MacLeans Magazine (le 15 mars 1936), Toronto.

MacRae, Marion
The Ancestral Roof: Domestic Architecture of Upper Canada, Toronto, Clarke, Irwin, 1963.

McGillicuddy, O.E.
The Making of Premier An Outline of the Life of the Right Hon. W.L. Mackenzie King, C.M.G., Toronto, The Musson Book Co., 1922.

McGregor, F.A.
The Fall & Rise of Mackenzie King: 1911-1919, Toronto, Macmillan, 1962.

Mail and Empire (Toronto)
"The Jewish Population", le 25 sept. 1897.
"Mr. King Honoured", le 24 mars 1904.

Miller, M.
Homer Watson. The Man of Doon, Toronto, The Ryerson Press, 1938.

Minhinnik, J.
At home in Upper Canada, Toronto, Clarke, Irwin, 1970.

Morgan, H.J., éd.
The Canadian Men and Women of the Time, Toronto, William Briggs, s.d.

Newmarket Era
"Death of John King Esq., Eminent Law Lecturer", le 1er sept. 1916.

Nicolson, Murray W.
"The Catholic Church and the Irish in Victorian Toronto", thèse de doctorat, université de Guelph, 1981.

Ontario. Public Archives.
D7, Educational Papers, G. Ross, dossiers J. King 1895-1897.
Correspondance de G.S. Lindsay, dossiers LeSeur.

Bibliothèque de droit Osgoode, université York
Ouvrages juridiques de John King.

Ottawa Citizen
"John King House", le 8 août 1944.

Ottawa Journal
Article, sans titre, le 4 mars 1902.

Outlook (London)
"Two Canadian Idealists", le 21 mars 1906.

Parcs Canada. Bureau régional de l'Ontario, Cornwall
Woodside, Correspondance.
Dossier de la fondation Woodside

Église presbytérienne. Archives.
Registres des naissances, des mariages et des décès.

Registry Office (Kitchener)
Deeds, Indentures and Plans Relating to A917, Woodside Property, Kitchener, Ontario.

Russell, H.
"Woodside" Kitchener, Ontario, Parcs Canada, Ottawa, étude inédite.

St. Andrew's Church, Toronto, Eighty Third Annual Report for the Year Ending 31 Dec. 1913.
Toronto, 1902.

St. Jerome's College Archives
St. Jerome's College, Berlin, Ontario, Canada. Scholastic Year 1898-1899, 1908-1909, 1909-1910.

Saturday Night (Toronto)
Article, sans titre, le 7 août 1937.

Sketch of the Life of Catherine Breithaupt, Her Family and Times.
Berlin, Ontario, 1911.

Staebler, H.L.
Random Notes on Music of Nineteenth Century Berlin, Ontario", Waterloo Historical Society (1949), p. 14-19, Kitchener.
---. "Mackenzie King", Waterloo Historical Society (1950), p. 10-13, Kitchener.

Stroh, J.
"Frederick Gaukel", Waterloo Historical Society (1908), p. 86-87, Kitchener.
---. "Reminiscences of Berlin (now Kitchener)", Waterloo Historical Society (1930), p. 175-205, Kitchener.

Suddaby Public School Centennial 1857-1957
Kitchener-Waterloo Library, Kitchener, 1957.

Surrogate Court of the County of Waterloo
Letter of Administration, 21 mai 1878.

Tessaro, A.
"Mackenzie King in North Waterloo", Waterloo Historical Society (1978), p. 18-37, Kitchener.

Tiessen, Paul, éd.
Berlin Canada. A Self-Portrait of Kitchener, Ontario, Before World War One., St. Jacob's, Sandy Hills Books, 1912.

Time (New York)
"The Prime Minister, Native's Return", le 22 sept. 1947.

Annuaire de la ville de Toronto
Might Directories, Toronto, 1893-1918. Titres divers.

Toronto Star
Article, sans titre, le 17 avril 1915.
"Changes in the Law School", le 30 sept. 1915.
Article, sans titre, le 9 mai 1938.
"Liberals Plan to Restore Mr. King's Boyhood Home", le 29 nov. 1945.
"Home of Boyhood of Mackenzie King Nears Complete Restoration", le 27 oct. 1952.

Toronto Telegram
"Old Man Got Badly Tangled at Catechism", 7 oct. 1910.
"Protest Plan at Kitchener for W.L. M. King Shrine", le 25 août 1944.

University of Waterloo. Archives.
GA, 33, Bowlby Papers.
Livre de comptes, magasin général de Berlin, 1893.

University Monthly (Toronto)
"In Memoriam John King, M.A., K.C.", nov. 1916, p. 59-60.

Uttley, W.V.
"Joseph Schneider: Founder of the Town of Waterloo Ontario", Waterloo Historical Society (1929), p. 114-119, Kitchener.
---. A History of Kitchener, Ontario, Chronicle Press, Waterloo, Ontario, 1937.

Vernon's City of Kitchener and Town of Waterloo Directory.
Hamilton, 1920-1949.

Wagner, Harold W., Papers.
Woodside Trust Papers.
The Life of Dr. Honsberger, manuscrit.

Waterloo Historical Society.
"John Bricker Snider" (1917), p. 58.
"President's Address, Waterloo County Railway History" (1917), p. 14-23.
"Ward Hamilton Bowlby, M.A., K.C." (1917), p. 50-51.
"President's Address, Waterloo County Newspapers" (1921), p. 152-159.
"Waterloo County Railways" (1921), p. 152-159.
"President's Address" (1922), p. 202-206.
"Biography" (1935), p. 117-183.
"Jacob Stroh 1848-1935" (1935), p. 180-181.
"Suddaby School, Formerly Central School, Kitchener" (1943), p. 238-240.
"William Henry Breithaupt" (1945), p. 31-33.
"Prominent People Die in 1905" (1955), p. 54-55.
"Louis Orville Breithaupt" (1960), p. 78-79.
"1896 Home Disappears" (1965), p. 39.
"William Lyon Mackenzie King" (1967), p. 71-72.
"Trails End Hotel" (1968), p. 80-81.
"Waterloo City Hall" (1969), p. 30-31.

Watson, E.D.
"Early Days of Ayr", Waterloo Historical Society (1924), p. 72-79, Kitchener.

Wells, C.W.
"A Historical Sketch of the Town of Waterloo, Ontario", Waterloo Historical Society (1928), p. 22-67, Kitchener.

Parc historique national de Woodside, Kitchener. Archives.
Woodside, Correspondance.
Dossiers de la fondation Woodside.